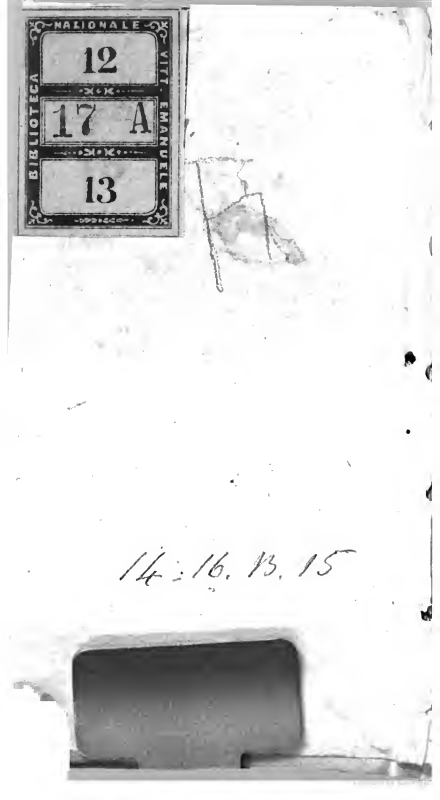
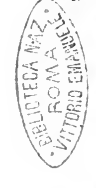




TRAITÉ DU CHOIX ET DE LA METHODE DES ÉTUDES,

PAR

M^e. CLAUDE FLEURY, *Prêtre, Abbé du Loc-dieu, cy-devant Precepteur de Messeigneurs les Princes de Conty.*







A BRUXELLES,
Chez EUG. HENRY FRICX, derriere l'Hôtel de Ville, à l'enseigne de l'Imprimerie. 1687.
AVEC PRIVILEGE DU ROY.





AVIS.

CE diſcours a été retouché pluſieurs fois, & je n'ay pû empécher, qu'il ne s'en répandît pluſieurs copies, qui ſe trouveront en quelques endroits, differentes de celle-cy. Il fut compoſé d'abord en 1675. par l'ordre d'une perſonne, à qui je devois obeïr, pour ſervir à l'éducation d'un jeune enfant, qu'elle faiſoit élever. Je le corrigeay en 1677. & en laiſſay prendre quelques copies : j'y travaillay encore en 1684. & je le laiſſois meurir, en attendant que j'euſſe éclaircy quelques points d'hiſtoire, que j'y traite. Mais comme j'ay appris que les copies manuſcrites ſe multiplioient, ſuivant l'exemplaire le moins correct; je me ſuis enfin reſolu à le donner, & l'ay encore retouché en l'année 1686. Je prie ceux qui prendront la peine de le lire, de ne s'ar-

rêter qu'à cét imprimé, & d'en conter pour rien les autres copies, que je desavoüe. J'ay crû y devoir joindre quatre pieces trop petites pour étre imprimées à part. Les deux premieres sont des lettres en Vers Latins, écrites il y a vingt ans. Dans l'une, je montre que les vrais sçavans sont toûjours estimez; & dans l'autre, je represente les inconveniens des études mal reglées. La troisiéme piece est un Discours sur Platon, que je fis en 1670. chez Mr. le premier President de Lamoignon, & que j'adressay depuis à Mr. de Basville son fils, à present Conseiller d'Etat, & Intendant en Languedoc. La derniere est une traduction du même Auteur, qui peut servir de preuve au discours, & montre un échantillon de sa doctrine & de son stile. Elle étoit faite cinq ou six ans auparavant. La lecture de Platon m'ayant fourny une bonne partie des reflexions, qui composent ce Traité des études : j'ay crû en devoir indiquer la source, ne doutant pas que plusieurs n'en profitent mieux que moy.

Hæc

Hæc de eodem argumento ludebam, ante annos XX.

HENRICO, LUDOVICO, HABERTO, MONTMORIO.

Cl. Florus.

INgenuas artes vulgò ſordere queruntur,
Montmori, & ſpretas fortunæ cedere muſas.
Hæc tibi pannoſi cecinerunt ſæpè Poëtæ:
Te ſolum ingeniis pretium te ponere libris,
Et doctum, & doctos opibus tectoque juvantem.
Vera equiden de te: ſed vulgum jure reprendant
An ſecus, hîc quæſo liceat diſquirere paucis.
Morborum qui ſigna oculo luſtrare ſagaci,
Et facili novit medicamine pellere morbos,
Certatim hunc rapiunt, hunc aureus irrigat imber,
Illum ſuſpiciunt homines, qui pectora dictis
In quamcumque velit ducit mortalia partem:
Seu medio tonat ille foro, Templivè cathedra
Sublimis. Cuncti legum morumque peritum
Conveniunt, doniſque, ut priſca oracula, placant.
Sortes noſſe ſuas avidi: qui ſcilicet hujus
Neglexit reſponſa, dolet damnatus, egetque
Ædificare domum, colere hortum, texere veſtem,
Qui reliquis melius novit: qui denique quidvis
Utile; non hîc laude caret, non eſurit unquam.
Quin oculos & qui picturâ paſcit inani,
Signavè muta poteſt rigidis educere ſaxis,
Aut vacuas aures cantu mulcere fugaci,
Inveniet magna ſe qui mercede parabit.
Quæ Bruni fortuna, Itali quæ gloria cernis
Bernini, quæ ſit Baptiſtæ gratia. Quinam
Eſuriunt igitur, quinam frigentque jacentque?
Grammatici triſtes, importunique Sophiſtæ,
Eloquio docti Græco doctique Latino,
Infantes patrio: docti omnes denique linguas,

Præter eas quibus eſt nunc uſus : quidquid ubique
Terrarum geſtum eſt ante annos mille tenentes :
Ignari qui nunc mores, quid in urbe geratur,
Exponunt alii virtutum nomina : quærunt
A vitiis pariter quævis utrimque recedat ;
Ars ſit quæ mores regit an prudentia : morum
Securi interea proprium ,. diſcipuli dum
Mercedem referant ſolidam ; veniantque frequentes.
Eſuriunt etiam vani tenueſque Poëtæ ,
Qui tantùm numeros, & acumina frigida , callent,
Quos fugit humanas moveantque carmina mentes.
Scilicet hos vulgus doctos appellat , eò quòd
Verba latina crepant & grandia : tum , quod ineptos
Eſſe videt ſiccos jejunos & malè tonſos,
Doctrinas falſo deceptus nomine damnat.
At ſi quis per ſe res æſtimet , is puto doctos
Dicet , qui certâ ratione quid utile norunt
Efficere , aut verè jucundum (ut doctus Homerus,
Qui doctos ligni fabros ærisque vocabat)
Quamvis materno tantùm ſermone loquantur ,
Quamvis nec legere indociles , nec ſcribere poſſint.
Doctrinis igitur nec honos nec præmia deſunt :
Nomina ſed deſunt. Quam vellem ignarus haberi
Dum bonus officiiſque humanis aptus haberer !

Ambolia, IV. *Id. Novemb.* M. DC. LXV.

ANDREÆ FABRO,
ORMESSONIO.
Cl. Florus.

Doctrinâ prius eſſe nihil potiuſque parentes
Inculcant pueris ; Hâc aurum , hâc cuncta parati,
Quæ bona non ſanis mortalibus eſſe putantur.
Ergò juvat rigidum ſeptem tolerare par annos
Doctorem : neque enim cunctis Coſſartius alter
Obtigit : ut verbis vernacula verba latinis
Reddere, & auctores poſſit malè vertere priſcos,
Et Græcè tandem balbutiat. Indè Magiſter

Mi-

Mitior accedit, ferulâ virgisque remotis,
Qui pueros binis sapientes exhibet annis;
Qui justos fortesque facit dictando, docetque
Augusto inclusus ludo, quæ forma tenenda
Imperii, Reges melius populivè gubernent.
Legitimum emensus stadium, multisque libellis
Ditior, ignorare tamen se multa fatetur:
Inque dies minus ipse placet sibi. Concipit ergò
Mente nova studia, & laxis indulget habenis.
Grammaticis primum tricis animum implicat: ullam
Ignorare pudet vocem Græcamvè Latinamvè;
Indè fames crescit linguarum: haud Persia cursum
Terminat: Æthiopum juvat Indorumque libellos
Eruere, ignotisque oculos hebetare figuris.
Tum subit historiæ studium: antiquissima summè
Quæque placent. Græcos fastidit, nempè recentes;
Sanchoniatonem desiderat & Berosum.
Certius his aliquid divina mathemeta monstrant:
Arripit Eucliden, & schemata mente volutans,
Nil præter quadros jam somniat atque triquetras.
Nec minus interea, Solem abnormesque Planetas
Observat; quo quisque loco, quo tempore surgat
Sollicitus, torvo an placido se lumine spectent.
His postquam ætatem studiis contrivit, iniquam
Accusat patriam senior desertus inopsque:
Accusat stolidi sero jam vota parentis,
Qui steriles colere & damnosas jusserit artes,
Annè igitur nil scire bonum est? hominesque ferarum
Vivere more decet; nec quidquam quærere pastum
Præter, & undè queat placari tetra libido?
Est epulas inter quiddam & jejunia pura:
Nec, quia vina nocent enormiter hausta, necesse est
Æstivam tolerare sitim. Sic multa juvabit
Discere, si selecta, suo si tempore discas.

Ormessone VIII. *Kal. Novemb.* M. DC. LXV.

EX-

EXTRAIT
DU PRIVILEGE.

CHARLES *par la grace de Dieu, Roy de Castille, Arragon, &c. a octroyé à* EUGENE HENRY FRICX, *de pouvoir luy seul imprimer ce Livre, intitulé:* Traité du Choix & de la Methode des Etudes, *défendant bien expressement à tous autres Imprimeurs & Libraires, de contrefaire ou imprimer ledit Livre, ou ailleurs imprimé porter ou vendre en ce Païs, dans le terme de neuf ans, sur peine de perdre lesdits Livres, & d'encourir l'amende de trente florins pour châque exemplaire, comme il se void plus amplement és Lettres Patentes, données à Bruxelles le 5. Decembre* 1686.

Signé

LOYENS.

DU

DU CHOIX ET DE LA CONDUITE DES ETUDES.

ENcore que je pretende ne traiter que des études qui se font en particulier, & ne donner des avis qu'à ceux qui instruisent les enfans dans les maisons, & sont libres de suivre la methode qui leur paroît la meilleure: j'ay crû toutefois necessaire de considerer d'abord le cours d'études que nous trouvons établi dans les écoles publiques, afin de nous y conformer le plus qu'il sera possible. Mais pour bien connoître cêt ordre de nos études publiques, il est bon ce me semble de remonter jusques à la source : de voir d'où châque partie nous est venuë, & com- I. Dessein de ce Traité.

comment le corps entier s'est formé dans la suite de plusieurs siecles.

II. Premiere Partie. Histoire des études. Etudes des Grecs. *Arist.* 8. *Pol. c.* 3. *Plat.* 7. *leg. p.* 809.

LA grammaire, la rethorique & la philosophie vienent des Grecs : les noms mêmes de ces études le font voir. Des Grecs elles ont passé aux Romains, & des Romains jusques à nous. Or les Grecs avoient grande raison de s'appliquer à ces trois sortes d'études, de la maniere qu'ils les prenoient. Par la grammaire ils entendoient premierement la connoissance des lettres, c'est à dire, l'art de bien lire & de bien écrire, & par consequent de bien parler. Il étoit fort à propos de sçavoir lire, écrire & parler correctement en leur langue, & c'est où ils se bornoient ; car ils n'en apprenoient point d'étrangeres. Sous le nom de grammaire ils comprenoient encore la connoissance des poëtes, des historiens & des autres bons auteurs, que leurs grammairiens faisoient profession d'expliquer : & il est aisé de voir combien cette étude leur étoit utile. Au commencement ils n'avoient point d'autres livres que leurs poëtes, & ils y trouvoient toutes sortes d'instructions. Toute leur religion & toute leur histoire y étoit continuë : car ils n'avoient point encore de traditions plus certaines que ces fables qui nous paroissent aujour-

d'huy ſi ridicules ; & pour la religion, les poëtes étoient leurs prophetes, ils les regardoient comme les amis des dieux & comme des hommes inſpirez; & avoient pour leurs ouvrages un reſpect approchant, ſi j'oſe en faire la comparaiſon, de celuy que nous avons pour les ſaintes Ecritures. De plus, ils y trouvoient des regles pour leur conduite, & des peintures naïves de la vie humaine : & ils avoient cét avantage, que ces livres ſi pleins d'inſtruction étoient parfaitement bien écrits, en ſorte qu'ils divertiſſoient le lecteur ; & qu'outre le fond des choſes il y apprenoit à bien parler ſa langue, & à exprimer noblement ſes penſées. Enfin tous leurs vers étoient faits pour eſtre chantez, & leur plus ancienne étude étoit la muſique, afin d'avoir dequoy ſe divertir & s'occuper honneſtement dans leur loiſir, en chantent & en joüant des inſtrumens.

Plat. 3. rep. Ariſtoph. nub.

La rethorique & la philoſophie vinrent plus tard, & commencerent toutes deux à peu prés en méme temps, ſelon les differentes applications des hommes d'eſprit ; dont les uns s'engagerent dans les affaires, les autres s'en retirerent, pour ſe donner tous entiers à la recherche de la verité. La maniere dont les Republiques Greques ſe gouvernoient par aſſemblées dans les theatres, où tout

le peuple décidoit les affaires, obligea ceux qui vouloient se rendre puissans, ou par ambition ou par interest, de chercher avec soin les moyens de persuader au peuple ce qu'ils vouloient. Outre les harangues publiques, ils s'appliquerent aussi à plaider devant les juges des causes particulieres : pour se faire des amis, & pour s'exercer à parler. Ainsi l'éloquence devint un moyen plus seur de s'avancer, que la valeur & la science de la guerre : parce qu'un grand capitaine, s'il ne parloit bien, avoit peu de pouvoir dans les déliberations ; & un orateur, sans estre brave, formoit ou rompoit les entreprises. Les Retheurs furent donc de ces gens actifs, que les Grecs nommoient politiques. Les speculatifs, que l'on nomma sophistes, & puis philosophes, s'appliquerent d'abord à connoître la nature, tant des choses celestes, que de celles que l'on voit sur la terre ; c'est à dire, qu'ils furent astronomes & physiciens.
Cicer. 1. Academ quæst. c. 4. Mais Socrate s'étant avisé de laisser toutes ces recherches de ce qui est hors de nous, & de s'appliquer à ce qui peut rendre l'homme meilleur en luy-même, se renferma à cultiver principalement son ame, afin de raisonner le plus juste qu'il luy seroit possible, & regler sa vie suivant la plus droite raison. Ainsi il ajoûta à la philosophie deux autres par-
ties,

ties, la logique, & la morale. De son temps & du temps de ses premiers disciples, la philosophie, aussi-bien que la rethorique estoient des occupations serieuses & continuelles d'hommes, mœurs & formes, & non pas des études passageres de jeunes gens. Les plus nobles & les plus considerables s'en faisoient honneur. Pythagore étoit de race royale. Platon descendoit du Roy Codrus par son pere, & de Solon par sa mere. Xenophon fut un des plus grands capitaines de son siecle: & depuis ce temps les lettres furent tellement honorées, & devinrent si bien la marque des gens de qualité, que le nom d'idiot, qui ne signifie en grec qu'un particulier, se prit pour un ignorant & un homme mal élevé, comme sont la pluspart des gens du commun. Les cours des Rois d'Egypte, de Syrie & de Macedoine successeurs d'Alexandre étoient pleines de grammairiens, de poëtes, & de philosophes. Aussi est-il fort raisonnable en quelque païs que ce soit, que ceux-là s'appliquent aux sciences, qui ont le plus d'esprit & de politesse; que leur fortune délivre du soin des necessitez de la vie, qui ont le plus de loisir; ou qui estant appellez aux plus grandes affaires, ont plus d'occasion d'étre utiles à tous les autres, & plus de besoin d'étendre leur esprit & leurs connoissances.

III. Etudes des Romains. LEs Romains furent instruits par les Grecs, & les imiterent le plus qu'ils pûrent, jusques à apprendre communement leur langue, ce que nous ne voyons pas qui eût été encore pratiqué dans le monde. Ny les Hebreux, ny les Egyptiens, ny les Grecs n'apprenoient point de langue étrangere, pour être comme l'instrument de leurs études. Il est vrai que le grec étoit une langue vivante, & la langue de commerce de la mer Mediterranée & de tout l'Orient, ce qui la rendoit necessaire pour les voyages, pour le trafic & pour toutes les affaires du dehors. Il étoit même facile aux Romains de l'apprendre, par la quantité de Grecs libres ou esclaves qui étoient répandus par tout, & par le voisinage des Colonies Greques d'Italie. Les Romains eurent donc cette étude de plus que les Grecs; & d'abord ils y joignirent la grammaire, qu'ils n'aprenoient que comme les Grecs avoient faite, c'est à dire par raport à la langue greque. Depuis ils s'appliquerent au latin, qui alors se purifia, se fixa, & vint à sa perfection. Mais quand les Romains commencerent à étudier, les études des Grecs avoient déjà fort changé. L'autorité des poëtes étoit fort décheuë, parce que les physiciens avoient détrom-

Suet. de illustr. Gram. init.

pé

pé le monde, des fables; & décredité parmi les gens d'esprit leur fauſſe religion, qui n'avoit point d'autre fondement que des traditions incertaines, & des impoſtures groſſieres. Les Grecs avoient commencé d'écrire des hiſtoires veritables depuis les guerres des Perſes, & ils avoient acquis une grande connoiſſance de la Geographie depuis les conquêtes d'Alexandre. Enfin les philoſophes Socratiques enſeignoient une morale bien plus pure que les poëtes. On ne laiſſoit pas de les eſtimer encore beaucoup, & de les regarder ſi non comme des hommes divins, au moins comme de grands hommes, & comme les premiers philoſophes. On y voyoit toûjours des ſentimens fort utiles, & de fort belles images de la nature. Ils étoient toûjours agreables à lire, à reciter à chanter: les ceremonies de la religion en conſervoient l'uſage; leur antiquité & la coûtume de les vanter, ne ſervoient pas peu à les foûtenir.

Lucret.

Plat. 2. repub. inſi. & 3

La rethorique même & la philoſophie, qui étoient alors les études les plus ſolides; avoient bien dégeneré ſous la domination des Macedoniens. Les villes Greques, même celles qui étoient demeurées libres, n'avoient plus de grandes affaires à mettre en déliberation comme auparavant, Les orateurs

Cic. 2. de Orat. c. 5.

employoient ſouvent leur éloquence à flater les princes, ou à ſe faire admirer eux-mêmes. D'ailleurs comme on avoit vû la grande utilité de cét art, on avoit voulu le faire apprendre aux jeunes gens: & il s'étoit formé pour l'enſeigner, un genre de maîtres, que l'on appella proprement Retheurs: qui n'ayant pas aſſez de genie pour la veritable éloquence, ſe reduiſoient à ce métier, dont ils ſubſiſtoient. Ce ſont ceux qui ont formé cét art, que l'on appelle encore rethorique, ou du moins qui l'ont changé de ce détail infini de petits preceptes que nous voyons dans leurs livres. Ce ſont eux qui ont introduit les déclamations ſur des ſujets inventés à plaiſir, & ſouvent peu vrai-ſemblables: exerçant les jeunes gens à parler ſans rien ſçavoir, ſeulement pour faire paroître de l'eſprit. Ce qui a produit enfin la fauſſe éloquence des ſiecles ſuivans, & ces diſcours generaux ſi pleins de paroles & ſi vuides de choſes. Ce mal s'étendit principalement en Aſie, où les Grecs étoient moins libres & plus éloignés de leur origine: & ce fut à Athenes que le bon goût de l'éloquence & des beaux arts ſe conſerva le plus long-temps.

Cic. de opt. gen. Orat.

La philoſophie étoit devenuë un pretexte de faineantiſe, & une guerre continuelle de diſputes inutiles. Ariſtote ne

s'étoit

s'étoit pas contenté de ce qui étoit d'uſage dans la dialectique, & en avoit pouſſé la ſpeculation juſques à la derniere exactitude. Il s'étoit auſſi fort appliqué à la métaphyſique, & aux raiſonnemens les plus generaux. Tant de gens parloient de morale, que comme il y en avoit peu qui la pratiquaſſent, ils l'avoient renduë ridicule; car pluſieurs faiſoient ſervir la profeſſion de philoſophe à de petits interêts, comme de faire leur cour aux Princes curieux, ou de gagner de l'argent; & ceux qui cherchoient la ſageſſe le plus ſerieuſement, ſe décrioient fort par la multitude de leurs ſectes; car ils ſe traitoient tous d'inſenſés les uns les autres. Les Romains voyans les Grecs en cét état, mépriſerent longtemps les études, comme des jeux d'enfans, & des amuſemens de gens oiſifs; car pour eux ils s'appliquoient uniquement aux affaires. Châcun travailloit à augmenter ſon patrimoine par l'agriculture, le trafic, & l'épargne: & tous enſemble procuroient l'accroiſſement de l'état, en s'appliquant à la guerre & à la politique. *Cato de re ruſt. init.*

Or quoy qu'ils ayent voulu faire croire qu'ils avoient tiré de leur fond cette frugalité, cette diſcipline militaire, & cette fermeté dans leur conduite qui les ont rendus ſi puiſſans; leur propre hiſtoire

fait voir qu'ils avoient déja beaucoup appris des Grecs, avant qu'il y eût en Grece ny orateurs ny philosophes de profession. Le premier Tarquin étoit Corinthien d'origine, & il avoit instruit Servius Tullus. Pythagore vivoit du temps de ce dernier, & il est bien vraysemblable que quelqu'un de ses disciples eut commerce avec les Romains, tant leur vie severe & frugale avoit de rapport avec cette philosophie Italique. Enfin il est certain qu'ils apporterent de Grece les loix des douze tables, que Ciceron estimoit plus que tous les livres des philosophes. Comme ils s'appliquoient fort à ces loix, & à leurs affaires domestiques, il se forma chez eux une étude qui leur fut particuliere, & qui dura autant que leur Empire: c'est la Jurisprudence que nous ne voyons point qu'aucune nation eût encore cultivée. Ce n'est pas que les Grecs ne se fussent fort appliqués à l'étude des loix; mais c'étoit plûtôt en orateurs qu'en Jurisconsultes. Je voy qu'ils en sçavoient fort bien la disposition, qu'ils en penetroient même les raisons, & qu'ils les appliquoient fort à propos aux affaires publiques & particulieres: mais je ne voy point qu'ils ayent eu des gens qui fissent profession de les expliquer aux autres, & de donner des conseils, ny qu'ils ayent

V. Aesch. in Ctesiph.

ayent écrit des commentaires sur leurs loix. Car pour les formules, il est certain que les orateurs Grecs en laissoient le soin à de petites gens, qu'ils appelloient pragmatiques ou praticiens. Il est vray qu'il y avoit eu en Grece des legislateurs & des philosophes, qui avoient étudié les loix d'une maniere bien plus noble & plus étenduë: puis qu'il est bien d'un plus grand genie de faire tout un corps de loix, que de les appliquer au détail des moindres affaires; & ils avoüoient que cette science si utile leur étoit venuë d'Egypte & d'Orient, aussi-bien que toutes les autres. Pour revenir à Rome, jusques à la fin du sixiéme siecle depuis sa fondation, on n'y enseignoit aux enfans qu'à lire, à écrire & à calculer. Les hommes étudioient les loix & les formules; ou mediocrement pour leur usage particulier, ou plus curieusement pour donner des conseils aux autres, & acquerir de la reputation & du crédit. Ce ne fut qu'aprés la seconde guerre Punique qu'ils commencerent à entrer dans les curiosités des Grecs, à apprendre communement leur langue, & à lire leurs ouvrages. Encore y eut-il d'abord quelques ordonnances du Senat contre les retheurs & philosophes de profession, comme contre des gens qui introduisoient des nouveautés dangereuses.

Cicero pro Mur.

Horat. 2. epist. 1.

Gel. 15. c. 11. Suet. de illust. grammat. & de clar. Rhetor. init.

Les Romains s'appliquerent aux études des Grecs suivant leur genie, c'est à dire, qu'ils y chercherent ce qu'il y avoit de meilleur, de plus solide, & de plus utile pour la conduite de la vie. Le vieux Caton, Scipion, & Lelius n'étoient pas des gens à se charger de bagatelles. Ils étudioient les historiens & les orateurs pour profiter des beaux exemples & des bonnes maximes des anciens Grecs, & apprendre à parler aussi fortement sur les affaires de Rome, que Pericles & Demosthene avoient parlé sur celles d'Athenes ; se gardant bien d'imiter les Grecs de leur temps, ny de s'arrêter aux vetilles des grammairiens & des retheurs. Ils craignoient même: Ciceron le dit des plus grands orateurs de son temps ; ils craignoient, dis-je, que l'on ne s'aperçût qu'ils avoient étudié les livres des Grecs, de peur que l'on ne creût qu'ils les estimoient trop, & que la reputation de sçavans ne rendît leurs discours suspects d'artifice.

Cic. de orat. 2. init.

Les sages Romains vinrent ensuite à la Philosophie, & y prirent les principes & les raisons de la morale & de la politique, dont ils avoient déjà beaucoup d'experience & d'exemples domestiques: enfin ils sçûrent aussi prendre ce qu'il y avoit de meilleur dans les poëtes. De là vinrent tant de grands orateurs dans le

dernier siecle de la Republique depuis les Gracches jusques à Ciceron : & ceux que l'on peut appeller les philosophes Romains, comme Atticus, Caton d'Utique, & Brutus.

Mais l'établissement de la monarchie ayant ôté à Rome la matiere de la grande éloquence ; & les motifs qui l'excitoient, puisque ce n'étoit plus le peuple qui decidoit les affaires publiques, & qui donnoit les grands emplois ; la poësie prit le dessus, & fleurit sous le regne d'Auguste. Il est vrai qu'elle tomba bientôt aprés, n'ayant plus rien de solide qui la soûtint, & n'étant considerée que comme un jeu & un exercice d'esprit. Ainsi au bout d'environ deux cent ans les études des Romains revinrent au même état où ils les avoient trouvées chez les Grecs. Tout étoit plein de petits grammairiens, de retheurs, & de déclamateurs fades, de philosophes hableurs, d'historiens & de poëtes qui fatiguoient le monde en recitant leurs ouvrages. Il n'eut que la Jurisprudence qui se conserva toûjours, parce qu'elle étoit [illegible] necessaire, & qu'elle dependoit [illegible] de la forme du gouvernement, ou des mœurs des particuliers. Il y eut aussi quelques veritables philosophes, quand on ne compteroit que l'Empereur Marc Aurele, & plusieurs particuliers dont il

V Dial. de caus. corr. eloq.

Iuven. sat. 1.

est

eſt parlé dans les epîtres de Pline. Mais ces philoſophes paſſoient plus pour Grecs que pour Romains : la plûpart même portoient l'habit grec, en quelque païs qu'ils demeuraſſent, & de quelque nation qu'ils fuſſent.

IV. Etudes des Chrêtiens.

CEpendant s'établiſſoit une philoſophie bien plus ſublime, je veux dire la Religion Chrêtienne, qui fit bien-tôt évanoüir cette philoſophie purement humaine, & décria encore plus les autres études moins ſerieuſes. La principale étude des Chrêtiens étoit la meditation de la loy de Dieu, & de toutes les ſaintes Ecritures, ſuivant la tradition des Paſteurs, qui avoient fidellement conſervé la doctrine des Apôtres. Ils appelloient tout le reſte, études étrangeres ou exterieures, & les rejettoient, comme faiſant partie des mœurs des payens. En effet la plûpart de leurs livres étoient inutiles ou dangereux. Les Poëtes étoient les Prophetes du diable, qui ne reſpiroient que l'idolatrie & la débauche, & faiſoient des peintures agreables de toutes ſortes de paſſions & de crimes. Pluſieurs philoſophes mépriſoient toute religion en general, & nioient qu'il pût y avoir des miracles & des prophéties ; d'autres s'éforçoient d'appuyer l'idolatrie par des allegories ſur des choſes naturelles, & par les

Conſt. Apoſt. 1. c. 6.

V. Tertull. idol. c. 10. &c.

V. Aug. ep. 132. ad memorium.

les secrets de la magie. De plus leur morale étoit remplie d'erreurs, & rouloit toute sur ce principe d'orgeuil ; que l'homme peut se rendre bon luy même. *Ep. 56 ad Diosc.* Les Orateurs étoient pleins d'artifices, de mensonges, d'injures ou de flateries ; & les sujets les plus solides de leurs discours étoient les affaires dont les Chrêtiens ne cherchoient qu'à se retirer : ils auroient crû perdre le temps qui leur étoit donné pour aquerir l'éternité, s'ils l'eussent employé à la lecture des histoires étrangeres, à des speculations de mathematique, ou à d'autres curiosités : & toûjours ils y voyoient le peril de la vanité, inseparable des études les plus innocentes. Ainsi la plûpart des Chrétiens s'appliquoient au travail des mains & aux œuvres de charité envers leurs freres. Leurs écoles étoient les Eglises où les Evêques expliquoient assiduëment les saintes Ecritures. Il y avoit aussi des Prêtres & des Diacres occupés particulierement à l'instruction des Catechumenes, & aux disputes contre les payens ; & chaque Evêque prenoit un soin particulier de l'instruction de son Clergé, principalement des jeunes Clercs qui estoient continuellement attachés à sa personne pour luy servir de lecteurs & de secretaires, le suivre & porter ses lettres & ses ordres. Ils apprenoient ainsi la doctrine & la discipline de l'Eglise, plû-

tôt par une instruction domestique & un long usage, que par des leçons reglées.

Basil. de leg. gentil. lib.

On ne peut nier toutefois qu'il n'y eût plusieurs Chrêtiens tres-sçavans dans les livres des payens, & dans les sciences profanes: Mais si l'on veut bien l'examiner, on trouvera que la plûpart avoient fait ces études avant que d'étre Chrétiens. Ils sçavoient les employer utilement pour la Religion. Tout ce qu'ils y trouvoient de bon ils le revendiquoient comme leur propre bien, parce que toute verité vient de Dieu. Ils se servoient de bonnes maximes de morale, qui se trouvent répanduës dans les Poëtes & dans les Philosophes; & des beaux exemples de l'histoire, pour preparer la voye à la morale chrétienne. Au contraire ils prenoient avantage de l'absurdité des fables, & de l'impieté de la Theologie payene, pour la combattre par ses propres armes: & employoient aussi la connoissance de l'histoire pour les controverses contre les payens. C'étoit dans cette veuë qu'Africain avoit composé cette celebre cronologie dont Eusebe a pris la sienne; c'est dans ce dessein, que le même Eusebe a fait sa preparation Evangélique; & S. Clement Alexandrin, son Avis aux gentils & ses Stromates. Depuis, les Ariens & les autres herétiques, qui se servirent de la philosophie pour combattre la foy, oblige-

rent auſſi les ſaints Peres de l'employer, pour renverſer leurs ſophiſmes. Ainſi ils uſoient des livres prophanes avec une grande diſcretion, mais avec une ſainte liberté. D'où vient qu'ils regarderent comme une nouvelle eſpece de perſecution, la défenſe que Julien l'Apoſtat fit aux Chrêtiens d'enſeigner & d'étudier les livres des Grecs, c'eſt à dire, des payens. On voit qu'il y avoit dés-lors des Chrétiens qui faiſoient profeſſion d'enſeigner les lettres humaines. Ce qui n'étoit pas permis dans les premiers temps, ſi nous en croyons Tertullien. Mais les raiſons qu'il allegue avoient ceſſé depuis la converſion des Empereurs & la liberté entiere du chriſtianiſme. Cét heureux changement fit tomber dans le mépris les philoſophes mêmes. S. Auguſtin témoigne que de ſon temps on ne les entendoit plus diſcourir dans les gymnaſes, qui étoient leurs écoles propres; que dans celles des retheurs on racontoit encore quelles avoient été leurs opinions; mais ſans les enſeigner, & ſans expliquer leurs livres, dont même les exemplaires étoient rares: que perſonne n'oſoit plus combattre la verité ſous le nom de Stoïcien ou d'Epicurien; & que pour être écouté il falloit ſe couvrir du nom de Chrétien, & ſe ranger ſous quelque ſecte d'heretiques. Ce n'eſt pas que S. Auguſtin

Greg. Naz. orat. 3. p. 96. &c.

Tertul. de idol. c. 10.

Ep. ad Dioſc.

gustin luy-même n'eût tres-bien étudié tous les philosophes dans sa jeunesse ; & on peut dire qu'il étoit un philosophe parfait, puisque jamais il n'y a eu un homme d'un esprit plus penetrant, d'une meditation plus profonde, d'un raisonnement plus suivi. La plûpart aussi des peres Grecs étoient grands philosophes. Mais ce qu'il y a de remarquable, est, qu'entre les philosophes fameux de l'antiquité, celuy dont ils se servoient le moins étoit Aristote. Ils trouvoient qu'il ne parloit pas dignement de la Providence divine, ny de la nature de l'ame ; que sa Logique étoit trop embarrassée, & sa morale trop humaine : car c'est le jugement qu'en fait S. Gregoire de Nazianze.
Greg. or. 33. Quoi que Platon ait aussi ses défauts, les Peres s'en accommodoient mieux, parce qu'ils y trouvoient plus de traces de la verité, & de meilleurs moyens pour la persuader. Au reste, il est évident, que s'ils méprisoient Aristote, ce n'étoit pas qu'ils ne pûssent le bien entendre, & mieux sans doute que ceux qui l'ont tant élevé depuis.

Ce qui avoit le plus décrié la philosophie profane, c'est que l'on voyoit par tout de vrais philosophes ; c'étoit les bons Chrétiens, particulierement les Moines. Ce mépris des honneurs, de l'opinion des hommes, des richesses & des plaisirs ;

cette patience dans la pauvreté & dans le travail, que Socrate & Zenon avoient tant cherchée, & dont ils avoient tant discouru; les Solitaires la pratiquoient, & beaucoup plus excellemment, sans disputer & sans discourir. Ils vivoient dans une tranquillité parfaite, vainqueurs de leurs passions, & continuellement unis à Dieu. Ils n'étoient à charge à personne; & sans écrire, sans presque parler, sans se montrer que rarement, ils instruisoient tout le monde par leur exemple & par l'odeur de leurs vertus. Il ne faut donc pas s'étonner de la grande veneration qu'ils s'attirerent; ny juger de ces anciens Moines par ceux que l'on voyoit avant les dernieres reformes, dont le relâchement avoit rendu méprisable ce nom si honoré des anciens. Il faut songer que c'étoient de vrais disciples de S. Antoine, de S. Basile, de S. Martin, & des autres Saints dont ils pratiquoient les regles, & dont ils imitoient les vertus. Car les Monasteres étoient de veritables écoles, où l'on apprenoit, non pas les lettres humaines, & les sciences curieuses; mais la morale & la perfection Chrétienne: & on l'apprenoit moins par la lecture que par l'oraison & la pratique effective, par les exemples vivans des freres & par les corrections des superieurs. Cette perfection des Monasteres y attiroit les hom-

mes

mes les plus ſages & les plus raiſonnables, & ſouvent on étoit obligé de les y aller chercher, pour le ſervice & le gouvernement des Egliſes. Ceux que l'on tiroit ainſi des Monaſteres gardoient ordinairement les exercices de la vie monaſtique dans l'état du ſacerdoce, & les enſeignoient à leurs diſciples; & de-là vint l'alliance de la vie monaſtique avec la cléricature, qui fut ſi ordinaire depuis le cinquiéme ſiecle. Pluſieurs Evêques vivoient en commun avec leurs Prêtres: ce qui leur donnoit plus de facilité de les inſtruire dans la ſcience Eccleſiaſtique: & pour les jeunes Clercs, ceux qui n'étoient pas auprés de l'Evêque, vivoient avec quelque ſaint Prêtre, qui veilloit particulierement à leur éducation. Il y avoit encore des écoles profanes où l'on enſeignoit la grammaire, pour la neceſſité d'écrire & de parler correctement: la rethorique, qui devenoit de jour en jour plus forcée & plus puerile: l'hiſtoire, que l'on commencoit à reduire toute en abregez: la juriſprudence, qui demeuroit toûjours ne dépendant non plus de la religion que du reſte: & les mathématiques, qui ſont les fondemens de pluſieurs arts neceſſaires à la vie.

Thomaſſ. diſc. 2. p. l. 1. c. 30. 34. 35. &c.

Les études ſouffrirent une grande diminution par la ruïne de l'Empire d'Occident, & l'établiſſement des peuples du Nort:

Tort: & il n'en resta presque plus que chez les Ecclesiastiques & les Moines. En effet il n'étoit guere demeuré de Romains hors le Clergé, que des païsans & des artisans serfs pour la plûpart: les Francs & les autres barbares n'étudioient point, & s'ils avoient quelque usage des lettres pour le commerce de la vie, ce n'étoit qu'en latin; car ils ne sçavoient point écrire en leur langue. Les études profanes comme les humanités & l'histoire, furent les plus negligées. Il n'étoit pas bien-séant à des Ecclesiastiques de s'y occuper; & l'on sçait avec quelle vigueur S. Gregoire reprit Didier Evéque de Vienne, de ce qu'il enseignoit la grammaire. D'ailleurs ayant moins de livres & moins de commodités pour étudier, que dans les siecles precedents, ils s'appliquoient au plus necessaire, c'est à dire à ce qui regardoit immediatement la religion.

Mœurs des Chrétiens, num. 46.

Greg 9. ep. 48.

V. Etudes des Francs.

CHARLEMAGNE veritablement grand en toutes choses, travailla de tout son pouvoir au rétablissement des études. Il attiroit de tous côtés les plus sçavants hommes par l'honneur & par les récompenses. Il étudioit luy méme. Il établit des écoles dans les principales villes de son Empire, & même dans son palais, qui étoit comme une ville ambulatoire.

toire. On voit par plusieurs articles des capitulaires, ce que l'on y enseignoit: car il est recommandé aux Evêques, que l'instruction de la jeunesse regarde par le devoir de leur charge, d'avoir soin que les enfans apprenent la grammaire, le chant & le calcul, ou l'arithmetique. On voit dans les œuvres de Bede, qui vivoit soixante ans auparavant, en quoy l'on faisoit consister ces études & tous les arts liberaux.

La grammaire étoit alors necessaire, parce que le latin étoit déjà tout-à-fait corrumpu, & la langue Romaine rustique; c'est ainsi que l'on nommoit la langue vulgaire dont est venu nôtre François; cette langue, dis-je, n'étoit qu'un jargon informe & incertain, que l'on avoit honte d'écrire ou d'employer en quelque affaire serieuse. Pour la langue Tudesque, qui étoit celle du Prince & de tous les Francs, on commençoit à l'écrire, on l'avoit employée à quelques versions de l'Ecriture sainte, & Charlemagne en faisoit luy-même une grammaire. Le chant que l'on enseignoit étoit celuy de l'Office Ecclesiastique, qui fut reformé dans ce temps sur l'usage de Rome, & l'on y joignoit quelques regles de musique. Le calcul ou compute servoit à trouver en quel jour on devoit celebrer la Pâque, & à regler l'année; & compre-

prenoit auſſi les regles d'arithmetique les plus neceſſaires. Tout cela fait voir que ces études n'étoient que pour ceux que l'on deſtinoit à la clericature : auſſi tous les laïques étoient ou des nobles qui ne ſe mêloient que de la guerre, ou des ſerfs occupés à l'agriculture & aux métiers. Charlemagne avoit eu ſoin de répandre par tous ſes états le code des Canons, qu'il avoit receu du Pape Adrien, la loy Romaine, & les autres loix de tous les peuples de ſon obeïſſance, dont il avoit fait de nouvelles éditions. On avoit beaucoup d'hiſtoires antiques; & il avoit eu la curioſité de faire écrire & recueillir les vers, qui conſervoient les belles actions des anciens Germains. Ainſi avec l'Ecriture ſainte & les Peres de l'Egliſe, qui étoient encore fort connus, il ne manquoit rien pour l'inſtruction de ſes ſujets. Si l'on avoit continué d'étudier ſur ce plan, & ſi les laïques avoient pris plus de part aux études, les François auroient pû facilement acquerir & perfectionner les connoiſſances les plus utiles, pour la religion, pour la politique, & pour ſa conduite particuliere de la vie, qui devroit ce ſemble étre le but des études.

Mais la curioſité qui les a toûjours gâtées, s'y mêloit dés-lors. Pluſieurs étudioient l'aſtronomie, & pluſieurs croyoient aux predictions des aſtrologues. Il y en

y en avoit qui pour bien écrire en latin, s'attachoient ſcrupuleuſement aux mots & aux fraſes des anciens auteurs. Le plus grand mal fut que les Moines entrerent dans ces curioſités, & commencerent à ſe piquer de ſcience, au préjudice du travail des mains & du ſilence, qui leur avoient été juſques-là ſi ſalutaires. La Cour de Loüis le Débonnaire en étoit pleine, & il n'y avoit point d'affaires où ils n'euſſent part. Enſuite l'état étant tombé dans la plus grande confuſion qui fut jamais, par la chûte ſubite de la maiſon de Charlemagne, les études tomberent auſſi tout d'un coup. Du temps de Charles le Chauve on voit des actes publics, même des capitulaires, écrits d'un latin tout-à fait barbare, ſans regle & ſans conſtruction: & les livres étoient ſi rares, que Loup Abbé de Ferriéres envoyoit juſques à Rome pour emprunter du Pape & faire copier des ouvrages de Ciceron, qui ſont à preſent tres communs. De ſorte que quand les petites guerres particulieres, & les ravages des Normands eurent ôté la liberté des voyages & rompu le commerce, les études devinrent tres-difficiles: je dis aux Moines mêmes & aux Clercs, car les autres n'y ſongeoient pas. Encore ceux-cy avoient-ils des affaires bien plus preſſantes. Il falloit ſouvent déloger en tumulte, & emporter les Reliques,

Mœurs des Chrétiens n. 48.

liques, pour les dérober à la fureur de ces barbares, leur abandonnant les maisons & les Eglises: ou bien il falloit que les Moines & les Clercs prissent eux-mêmes les armes pour défendre leur vie, & empêcher la profanation des lieux saints. En de si grandes extrémités il étoit aisé de perdre les livres, & difficile de les étudier & d'en écrire de nouveaux. Il s'en conserva toutefois, & il y eut toûjours quelque Evêque ou quelque Moine, qui se distingua par sa doctrine. Mais comme ils manquoient & de livres & de maîtres, ils étudioient sans choix, & sans autre conduite que l'exemple de ceux qui les avoient precedés. Ainsi l'on remarque de saint Abbon Abbé de saint Benoist sur Loire du temps de Hugues Capet, qu'il avoit étudié la Dialectique, l'Arithmetique & l'Astronomie: qu'il se mit ensuite à étudier l'Ecriture sainte & les Canons, à recueillir des passages des Peres. *Vita S. Abbon.*

Depuis ce temps, à mesure que l'autorité Royale se rétablissoit, & que les hostilités diminuoient, les études se reveilloient aussi: & dés le regne de Philippe I. vers l'an 1060. on voit des hommes renommés pour leur sçavoir en plusieurs Eglises de France. On y voit même quelques écoles dans les Cathédrales: on en voit dans les Monasteres, où il y avoit des écoles interieures pour les Moines, &

des exterieures pour les seculiers. On étudioit comme auparavant la Theologie dans les Peres de l'Eglise, les Canons, la Dialectique, les Mathematiques. Ils continuerent pendant le siecle suivant, avançant & se perfectionnant toûjours, comme nous voyons par les écrits d'Yves de Chartres, du Maître des sentences, de Gratien, de S. Bernard, & des autres auteurs du même temps, dont le stile & la methode est si differente des nouveaux Scolastiques.

Cependant les premiers de ces Scolastiques les suivent de si prés, qu'il faut que le changement soit arrivé du temps même de ces grands hommes, c'est à dire vers la fin du douziéme siecle : & je n'en puis trouver d'autres causes, que la connoissance des Arabes, & l'imitation de leurs études. Ce furent les Juifs qui les imiterent les premiers. Ils traduisirent leurs livres en Hebreu : & comme il y avoit alors des Juifs en France & par toute la Chrêtienté, on traduisit en Latin ces livres, qu'ils avoient traduit de l'Arabe. On en receut des Arabes même, avec qui la communication étoit facile, par le voisinage de l'Espagne, dont ils tenoient encore plus de la moitié, & par les voyages des Croisades.

IL faut ſe deſabuſer de cette opinion vulgaire, que tous les Mahometans ſans diſtinction ayent toûjours fait profeſſion d'ignorance. Ils ont eu un nombre incroyable de gens renommés pour leur ſçavoir, particulierement des Arabes & des Perſans: & ils ont écrit dequoy remplir de grandes Bibliotheques. Dés le douziéme ſiecle dont je parle, il y avoit plus de quatre cens ans qu'ils étudioient avec application: & jamais les études n'ont été ſi fortes chez eux, que lors qu'elles étoient les plus foibles chez nous, c'eſt à dire dans le dixiéme & l'onziéme ſiecle. Ces Arabes, je veux dire tous ceux qui ſe nommoient Muſulmans, de quelque nation & en quelque païs qu'ils fuſſent, avoient deux ſortes d'études, les unes qui leur étoient propres, les autres qu'ils avoient empruntées des Grecs ſujets des Empereurs de Conſtantinople.

VI. Etudes des Arabes.

Leurs études particulieres étoient premierement leur Religion, c'eſt à dire l'Alcoran: les traditions qu'ils attribuoient à Mahomet & à ſes premiers diſciples: les vies de leurs prétendus Saints & les fables qu'ils en racontoient: les cas de conſcience ſur leurs pratiques de religion; comme la priere, les purifications, le jeûne, le pelerinage: & leur Theologie ſcolaſtique qui contient tant de queſtions ſur les at-

tributs de Dieu : sur la predestination, le jugement, la succession du Prophéte : d'où viennent entr'eux tant de sectes qui se traitent mutuellement d'Heretiques. D'autres étudioient l'Alcoran & ses commentaires, plûtôt en Jurisconsultes qu'en Theologiens, pour y trouver les regles des affaires, & la decision des differents. Car ce livre est leur unique loy, même pour le temporel. D'autres s'appliquoient encore à leur histoire, qui avoit été écrite avec grand soin dés le commencement de leur Religion & de leur Empire, & qui a toûjours été continué depuis. Mais ils étoient fort ignorans des histoires plus ancienes, méprisant tous les hommes qui avoient été avant Mahomet; & appellant tout ce temps, le temps d'ignorance ; parce que l'on avoit ignoré leur Religion. Ils se contentoient des antiquités des Arabes, contenuës dans les ouvrages de leurs anciens Poëtes, qui leur tenoient lieu d'histoire pour tous ces temps-là. En quoy on ne peut desavoüer qu'ils n'ayent suivi le même principe que les anciens Grecs de cultiver leurs propres traditions toutes fabuleuses qu'elles étoient. Mais il faut reconnoître aussi, que leur poësie n'a jamais eu que des beautés fort superficielles : comme le brillant des pensées & la hardiesse des expressions. Ils ne se sont point appli-

quès

qués à ce genre de poësie qui consiste en imitatiõ, & qui est le plus propre à émouvoir les passions: & ce qui les en a éloignés a peut-être été le mépris de arts, qui y ont du rapport, comme la peinture & la sculpture, que la haïne de l'idolatrie leur faisoit abhorrer. Leurs Poëtes étoient encore utiles pour l'étude de la langue Arabique; c'étoit alors la langue des maîtres & de la plûpart des peuples dans tout ce grand Empire; & encore aujourd'huy c'est la langue vulgaire de la plus grande partie, & par tout la langue de la Religion. Ils l'étudioient principalement dans l'Alcoran; & pour l'apprendre par l'usage vivant, les plus curieux alloient de toutes parts à la Province d'Irac, & particulierement à la ville de Bassora, qui étoit pour eux ce qu'étoit Athénes pour les anciens Grecs. Comme il y avoit dés-lors des Princes puissans en Perse, on écrivoit aussi en leur langue, & elle a été beaucoup plus cultivée depuis. Voilà les études qui étoient propres aux Musulmans, & qui étoient aussi anciennes que leur Religion.

Celles qu'ils avoient empruntées des Grecs, étoient plus nouvelles de deux cens ans. Car ce fut vers l'an 820. que le Calife Almamon demanda à l'Empereur de Constantinople les meilleurs livres grecs, & les fit traduire en Arabe. On

ne voit pas toutefois qu'ils se soient jamais appliqués à la langue Greque. Il suffisoit pour la leur faire mépriser, que ce fût la langue de leurs ennemis. D'ailleurs ils avoient en Syrie & en Egypte tant de Chrêtiens qui sçavoient l'Arabe & le Grec, qu'ils ne manquoient pas d'interprétes; & ce furent ces Chrêtiens qui traduisirent les livres grecs, en Syriaque & en Arabe, pour eux & pour les Musulmans. Entre les livres des Grecs il y en eut grand nombre qui ne furent pas à l'usage des Arabes. Ils ne pouvoient connoître la beauté des Poëtes, dans une langue étrangere & d'un genie tout different. Joint que leur religion les détournoit de les lire. Ils avoient une telle horreur de l'idolatrie, qu'ils ne se croyoient pas permis de prononcer seulement les noms des faux Dieux: & entre tant de milliers de volumes qu'ils ont écrits, à peine en trouvera-t'on quelqu'un, qui les nomme. Ils étoient donc bien éloignés d'étudier toutes ces fables dont nos Poëtes modernes ont été si curieux: & la même superstition les pouvoit détourner de lire les historiens, outre qu'ils méprisent comme j'ay dit tout ce qui est plus ancien que Mahomet. Pour l'éloquence & la politique qui sont nées dans les Republiques les plus libres, la forme du gouvernement des Musul-

mans

mans ne leur donnoit pas lieu d'en profiter. Ils vivoient ſous un empire abſolument deſpotique, où il ne falloit ouvrir la bouche que pour flater ſon Prince & applaudir à toutes ſes penſées, & où l'on n'étoit pas en peine de chercher ce qui étoit le plus avantageux à l'état, & les manieres de perſuader, mais les moyens d'obeïr à la volonté du maître.

Il n'y eut donc point d'autres livres des anciens qui fuſſent à leur uſage, que ceux des Mathematiciens, des Medecins & des Philoſophes. Mais comme ils ne cherchoient ny politique ny éloquence, Platon ne leur convenoit pas; joint que pour l'entendre, la connoiſſance des Poëtes de la religion & de l'hiſtoire des Grecs, eſt neceſſaire. Ariſtote leur fut bien plus propre avec ſa Dialectique & ſa Metaphyſique; auſſi l'etudierent-ils d'une ardeur & d'une aſſiduité incroyable. Ils s'appliquerent encore à ſa Phyſique, principalement aux huit livres qui ne contienent que le general; car la Phyſique particuliere qui a beſoin d'obſervations & d'experiences ne les accommodoit pas tant. Ils ne laiſſoient pas d'étudier fort la medecine: mais ils la fondoient principalement ſur des raiſonnemens generaux des quatre qualitez & du temperament des quatre humeurs; & ſur les traditions des remedes, qu'ils

n'examinoient point, & qu'ils mêloient d'une infinité de superstitions. Au reste ils n'ont point cultivé l'Anatomie, qu'ils avoient receuë des Grecs fort imparfaite. Il est vray qu'on leur doit la Chimie, & ils l'ont poussée fort loin, s'ils ne l'ont même inventée. Mais ils y ont mêlé tous les vices que l'on a tant de peine à en separer encore à present, la vanité des promesses, l'extravagance des raisonnemens, la superstition des operations, & tout ce qui a produit les charletans & les imposteurs. De-là ils passoient aisément à la magie & à toutes les sortes de divinations, où les hommes s'adonnent naturellement quand ils ignorent la Physique, l'histoire, & la veritable religion ; comme on a vû par l'exemple des anciens Grecs. Ce qui les aida fort dans ces illusions fut l'Astrologie qui étoit le but principal de leurs études de Mathematique. En effet on a tant cultivé cette pretenduë science sous l'empire des Musulmans, que les Princes en faisoient leurs délices, & regloient sur ce fondement leurs plus grandes entreprises. Le Calife Almamon calcula luy-même les tables astronomiques, qui furent fort celebres ; & il faut avoüer qu'ils ont beaucoup servi pour ses observations & pour les autres parties utiles des mathématiques, comme la Geometrie & l'Arithmetique. On leur

leur doit l'algébre & le zéro pour multiplier par dix, qui a rendu les operations d'Arithmetique si faciles. Pour l'Astronomie ils avoient les mêmes avantages qui avoient excité les anciens Egyptiens & les Chaldéens à s'y appliquer, puis qu'ils habitoient les mêmes païs; & ils avoient de plus toutes les observations de ces anciens, & toutes celles que les Grecs y avoient adjoûtées.

Les Arabes qui s'appliquoient à étudier leur religion, non seulement n'étoient point Philosophes, mais étoient leurs ennemis declarés, les décrioient & les faisoient passer pour des impies. En effet il n'étoit pas difficile pour peu que l'on raisonnât, de sapper par le fondement une Religion qui n'est établie ni sur la raison, ni sur aucune marque de Mission Divine. Les Philosophes étant donc exclus des fonctions de la Religion & des autres emplois utiles, cherchoient plus la reputation. Ils la tiroient ou du nom des maîtres sous qui ils avoient étudié, ou de leurs grands voyages, ou de la singularité de leurs opinions. Un sçavant d'Espagne étoit toûjours bien plus sçavant en Perse ou en Corasan, & il y avoit entr'eux une émulation merveilleuse; chacun s'efforçoit de se distinguer par quelque nouvelle subtilité de Logique ou de Metaphysique. Ce même

esprit passa à toutes leurs études & à tous leurs ouvrages; ils ne s'appliquoient qu'à ce qui étoit le plus merveilleux, le plus rare, le plus difficile, aux dépens de l'agrément, de la commodité, & de l'utilité même.

Les François & les autres Chrétiens Latins n'emprunterent des Arabes que ce que les Arabes avoient emprunté des Grecs, c'est à dire la Philosophie d'Aristote, la Medecine & les Mathematiques; méprisant leur langue, leurs Poësies, leurs histoires, & leur Religion, comme les Arabes avoient méprisé celles des Grecs. Ce qui est de plus étonnant, c'est que nos sçavans ne negligerent guere moins que les Arabes, la langue Greque si utile pour l'étude de la Religion. Car ce n'a été qu'au commencement du quatorziéme siecle, que l'on a reconnu que les langues y pouvoient beaucoup servir; principalement pour travailler à la conversion des infidelles & des schismatiques: & ce fut dans cette vûe que le Concile de Vienne tenu en 1315. ordonna que l'on établiroit des Professeurs pour le Grec, l'Arabe & l'Hebreu; ce qui n'a eu son execution, que long-temps aprés. On n'a commencé à étudier le Grec que sur la fin du quinziéme siecle; l'Hebreu au commencement du seiziéme, & l'Arabe dans nôtre siecle. Encore n'y a-t'il que quelque peu de curieux

qui s'y soient appliquez; & ils n'ont guere travaillé sur les livres d'histoires, qui seroient les plus utiles.

VII. Etudes scolastiques.

POur revenir au douziéme siecle, ceux qui étudioient alors n'avoient garde d'être curieux de langues étrangeres, puis qu'ils ne l'étoient pas même du Latin, dont ils se servoient pour les études & pour toutes les affaires serieuses. Mais je ne puis en accuser que le malheur de leur temps: les courses des Normands, & les guerres particulieres qui duroient encore, avoient rendu les livres si rares & les études si difficiles, qu'ils travailloient à ce qui pressoit le plus: on n'imprimoit point encore, & il n'y avoit guere que des Moines qui écrivissent. Ils étoient fort occupez à écrire des Bibles, des Psautiers & d'autres livres semblables pour l'usage des Eglises. Ils écrivoient quelques ouvrages des Peres, selon qu'ils leur tomboient entre les mains; quelque receuil des Canons, quelques formules des actes les plus ordinaires dans le commerce des affaires; car c'étoit à eux que l'on s'adressoit pour les faire écrire, & c'étoit d'entr'eux ou d'entre les Clercs, que les Princes tiroient leurs Notaires & leurs Chanceliers. Il ne leur restoit guere de temps pour transcrire des Historiens prophanes & des Poë-

tes. Il est vrai que la connoissance des langues & de l'histoire, est necessaire pour entendre bien les Peres & l'Ecriture même ; mais ils ne s'en appercevoient pas, ou bien la difficulté incroyable d'acquerir ces connoissances par le manque de Dictionaires, de glossaires, de commentaires, & par la rareté des textes mêmes, leur en faisoit perdre l'esperance.

De-là vient que ceux qui voulurent ajoûter quelque chose à la simple lecture de l'Ecriture & des Peres, donnerent dans le raisonnement & la Dialectique, comme Jean le Sophiste premier auteur des Nominaux qui vivoit dés le temps du Roy Henry premier ; & ses sectateurs, Arnoul de Laon, & Roscelin de Compiegne, maître d'Abailard. Cette maniere de Philosopher sur les mots & sur les pensées, sans examiner les choses en elles-mêmes, étoit assurément commode pour se passer de la connoissance des faits, qui ne s'acquiert que par la lecture ; & c'étoit un moyen facile d'éblouïr les laïques ignorans, par un langage singulier & par de vaines subtilités. Mais ces subtilités étoient dangereuses, comme il parut par les erreurs de Berenger, d'Abailard, & de Gilbert de la Poirée. C'est pourquoy les plus sages, comme Saint Anselme, Pierre de Blois & Saint Bernard,

nard, ſe tinrent fermes à ſuivre l'exemple des Peres, rejettant ces nouvelles curioſités, & le Maître des ſentences qui ſe donna plus de liberté, fit quelques fauſſes démarches.

Cependant les livres d'Ariſtote vinrent à être connus, comme j'ay dit; & ſoit pour les diſputes contre les Juifs & contre les Arabes, ſoit par quelqu'autre raiſon que j'ignore, les Theologiens crurent en avoir beſoin, & l'accommoderent à nôtre Religion, dont ils expliquerent & les dogmes & la morale, ſuivant les principes de ce Philoſophe. C'eſt ce qu'ont fait Albert le grand, Alexandre de Ales, Saint Thomas, & tant d'autres aprés eux. Leur methode de Theologie peut être comptée pour la troiſiéme; car il y en a deux plus anciennes. La premiere, celle des Peres de l'Egliſe qui étudioient l'Ecriture Sainte immediatement, y puiſant principalement les connoiſſances neceſſaires pour inſtruire les fidéles, & pour refuter les Heretiques: cette Theologie dura juſques vers le huitiéme ſiecle. La ſeconde fut celle de Bede, de Raban & des autres du même temps, qui ne pouvant rien ajoûter aux lumieres des Peres, ſe contenterent de les copier, d'en faire des recueils & des extraits, & d'en tirer des gloſes & des commentaires ſur l'Ecriture:

re: cette Theologie dura jusques au douziéme siecle. La troisiéme fut celle des Scolastiques, qui traiterent la doctrine de l'Ecriture & des Peres par la forme & les organes de la Dialectique & de la Metaphysique, tirées des écrits d'Aristote; c'est ainsi que la définit le Cardinal du Perron.

Perr. euchar. l. 3. c. 20.

Dans le même temps se renouvellerent les études de Jurisprudence & de Medecine; mais il etoit impossible alors de bien étudier la Jurisprudence, puisque l'on manquoit de loix. La Loy Romaine & les Loix barbares qui avoient été observées sous les deux premieres races de nos Rois, étoient abolies par des usages contraires, ou par l'oubly & l'ignorance. On n'étoit pas en état de faire de nouvelles loix, puisque l'on n'avoit pas encore rétabli les fondemens de la societé civile, la liberté des chemins, la sureté du commerce & du labourage, l'union des citoyens. Les roturiers étoient ou serfs, ou confondus avec les serfs. Les Nobles vivoient dispersez & cantonez chacun dans son château, toûjours les armes à la main. Il n'y avoit autre droit en France que des coûtumes non écrites, tres-incertaines & tres-differentes par la prodigieuse quantité des Seigneurs qui étoient en possession de rendre justice. Il est vray que l'on venoit de retrouver

V. Hist. du droit Franc.

trouver en Italie les livres du Droit de Justinien, & que l'on commençoit à l'enseigner publiquement à Montpellier & à Toulouse ; mais ces loix n'étoient point des loix pour nous, puisque les Gaules étoient affranchies du joug des Romains avant que Justien fût au monde. De plus on ne pouvoit les bien entendre, dans l'ignorance où l'on étoit des langues & de l'histoire : ne s'en étant conservé chez nous aucune tradition, par la pratique des affaires, depuis six cens ans qu'elles étoient écrites. On ne laissa pas de les étudier & de les appliquer comme l'on put aux affaires presentes, & elles acquirent beaucoup d'autorité par ce grand nom de Droit Romain & par le besoin extréme que l'on avoit de regles dans les jugemens.

Le Droit Ecclesiastique n'étoit pas en si mauvais état : la pratique des Canons s'étoit conservée, quoy que la discipline commençât à se relâcher. On avoit plusieurs recueils des anciens Canons, entr'autres celuy de Gratien, qui vivoit au milieu du douziéme siecle. Il est vray qu'ils y étoient peu corrects, & qu'ils étoient mêlées avec quantité de passages des Peres, qui ne devoient point avoir force de loix, & avec ces Decretales attribuées aux premiers Papes, que l'on a enfin reconnu être supposées.

Cét

Cét exemple fait bien voir de quelle importance il eſt pour conſerver la tradition dans ſa pureté, qu'il y ait toûjours dans l'Egliſe des perſonnes qui ſçachent les langues & l'hiſtoire, & qui ſoient exercés dans la critique des auteurs.

La Medecine fut encore plus mal-traitée, que la Juriſprudence. Juſques là elle avoit été entre les mains des Juifs : hors quelques ſecrets de vieilles femmes & quelques traditions de remedes, qui ſe conſervoient dans les familles. Les premiers livres que l'on étudia furent ceux des Arabes, entre autres ceux de Meſué & d'Avicenne: on emprunta leur galimatias & leurs ſuperſtitions, on negligea comme eux l'Anatomie, & on s'en raporta à eux pour la connoiſſance des plantes. Comme il n'y avoit que des Clercs & des Moines qui étudiaſſent, il n'y avoit qu'eux auſſi qui fuſſent Phyſiciens, c'eſt à dire, Medecins. Fulbert Evêque de Chartres, & le Maître des ſentences Evêque de Paris étoient Medecins; Obizo Religieux de S. Victor étoit Medecin de Loüis le Gros: Rigord Moine de S. Denis, qui a écrit la Vie de Philippe Auguſte, l'étoit auſſi. Un Concile de Latran tenu ſous Innocent II. en 1139. marque comme un abus déja inveteré, que des Moines & des Chanoines Reguliers pour gagner de l'argent faiſoient profeſ-

ſion

ſion d'Avocats & de Medecins. Ce Concile ne parle que des Religieux profés, & la Medecine n'a pas laiſſé de demeurer entre les mains des Clercs encore trois cens ans. Mais comme on n'a jamais permis aux Clercs de répandre de ſang, ni de tenir boutique de marchandiſe; ce pourroit bien être la cauſe de la diſtinction des Medecins d'avec les Chirurgiens & les Apoticaires. Cette diſtinction a long-temps entretenu les Medecins dans la ſpeculation, ſans s'appliquer aux experiences.

VIII. Univerſités & leurs quatre facultés.

AInſi toutes les études ſe reduiſirent à quatre genres ou facultés. Il y en avoit trois principales, la Theologie, le Droit, la Medecine; la troiſiéme comprenoit toutes les études préliminaires, que l'on eſtimoit neceſſaires pour arriver à ces hautes études, & que l'on appelloit d'un nom general, les arts. Le bon ſens vouloit aſſurément que l'on étudiât ce qui eſt de plus utile; premierement pour l'ame, & puis pour le corps & pour les biens. Ce fut ſur ce plan que ſe formerent les Univerſités, principalement celle de Paris, qui ne peut guere avoir commencé plus tard que vers l'an 1200. Depuis long-temps il y avoit auprés des Evêques deux ſortes d'écoles; l'une pour les jeunes Clercs à qui l'on enſeignoit la Grammaire,

maire, le chant & l'Arithmetique; & leur maître étoit ou le Chantre de la Cathedrale, ou l'écolatre nommé ailleurs Capiscol, comme qui diroit chef de l'école. L'autre école étoit pour les Prêtres & les Clercs plus avancés, à qui l'Evêque luy-même, ou quelque Prêtre commis de sa part, expliquoit l'Ecriture sainte & les Canons. On érigea depuis le Theologal exprés pour cette fonction. Pierre Lombard Evêque de Paris, plus connu sous le nom de Maître des sentences, avoit rendu son école tres-celebre pour la Theologie: & il y avoit à Saint Victor des Religieux en grande reputation pour les arts liberaux. Ainsi les études de Paris devinrent illustres. On y enseigna aussi le Decret, c'est à dire la compilation de Gratien, que l'on regardoit alors comme le corps entier du Droit Canonique. On y enseigna la Medecine; & joignant ces quatre études principales, que l'on nomma facultés, on appella le composé, université des études; & enfin simplement université, pour marquer qu'en une seule ville on enseignoit tout ce qu'il étoit utile de sçavoir. Cét établissement parut si beau, que les Papes & les Rois le favoriserent de grands Privileges. On vint étudier à Paris de toute la France, d'Italie, d'Allemagne, d'Angleterre, en un mot de toutes les parties de l'Europe Latine, & les éco-

écoles particulieres des Cathedrales ou des Monasteres cesserent d'être frequentées. Voyons un peu plus en détail ce que l'on enseignoit en chaque Faculté.

SOus le nom des arts on comprenoit la Grammaire, & les humanitez : les Mathematiques, & la Philosophie. Mais à proprement parler ce nom devoit comprendre seulement les sept arts liberaux, dont nous voyons des traités dans Cassiodore & dans Bede; sçavoir: la Grammaire, la Rethorique, la Dialectique, l'Arithmetique, la Musique, la Geométrie, & l'Astronomie. Un maître és arts devoit être un homme capable de les enseigner tous. Pour la Grammaire on lisoit Priscien, Donat, ou quelqu'autre de ces anciens, qui ont écrit sur la langue Latine, plûtost pour en faire connoître les dernieres finesses aux Romains de leur temps, à qui elle étoit naturelle, que pour en apprendre les élemens à des étrangers. IX. Faculté des arts.

Dans le treiziéme siecle le Latin n'étoit plus dans l'usage commun du peuple, en aucun lieu du monde : & en France la langue vulgaire étoit celle que nous voyons dans Ville-Hardoüin, dans Joinville, & dans les romanciers du même tems. C'étoit ce semble à cette langue qu'il falloit appliquer l'art de la Grammaire: choisir les mots les plus propres, & les

fra-

frases les plus naturelles, fixer les inflexions, & donner des regles de construction & d'ortographe. Les Italiens le firent; & dés la fin du même siecle, il y eut des Florentins, qui s'appliquerent à bien écrire en leur langue vulgaire, comme Brunetto Latini, Jean Villani, & le Poëte Dante. Pour nôtre langue, elle ne s'est épurée que par le temps: & ce n'a été que plus de quatre cens ans aprés l'institution des Universités, que l'on a commencé à y travailler par ordre public dans l'Academie Françoise. Il est vray que le Latin étoit encore tres-necessaire pour la lecture des bons livres & pour l'exercice de la Religion; & ceux qui étudioient alors étoient tous Ecclesiastiques. Le Latin étoit necessaire pour les affaires & pour les actes publics; il l'étoit pour les voyages, & on appelloit les interprétes, Latiniers. Il étoit donc impossible de se passer du Latin: mais il étoit impossible aussi d'en rétablir l'ancienne pureté, par la rareté des livres, & par les autres raisons que j'ay marquées. Il fallut se contenter de le parler & de l'écrire grossierement. On ne fit point de difficulté d'y mêler plusieurs mots barbares, & de suivre la frase des langues vulgaires: on se contenta d'observer les cas, les nombres, les genres, les conjugaisons, & les principales regles de

la

la Syntaxe. C'eſt à quoy l'on reduiſit l'étude de la Grammaire, conſiderant le reſte comme une curioſité inutile, puis qu'on ne parle que pour ſe faire entendre, & qu'un Latin plus élegant eût été plus difficilement entendu. Ainſi ſe forma ce Latin barbare qui a été ſi long-temps en uſages dans le Palais, dont on a peine à ſe défaire dans les écoles: & que l'on parle encore en Allemagne & en Pologne pour le commerce des voyages. De-là vint la neceſſité des gloſes & des commentaires, pour expliquer les livres anciens, écrits purement.

La Poëtique ſe reduiſoit à ſçavoir la meſure des Vers Latins, & à la quantité des ſillabes; car ils n'alloient pas juſques à diſtinguer les caractares des ouvrages & la difference des ſtiles. On le voit par les Poëmes de Guntherus & de Guillaume le Breton, qui ne ſont que de ſimples Hiſtoires, d'un ſtile auſſi plat & d'un Latin auſſi groſſier, que celuy dont on écrivoit en proſe. A la contrainte de la quantité & des ceſures ils ajoûtoient celle des rimes, qui firent les vers leonins; & ſouvent même negligeants la quantité, ils ſe contentoient de faire en Latin de ſimples rimes comme en François, & c'eſt ce qu'on appella des proſes. Voilà toute la poëſie des hommes ſerieux. Pour la poeſie vulgaire, qui commençoit à reg-

ner

ner dés le douziéme siecle, comme on voit par tant de Romans & tant de chansons: elle devint bien-tôt le partage des débauchés & des libertins, tels qu'étoient pour la plûpart les Troubadours Provençaux & les autres Poëtes de ce temps-là, qui couroient par les Cours des Princes. Cependant il faut avoüer qu'il se trouvoit entre eux des gens d'esprit, & qui pour le temps avoient de la politesse; mais leurs ouvrages sont pleins de sales amours & de fictions extravagantes. Depuis ce tems on alla toûjours separant de plus en plus l'agrément du discours d'avec le raisonnement & les études solides; & c'est ce qui fit negliger la Rethorique dans les écoles; car on n'y cherchoit ni à plaire, ni a émouvoir les passions.

On s'attacha principalement à la Philosophie, & on crût qu'elle n'avoit besoin d'aucun ornement de langage, ni d'aucune figure de discours. Ainsi à force de la vouloir rendre solide & methodique, on la rendit extrémement seche & ennuyeuse: ne considerant pas que le discours naturel & figuré, épargne beaucoup de paroles, & soulage fort la memoire, par les images vives qu'il imprime dans l'esprit: Cependant comme il n'y a point d'étude sans curiosité & sans émulation, nos sçavans firent la même chose que les Arabes soit à leur imitation, soit par le même

prin-

principe, & chargerent leur Philoſophie d'une infinité de queſtions plus ſubtiles que ſolides, s'éloignant extrémement de l'idée des anciens Grecs.

La Logique de Socrate que nous voyons dans Platon & dans Xénophon, étoit l'art de chercher ſerieuſement la verité, & il le nommoit Dialectique, parce que cette recherche ne ſe peut bien faire qu'en converſation particuliere entre deux hommes atentifs à bien raiſonner. Cét art conſiſtoit donc à répondre juſte ſur chaque queſtion, à faire des diviſions exactes, à bien definir les mots & les choſes, & à peſer attentivement chaque conſequence avant que de l'accorder: ſans ſe preſſer, ſans craindre de revenir ſur ſes pas, & d'avoüer ſes erreurs; ſans vouloir qu'une propoſition fût vraye plûtôt que l'autre. Ainſi dans cette Logique il entroit de la morale. Il y entroit auſſi de l'éloquence. Car comme les hommes ſont d'ordinaire paſſionnés ou prévenus de quelque erreur, il faut commencer par calmer leurs paſſions & lever leurs préjugés, avant que de leur propoſer la verité, qui ſans cette preparation ne feroit que les choquer. Or cette methode demande une diſcretion & une adreſſe merveilleuſe, pour s'accommoder à la varieté infinie des eſprits & de leurs maladies: & c'eſt ce

que

que nous admirons dans Platon. C'est sur ce fondement qu'Aristote met la Dialectique en paralelle avec la Rethorique, & dit que l'une & l'autre a le même but qui est de persuader par le discours. La Dialectique employe des raisons plus solides & plus convaincantes : parce qu'en conversation particuliere on connoît mieux la disposition de celuy à qui l'on parle, & l'on a le loisir de luy faire faire tout le chemin qui est necessaire pour le conduire jusqu'à la connoissance de la verité. Au lieu que la Rethorique, qui est l'art des discours publics, est obligée de se servir des préjugés de ses auditeurs, & d'appuyer ses raisonnemens sur les principes dont ils convienent : parce qu'il est impossible de leur en faire changer, en parlant peu de temps, & à une grande assemblée ; C'est ce qui a fait dire à Aristote, que la Rethorique n'use que d'enthymêmes, c'est à dire, de raisonnemens, dont l'auditeur a déjà une partie dans son esprit, & qu'il n'est pas necessaire de déveloper. Telle étoit la Dialectique chez les Grecs ; l'art de trouver la verité autant qu'il est possible naturellement.

Arist. Rethor. 1.

1. Rethor. c. 2.

Nos Philosophes semblent n'avoir consideré que les verités en elles-mêmes, & l'ordre qu'elles ont entre elles independamment de nous. Il est vray que

l'on en a toûjours uſé ainſi dans les Mathematiques, parce que leur objet n'émeut point en nous de paſſions. Perſonne ne s'intereſſe à faire paſſer pour droite une ligne courbe, ny à élargir un angle aigu. Mais comme la Logique eſt l'inſtrument de toutes les ſciences, & principalement de la morale, elle doit comprendre ce qui eſt neceſſaire pour faire entrer dans les eſprits toutes ſortes de verités, & plus celles où nos paſſions reſiſtent, que les autres. Cependant il ne paroiſt pas que nos Philoſophes ayent eu aſſez d'égard aux diſpoſitions de leurs diſciples. Ils ont appliqué à toutes ſortes de ſujets la methode ſéche des Geometres: & comme les premiers avoient à faire à des diſciples fort groſſiers, car on ſçait quelle étoit la politeſſe en France il y a 500. ans; ils prirent grand ſoin de ſeparer toutes leurs propoſitions, de mettre tous leurs argumens en forme, & de diſtinguer toûjours la concluſion, les preuves, & les objections; en ſorte qu'il fût impoſſible, même aux plus ſtupides, de s'y méprendre. Ils croyoient abreger beaucoup, en retranchant tous les ornemens du diſcours, & toutes les figures de Rethorique; mais peut-étre ne conſideroient-ils pas, que ces figures qui rendent le diſcours vif & animé, ne ſont que des ſuites naturelles

de l'effort que nous faisons pour persuader les autres. D'ailleurs ces figures abregent fort le discours : souvent on écarte une objection d'un seul mot : souvent on prouve mieux par un tour délicat, que par un argument en forme ; & toûjours on évite les repetitions ennuyeuses des termes de l'art. Que l'on en fasse l'experience, une page de discours Scolastique se reduira au quart, si on le change en un discours ordinaire & naturel ; & toutefois ceux qui y sont accoûtumez, croyent que les discours figurés ne contienent que des paroles, & ne reconnoissent plus les raisonnemens, s'ils ne sont distinguez par articles, & intitulez. Je sçay bien qu'il est quelquefois necessaire d'argumenter en forme, ou d'user des termes de l'art, & nommer la majeure ou la mineure, pour mettre en évidence une raison importante, ou pour démêler un Sophisme : mais il ne s'ensuit pas qu'il faille en user toûjours ainsi. On ne s'exprime pas ordinairement par des formules, sous pretexte qu'elles sont necessaires dans les contracts & dans les sermens : il faut laisser quelque chose à faire au disciple, & ne luy pas faire l'injure de croire qu'il ne puisse reconnoître une raison, si on ne la luy montre au doigt.

L'étude de la Philosophie consistoit

prin-

principalement à étudier Ariſtote, que les Profeſſeurs liſoient & interprétoient publiquement; mais comme la plûpart des Commentateurs ſe donnent carriere ſur les commencemens des ouvrages, avec le temps on traita fort au long tous les préliminaires de la Logique. Des Categories d'Ariſtote, qui ne ſont qu'une explication ſuccincte de tous les termes ſimples, qui peuvent entrer dans les propoſitions, ils en ont fait un traité fort étendu, & y ont mêlé beaucoup de Metaphyſique, & même de Theologie. Car à l'occaſion de la relation, il y en a qui entrent bien avant dans le myſtere de la Trinité. Ils ont encore commenté fort au long l'introduction de Porphyre, d'où eſt venu le fameux traité des univerſels. On y a ajoûté les queſtions ſur le nom & l'eſſence de la Logique même, ſi c'eſt un art ou une ſcience; & on s'eſt ſi fort étendu ſur ces préfaces, que l'on a été contraint de traiter ſuccinctement les regles des Syllogiſmes, & tout le reſte de ce qui fait le principal corps de la Logique d'Ariſtote.

On a fait à peu prés de même dans la Morale. On s'eſt étendu ſur les queſtions generales de la fin, du ſouverain bien, de la liberté; en ſorte que l'on a manqué de temps, pour traiter les vertus en détail, & donner des regles par-

ticulieres pour la conduite de la vie, qui semble toutefois être le but de la morale. C'est en quoy Aristote devoit être de grand usage ; car il a parfaitement bien connu les mœurs des hommes, & s'il n'a pas toûjours eu des veuës aussi hautes que Platon, il a raisonné d'une maniere plus conforme au commerce de la vie, & à ce qui peut humainement se pratiquer. Mais aprés tout, c'est peu pour des Chrétiens, qui doivent avoir appris dés l'enfance une doctrine infiniment au-dessus de celle de Platon même.

X. Physique ou Medecine.

DE toutes les sciences la Physique étoit la plus imparfaite, dans le temps où les Universités se formerent. On l'emprunta toute entiere des Arabes, & au lieu de la fonder sur l'experience, & de commencer par se bien assurer de ce que les choses sont en effet, on la fonda sur l'autorité d'Aristote & de ses Commentateurs, & sur des raisonnemens generaux. Et veritablement il n'étoit pas facile aux sçavans de ce temps-là de faire des experiences. Ils étoient tous Moines ou Clercs enfermés dans des Monasteres & dans des Colleges ; pauvres la plûpart ou par leur profession ou par leur fortune. Les arts étoient fort déchûs, on avoit perdu quantité d'inventions, & on en avoit peu trouvé ; les artisans

étoient

étoient encore serfs pour la plûpart, & dans un grand mépris; il étoit difficile de croire qu'il y eût rien à apprendre d'eux. Quoy qu'il en soit, les esprits n'étoient point tournés à s'assurer des faits, & à consulter l'experience. On s'en rapportoit à l'autorité des livres, & on tenoit pour constant tout ce qu'ils disoient des effets de la nature & de leurs causes. Bien loin de se défier de ce qui étoit extraordinaire, le plus merveilleux sembloit toûjours le plus beau. De-là vint la creance d'une infinité de fables, dont le monde est encore infecté, quoy que l'on travaille tous les jours à l'en détromper; tant de vertus occultes, tant de symphaties & d'antipathies, tant de proprietés imaginaires de plantes ou d'animaux. C'est aussi ce qui augmenta le credit de la Magie & de l'Astrologie, qui n'étoit déjà que trop grand. On supposa la doctrine des influences des Astres, comme une verité incontestable; & les gens de bien s'estimerent assés heureux de prouver qu'elles ne pouvoient agir sur les volontés libres, leur abandonnant le reste de la nature, même les organes du corps humain. On crût qu'il pouvoit y avoir une Magie naturelle, & on attribua à la surnaturelle, c'est à dire au pouvoir des Esprits malins, tout ce dont on ne connoissoit pas la cause. Car

V. S. Tho. 1. 2. q. 9. art. 5. ad 2. & 3.

étant certain par la Religion qu'il y a de tels Esprits, & que Dieu leur permet quelquefois de tromper les hommes, rien n'est plus commode pour couvrir l'ignorance, que de leur attribuër ce dont on ne peut rendre raison. Ainsi les fictions des Poëtes de ce temps-là, étoient beaucoup moins absurdes, qu'elles nous paroissent. Il étoit vray-semblable, méme aux sçavans, qu'il y cût eu souvent, & qu'il y eût encore en divers endroits du monde, des Devins ou des Enchanteurs, & que la nature produisit des Dragons volans & des monstres de diverses sortes. Cette creance des fables dans l'histoire naturelle, apporta quantité de pratiques superstitieuses, particulierement dans la Medecine, où l'on aime toûjours mieux faire quelque chose d'inutile, que d'omettre ce qui peut étre utile. Ce que l'on appelloit donc étudier la Physique, & l'on y comprenoit la Medecine, c'estoit lire des livres, & raisonner; comme s'il n'y eût point eu d'animaux pour faire des Anatomies, ny de plantes ou de mineraux pour en éprouver les effets; comme si les hommes n'eussent point eu l'usage des sens pour reconnoître la verité de ce que les autres avoient dit. En un mot, comme si la nature n'eût plus été au monde pour la consulter elle-même. Ce fut à peu

prés

prés ainsi que les arts & la Medecine furent traités dans les Universités.

XI. Droit Civil & Canonique.

ON suivit la même methode pour le Droit. Comme l'ignorance du Latin & de l'Histoire empêchoit d'entendre les Textes, on s'en rapporta aux Sommaires & aux Glosses, de ceux qui passoient pour les mieux entendre, & qui n'ayant pas eux-mêmes le secours des autres livres, ne faisoient qu'expliquer un endroit du Digeste ou du Decret, par un autre, les conferant le plus exactement qu'ils pouvoient. Les fautes de ces maîtres tromperent aisément les disciples, & quelques-uns abuserent de leur credulité, en mêlant à leurs glosses des étymologies ridicules & des fables absurdes. Soit qu'ils ne comprissent pas que l'on ne peut pratiquer les Loix si on ne les entend, soit qu'ils desesperassent de les entendre mieux : leur plus grande application fut à les reduire en pratique, à traiter des questions sur les consequences qu'ils tiroient des Textes, à donner des conseils & des decisions. Mais quand on voulut appliquer à nos affaires ce droit Romain si mal entendu & si éloigné de nos mœurs, & conserver en même temps nos coûtumes qu'il étoit impossible de changer, les regles de la Justice devinrent beaucoup plus incertaines que devant. Toute la Jurisprudence se re-

V. Glos. in c. 1. extra de summar. in verb. diabolus. Item in instit. de jure nat. &c. §. 4. 5. 6.

duisit en disputes d'école & en opinions de Docteurs, qui n'ayant pas assez creusé les principes de la morale & de l'équité naturelle, cherchoient quelquefois leurs interêts particuliers. Ceux mêmes qui cherchoient la justice ne sçavoient pas d'autres moyens de la procureur, que des remedes particuliers contre l'injustice, ce qui leur fit inventer tant de nouvelles clauses pour les contracts, & tant de formalités pour les jugemens. Ils ne travailloient non plus que les Medecins, qu'à guerir les maux presents sans songer à les prévenir & en arrêter les sources, ou plûtôt ils ne le pouvoient pas. Car pour ôter les causes generales des procés & de l'injusticie, il faut que la puissance souveraine s'en mêle, qu'il y ait des Loix certaines & connuës de tout le monde, & des Officiers publics bien autorisés. Il faut ôter aux particuliers plusieurs moyens de s'enrichir & de se ruïner, & les reduire autant qu'il est possible à la vie la plus simple & la plus naturelle, comme nous voyons dans cette Loy, que Dieu même donna à son peuple, & qui le rendit si heureux, tant qu'il l'observa. Mais alors l'Europe étoit si divisée, & les Princes si peu puissans, ou si peu éclairez, que l'on ne songeoit pas à faire de telles Loix.

On

ON étudioit la Theologie plus purement, & nous voyons dans tous les temps une protection sensible de Dieu sur son Eglise, pour y conserver la sainte Doctrine. Mais quoy que la doctrine fût la même que dans les siecles precedens, la maniere d'enseigner étoit differente. Les Peres de l'Eglise étant la plûpart des Evêques fort occupés, n'écrivoient guere que par necessité pour défendre la Religion par des combats serieux contre les Heretiques & contre les Payens, & ne traitoient que les questions qui étoient effectivement proposées. Une bonne partie de leurs ouvrages sont les Sermons qu'ils faisoient au peuple, en expliquant l'Ecriture sainte. Les Docteurs des Universités, occupés à étudier & à enseigner, separerent même toutes les parties des études Ecclesiastiques. Les uns s'attacherent à l'explication de l'Ecriture qu'ils appellerent Theologie positive; d'autres aux mysteres & aux verités speculatives, ce qui a conservé le nom general de Scolastique; d'autres à la morale & à la decision des cas de conscience. Ayant donc pour but d'enseigner dans les écoles, ils s'appliquerent à traiter le plus de questions qu'ils pûrent, & à les ranger avec methode. Ils crûrent que pour exercer leurs disciples & les preparer aux dispu-

XII. Theologie.

Perron. Euchar. liv. 3. *ch.* 20.

tes ſerieuſes contre les ennemis de la Foy, il falloit examiner toutes les ſubtilités que la raiſon humaine pouvoit fournir ſur ces matieres, & prévenir toutes les objections des eſprits curieux & inquiets. Ils en avoient le loiſir, & en trouvoient les moyens dans la Dialectique & la Metaphyſique d'Ariſtote, avec les Commentaires des Arabes. Ainſi ils firent, à peu prés, ce que l'on fait dans les ſales d'eſcrime & dans les Academies de manége; où pour donner aux jeunes gens de la force & de l'adreſſe, on leur apprend bien des choſes, qui ſont rarement d'uſage dans les vrais combats. En expliquant le Maître des ſentences, dont le livre étoit regardé comme le corps de la Theologie Scolaſtique, on formoit tous les jours de nouvelles queſtions ſur celles qu'il avoit propoſées, & depuis on a fait de même ſur la Somme de S. Thomas. Mais il faut avoüer que cette application à former & à reſoudre des queſtions, & en general à exercer le pur raiſonnement, a diminué pendant long-temps l'application aux études poſitives, qui conſiſtent plus en lecture & en critique, comme le ſens litteral de l'Ecriture, les ſentimens des Peres, & les faits de l'Hiſtoire Eccleſiaſtique. Il eſt vray que ces études étoient tres-difficiles par la rareté des livres, & le peu de connoiſſance des langues antiques. Il n'y

avoit

avoit que les grandes Bibliotheques où l'on pût trouver une Bible avec la glosse ordinaire complete. Un particulier étoit riche quand il avoit le Decret de Gratien, & la plùpart ne connoissoient les Peres que par ce recueil.

XIII. Renouvellement des Humanités.

TElles étoient à peu prés les études en France & dans l'Europe, quand on recommença de s'appliquer aux Humanités, je veux dire principalement à la Grammaire & à l'histoire. On peut compter ce renouvellement depuis l'an 1450. & la prise de Constantinople, qui fit que tant de sçavans Grecs se retirerent en Italie avec leurs livres. Car bien que Petrarque & Bocace eussent relevé ces sortes d'études dés le siecle precedent, ils n'avoient encore guere avancé. Mais en Grece les études s'étoient assez bien conservées. Le seul Commentaire d'Eustathe sur Homere, montre que jusques aux derniers siecles, il y étoit resté une infinité de livres & des hommes d'une grande érudition. Ainsi depuis le milieu du quinziéme siecle on vit tout d'un coup paroître une foule de sçavans, premierement en Italie, puis en France, & dans le reste de l'Europe à proportion, qui s'appliquerent avec une ardeur incroyable à lire tous les livres des anciens qu'ils purent trouver, à écrire en Latin le plus pu-

rement qu'il étoit possible, & à traduire les auteurs Grecs. L'art de l'Imprimerie qui fut trouvé en même temps, leur fut d'un tres grand secours pour avoir aisément des livres & les avoir corrects. Aussi plusieurs s'appliquerent ensuite à faire d'excellentes editions de tous les bons auteurs sur les meilleurs manuscrits, recherchant les plus anciens, & en comparant plusieurs ensemble. D'autres ont fait des Dictionaires & des Grammaires tres-exactes : d'autres des Commentaires sur les auteurs difficiles : d'autres des Traités de tout ce qui peut servir à les entendre, comme leurs fables, leur Religon, leur gouvernement, leur milice, & jusques aux moindres particularités de leurs mœurs, leurs habits, leurs repas, leurs divertissemens. En sorte qu'ils ont fait tous les travaux necessaires, pour nous faire entendre, autant qu'il est possible aprés un si long intervalle, tout ce qui reste de livres antiques Grecs ou Latins.

Mais quelques-uns se sont trop arrêtés à ces études, qui ne sont que des instrumens pour d'autres études plus serieuses. Car il y a eu des curieux qui ont passé leur vie à étudier le Latin & le Grec, & à lire tous les auteurs seulement pour la langue : ou même à entendre les auteurs & en expliquer les passages difficiles, sans aller plus loin, ny en faire aucun usage.

Il y en a qui se sont arrêtés à la Mythologie & aux autres antiquités que j'ay marquées: qui ont recherché des inscriptions, des medailles, & tout ce qui pouvoit éclaircir les auteurs, se bornant au plaisir que donnent ces curiosités. Quelques-uns, passant plus avant, ont étudié sur les anciens les regles des beaux arts, comme l'éloquence & la poësie, sans toutefois les pratiquer: d'où vient que nous avons tant de traités modernes de Poëtique & de Rethorique, quoy qu'il y ait eu si peu de veritables Poëtes & de veritables Orateurs: & tant de traités de politique faits par des particuliers, qui n'ont jamais eu de part aux affaires. Enfin l'application à lire les livres des anciens, a produit en plusieurs un respect si aveugle, qu'ils ont suivi leurs erreurs plûtôt que de se donner la liberté d'en juger. Ainsi l'on a crû que la nature étoit telle que Pline l'a décrite, & qu'elle ne pouvoit agir que suivant les principes d'Aristote. Le pis est, que plusieurs ont trop admiré leur morale, & n'ont pas vû combien elle est au-dessous de la Religion qu'ils avoient apprise dés le berceau. D'autres, quoy qu'en petit nombre, ont donné dans l'excés opposé, & ont affecté de contredire les anciens, & de s'éloigner de leurs principes. Mais entre ceux qui les ont admirés, le défaut le

plus

plus ordinaire a été la mauvaise imitation. On a crû que pour écrire comme eux, il falloit écrire en leur langue, sans considerer que les Romains écrivoient en Latin & non pas en Grec ; & que les Grecs écrivoient en Grec, & non pas en Egyptien ou en Syriaque. On s'est picqué de faire de bons Vers en Latin, & même on en a fait en Grec au hazard de n'étre entendus de personne : & ceux qui comme Ronsard & ses sectateurs ont commencé à en faire de François aprés la lecture des anciens, les ont remplis de leurs mots, de leurs frases poëtiques, de leurs fables, de leur Religion, sans se mettre en peine si de telles Poësies pourroient plaire à ceux qui n'auroient point étudié: il suffisoit qu'elles fissent admirer la profonde érudition des auteurs. On a imité de même les Orateurs: on a harangué en Latin, & on a farcy des discours François de passages Latins. En un mot, on a crû que se servir des anciens, c'étoit les sçavoir par cœur, parler des choses dont ils ont parlé, & redire leurs propres paroles: au lieu que pour les bien imiter, il falloit choisir les sujets qui nous conviennent, comme ils se sont appliqués à ceux qui leur convenoient; les traiter comme eux d'une maniere solide & agreable, & les expliquer aussi-bien en nôtre langue, qu'ils les expliquoient en la leur.

Cette

Cette nouvelle espece d'étude excita une maniere de guerre entre les sçavans. Les Humanistes charmés de la beauté des auteurs antiques, & entêtés de leurs nouvelles découvertes, méprisoient le commun des Docteurs qui suivoient la tradition des écoles, negligeant le style pour s'attacher aux choses, & préferant l'utile à l'agreable. Les Docteurs de leur côté, je dis les Theologiens & les Canonistes, regardoient ces nouveaux sçavans comme des Grammairiens & des Poëtes, qui s'amusoient à des jeux d'enfans, & à de vaines curiosités. Mais les Humanistes se faisoient écouter, parce qu'ils écrivoient poliment, & qu'ils avoient appris par la lecture des anciens, à railler de bonne grace. L'heresie de Luther, qui s'éleva peu de temps aprés, échaufa ces querelles, & les rendit plus serieuses. Luther vouloit reformer les études aussi-bien que la Religion. Il ne falloit ny Philosophie, ny sciences profanes. Il falloit brûler Platon, Aristote, Ciceron, & tous les livres des anciens, pour n'étudier que l'Ecriture, & donner tout le reste du temps au travail des mains. C'est ainsi que, poussant tout à l'excés, il rendoit odieuses les plus saintes maximes de l'antiquité. La resistance qu'il trouva dans les Docteurs de Theologie, & les censures de la Faculté

V. Epist. obscur. viror. Erasm.

de

de Paris & des autres Universités, le rendirent leur ennemy irreconciliable. Il les traita avec le dernier mépris, & Melanchton son fidelle disciple employa tout son esprit & toutes ses belles lettres, pour les tourner en ridicule. Mais les pretendus reformateurs ne durerent pas longtemps dans cette premiere severité contre les études profanes. Ils furent bientôt les plus ardents à étudier les humanités, voyant que l'éloquence & l'opinion d'une érudition singuliere leur attiroit grand nombre de sectateurs. Ils regarderent ces études comme des moyens necessaires à la reformation de l'Eglise, & voulurent faire passer le renouvellement des lettres pour le premier signe que Dieu eût donné de sa volonté sur ce point. Il sembloit, à les entendre, que cette connoissance des langues & de l'histoire, qu'ils acqueroient par un travail assidu, fût une marque assurée d'une mission extraordinaire; & se faisant admirer des ignorans, ils leur persuadoient aisément que les Docteurs Catholiques ne sçavoient non plus la Religion que les belles lettres. Mais ils n'eurent pas longtemps ce foible avantage. Les Catholiques les combattirent bien-tôt par leurs propres armes, & se servirent tres-utilement contr'eux de la connoissance des langues originales, & des auteurs anciens,

Hist. Eccles. de Beze, commenc.

ciens, ſuivant leurs propres editions. On a donc recommencé à étudier les Peres Grecs & Latins, trop peu connus dans les ſiecles precedens: on a étudié l'Hiſtoire Eccleſiaſtique, les Conciles, les anciens Canons; on a remonté juſques à l'origine de la tradition, & on a puiſé la doctrine dans les ſources. Le ſens litteral de l'Ecriture a eſté recherché par le ſecours des langues & de la critique. Je ſçay bien que pluſieurs même des Catholiques ont pouſſé ces recherches à de vaines curioſités; & que pluſieurs auſſi ſont demeurés trop attachés à l'ancien ſtile des écoles: tant il eſt difficile aux hommes de ſe tenir dans une juſte mediocrité.

Le langage de la Philoſophie Scolaſtique qui nous eſt venuë des Arabes, n'eſt digne par luy-même d'aucun reſpect particulier. Il en eſt comme de l'Architecture de nos anciennes Egliſes. Cette Architecture que nous nommons Gothique, & qui eſt effectivement Arabeſque, n'en eſt ny plus venerable ny plus ſainte, pour avoir été appliquée à des uſages ſaints dans les temps où l'on n'en connoiſſoit pas de meilleure. Ce ſeroit une delicateſſe ridicule de ne vouloir pas entrer dans les Egliſes qui ſont bâties de la ſorte: mais ce ſeroit un auſſi vain ſcrupule de n'oſer en bâtir d'une meilleure Archi-

Architecture. C'est par hazard que ces idées se trouvent en nous jointes à celles de la Religion : & il faut sçavoir distinguer ce qui vient des mœurs & de l'institution des hommes, d'avec ce que les choses sont en elles-mêmes.

Si d'un côté le renouvellement des Humanités a rendu nos études plus solides & plus agreables qu'auparavant, il les a renduës d'ailleurs plus difficiles, car on a plûtôt augmenté que changé, & l'on a voulu tout conserver. Ainsi s'est formé peu-à-peu, & par une longue tradition, ce cours d'études qui est en usage dans les écoles publiques. D'abord la Grammaire avec la langue Latine, la Poëtique, c'est à dire la structure des Vers Latins, la Rethorique & par occasion l'Histoire & la Geographie, puis la Philosophie, & ensuite la Theologie, le Droit ou la Medecine suivant les differentes professions. Je laisse à ceux qui y ont passé à juger, si dans les écoles on n'enseigne rien que d'utile, & si on y enseigne tout ce qui est necessaire. Mon dessein, comme j'ay dit d'abord, n'est que de parler des études domestiques. C'est pourquoy j'ay crû qu'il me seroit permis de mettre à part l'autorité de la coûtume, pour raisonner librement sur la matiere des études ; comme les Philosophes les plus soûmis aux loix de leur païs,

païs, ne laiſſent pas de raiſonner ſur la politique. Je parleray des études en general, quoy que mon principal deſſein ſoit de me reduire à celles qui ſont le plus à l'uſage des jeunes gens que l'on inſtruit en particulier, & je propoſeray ſimplement mes reflexions fondées ſur l'experience.

XIV. Seconde Partie. Du choix des études.

IL me ſemble qu'il faut premierement examiner ce que c'eſt que l'étude, & quel but on ſe doit propoſer en étudiant. Amaſſer beaucoup de connoiſſances, même avec un grand travail, & ſe diſtinguer du commun, en ſçachant ce que les autres ne ſçavent point : tout cela ne ſuffit pas pour dire que l'on étudie ; autrement ce ſeroit étudier, que de conter toutes les lettres d'un livre, ou toutes les feüilles d'un arbre, puis que ce ſeroit une occupation fort penible qui ſe termineroit à une connoiſſance fort ſinguliere. Mais pourquoy cette application ſeroit-elle ridicule, ſinon parce qu'elle ne ſeroit ny utile ny agreable. Il faut donc que ce que l'on doit nommer étude, ait pour but au moins le plaiſir de la connoiſſance. Encore le plaiſir ne ſuffit pas pour juſtifier les études qui nuiſent à de meilleures études, ou à d'autres occupations plus utiles. On auroit pitié d'un malade qui ne chercheroit qu'à s'ha-

s'habiller proprement, & manger tout ce qui flateroit son goût, au lieu de s'appliquer serieusement à se guerir. On se mocqueroit d'un jeune artisan, qui pendant son apprentissage s'amuseroit à dessigner ou à joüer des instrumens, au lieu d'apprendre son métier. Il auroit beau dire qu'il y prend plaisir, & que la peinture, & la musique sont des arts plus nobles que la menuiserie, ou la serrurerie. Laissés tout cela, luy diroit-on, aux Musiciens & aux Peintres, le temps que vous donneriés à leur mêtier, vous empêcheroit d'apprendre le vôtre. Tout ce que l'on peut vous permettre, c'est de vous y divertir les jours de Festes, au lieu de faire la débauche. On pourroit en dire de même à la plûpart des jeunes gens. Vôtre éducation doit étre l'apprentissage de vôtre vie: vous devez y apprendre à devenir honnête homme, & habile homme selon la profession que vous embrasserez: appliquez-vous uniquement à ce qui vous peut rendre tel. Mais la Grammaire, la Poëtique, la Logique me divertissent: je trouve un grand plaisir à sçavoir plusieurs langues, à tirer des etymologies, & faire differentes reflexions sur le langage des hommes: j'aime à juger des stiles, & à examiner les regles de la Poësie: j'aime ces doctes speculations sur la nature du raisonne-

ſonnement, & ces enumerations exactes de tous ceux qui peuvent former une concluſion. Vous avez raiſon: toutes ces connoiſſances ſont agreables, elles ſont même fort honnêtes, & vous peuvent ſervir juſques à un certain point. Mais prenez garde que le plaiſir ne vous emporte, & que vous n'y donniez trop de temps. La Phyſique a encore de grands charmes. Si vous vous abandonnez aux Mathematiques, vous en avez pour vôtre vie. Il y a des gens qui la trouvent trop courte pour l'étude de l'hiſtoire : & il y en a qui la paſſent à de purés curioſités de voyages, d'intelligence dans les beaux arts, comme la Peinture & la Muſique, de recherches de choſes rares. Cependant quand apprendrez-vous à vivre, & quand vous inſtruirez-vous des choſes particulieres à vôtre profeſſion? Il faut retrancher ces plaiſirs, ſi vous ne ſçavez pas les moderer; & ſi vous y pouvez garder une meſure raiſonnable, à la bonne heure: donnez-y le temps que les autres donnent à la bonne chere, au jeu, & à des viſites inutiles. Mais ayez ſoin toutefois de garder du temps pour exercer vôtre corps, & pour relâcher entierement vôtre eſprit; car la ſanté & la liberté d'eſprit eſt préferable à toute la curioſité. Outre le plaiſir, il y a encore une grande ten-

tentation à éviter, c'est celle de la vanité. Combien y a-t'il d'études que l'on ne fait que pour paroître, pour se distinguer, pour étonner les ignorans ? Le moyen de les reconnoître, est de penser à ce que l'on étudieroit, si l'on devoit vivre en solitude, & ne parler jamais à personne.

On ne doit donc nommer étude, que l'application aux connoissances qui sont utiles dans la vie. Il y en a de deux sortes: les unes sont utiles pour agir & pour s'acquitter dignement des devoirs communs à tous les hommes, ou de ceux qui sont propres à chaque profession: les autres sont utiles pour s'occuper honnêtement dans le repos, & profiter du loisir, évitant l'oisiveté & la débauche. Le premier but doit être l'action de l'homme comme homme, dont la perfection est la vertu morale, ensuite on le regarde comme membre de la societé civile. Il est encore tres-important de bien employer les intervalles de l'action. Toutes les actions des hommes ne tendent qu'au repos & au loisir, & cêt état est le plus dangereux pour ceux qui ne sçavant en bien user. Mais ceux qui en profitent, acquierent les connoissances qui peuvent servir à conduire & leurs actions & celles des autres; & goûtent en les acquerant les plaisirs les plus purs de cette vie. Ainsi, comme par le travail du corps, on se pro-

V. Arist. Polit. liv. 8. ch. 5.

procure la nourriture, que le corps reçoit avec plaisir, & qui luy redonne des forces, pour travailler de nouveau ; de même par les affaires & par les actions de la vie, on se procure le repos, ou l'on apprend à se conduire dans les actions suivantes, & on l'apprend avec plaisir. La providence a tellement disposé le corps des enfans, que lors qu'ils ne sont point encore capables de travail, ils demandent une grande quantité de nourriture qui les fait croître & les fortifie. Il en est de même de l'ame: il n'y a point d'âge où l'on apprenne si facilement, & où l'on desire tant d'apprendre, que la premiere jeunesse encore incapable d'agir; au lieu que la vieillesse qui n'en est plus capable, est tres-capable d'instruire, & y a grande inclination. En sorte qu'il n'y a aucun état de la vie qui ne soit fort utile, si l'on sçait répondre aux intentions du Createur.

La jeunesse est donc un temps fort precieux: jamais la curiosité ny la docilité ne sont si grandes. Les enfans veulent tout sçavoir, tous les objets leur sont nouveaux, & ils les regardent avec attention & admiration; ils font sans cesse des questions, ils veulent essayer de tout, & imiter tout ce qu'ils voyent faire. D'ailleurs ils sont credules & simples; ils prennent les paroles pour ce qu'elles signifient,

tient, jusques à ce qu'ils ayent appris à se défier, en éprouvant que l'on ment, & que l'on trompe. Ils prennent telle impression que l'on veut, n'ayant encore ny experience, ny raisonnement qui y resiste: jamais la memoire n'est plus facile ny plus seure; & selon qu'en cêt âge on s'accoûtume à penser à certaines choses plûtôt qu'à d'autres, on s'y applique dans tout le reste de sa vie avec plus de facilité & de plaisir. Il est évident que Dieu a donné toutes ces qualités aux enfans, afin qu'ils puissent apprendre ce qui leur doit servir dans le reste de la vie : & il est de la même providence de ne leur avoir pas donné ces qualités en vain, mais de leur avoir donné en même temps la capacité de retenir tout ce qui leur est necessaire, & les moyens exterieurs de l'apprendre. C'est la faute de ceux qui nous ont instruit, & la nôtre ensuite, s'il nous manque quelqu'une de ces connoissances necessaires; de-là vient que l'ignorance de nos devoirs nous rend coupables. Or la capacité que nous avons de connoître & de retenir, n'est pas petite; & il n'y a point d'homme si peu instruit & d'un esprit si grossier, pourvû qu'il ne soit pas tout-à-fait stupide, qui n'ait une quantité prodigieuse de connoissances. Prenez un Païsan qui ne sçait point lire, & qui n'a point appris de métier: il sçait com-

comment se font les choses les plus necessaires pour la vie, quel en est le prix, quels sont les moyens de les avoir : il connoit les arbres & les plantes de son terroir, la qualité des terres, les differentes façons qu'elles demandent, & les saisons du travail ; la chasse ou la pêche selon le païs, & une infinité de choses semblables, utiles & solides, ignorées pour l'ordinaire de ceux que l'on appelle sçavans. Les ignorans ne sont donc pas des gens qui ne pensent à rien, & qui n'ayent rien dans la memoire ; ils y ont moins de choses, & pensent souvent aux mêmes, sans ordre & sans suite : ou bien ils pensent à quantité de choses, mais petites, basses, vulgaires, & inutiles. Les premiers sont plus grossiers, ceux-cy plus legers. Les sçavans au contraire, & les habiles gens, ne sont pas toûjours des gens qui ayent le cerveau mieux disposé que les autres ; ils l'exercent plus, ils pensent à plus d'objets, plus grands, plus nobles, plus utiles.

Mais quelque grãde que soit, même dans les naturels les plus heureux, cette capacité d'apprendre & de retenir, il est clair qu'elle est bornée, puis qu'elle dépend du moins en partie, du corps & de la disposition du cerveau, & que l'ame même est une creature, dont la vertu est finie. D'ailleurs la vie est courte ; la plus grande

partie s'employe aux besoins du corps, & le reste nous est plus donné pour agir, que pour apprendre. Enfin, sans parler de ce qui est au-dessus de nôtre portée, il ne faut pas croire qu'aucun homme en particulier puisse sçavoir tout ce qui est de la portée de l'esprit humain. Quiconque aura la vanité d'y pretendre, laissera quantité de connoissances utiles, pour se charger de quantité de superfluës, & dans celles-là même il trouvera toûjours des païs qui luy seront inconnus. Il faut donc ménager le temps, & choisir avec un grand soin ce que nous devons apprendre; dautant plus que l'on n'oublie pas comme l'on veut: & que les connoissances ne sont pas chez nous comme des tableaux ou des médailles, que l'on met dans un cabinet, pour ne les regarder que quand on veut, & s'en défaire quand on n'en veut plus. Nous n'avons point d'autre lieu où mettre nos connoissances, que nôtre memoire & nôtre ame même: elles y demeurent malgré nous, souvent toute nôtre vie; & celles dont nous voudrions le plus nous délivrer, sont celles qui se presentent le plus à nous. De plus ce sont nos pensées, bonnes ou mauvaises, qui forment nos mœurs; de sorte qu'une erreur que nous avons embrassée, est comme un poison que nous aurions avalé, & dont il ne seroit plus en

nôtre pouvoir d'empêcher l'effet. Que si nous sommes obligez à bien chosir ce que nous étudions nous-mêmes, nous devons y regarder de bien plus prés pour instruire les autres, principalement les enfans : il y a plus d'injustice à prodiguer le bien d'autruy que le nôtre ; & c'est une espece de cruauté, de faire égarer ceux que l'on nous donne à conduire. On ne croit pas d'ordinaire, que ce choix soit d'aucune importance pour les petits enfans. Lors que les premiers pointes de lumiere commencent à paroître en eux ; on leur laisse prendre quantité de mauvaises impressions, qu'il faut détruire dans la suite. Au lieu de les aider, on fortifie leurs défauts : ils sont credules, on leur conte Peau d'âne, & cent autres fables impertinentes, qui occupent leur memoire dans sa premiere fraîcheur. Ils sont timides, on leur parle de loups garoux & de bêtes cornuës : on les en menace à tous momens. On flate toutes leurs petites passions, la gourmandise, la colere, la vanité ; & quand on les a fait tomber dans les pieges, quand ils disent une sottise, tirant droit une consequence d'un principe impertinent qu'on leur a donné, on s'éclate de rire, on triomphe de les avoir trompez, on les baise, & on les caresse, comme s'ils avoient bien rencontré. Il

semble que les pauvres enfans ne soient faits que pour divertir les grandes personnes, comme de petits chiens ou de petits singes. Cependant ce sont des creatures raisonnables; que l'Evangelie nous défend de mépriser, par cette haute consideration qu'ils ont des Anges bienheureux pour les garder. Combien les hommes, & sur tout les parens, sont-ils donc obligez d'en prendre soin, pour cultiver leur esprit, & former leurs mœurs? Mais quoy, dira-t'on, faut-il élever les enfans tristement, ne leur parlant que de choses serieuses & relevées? Point du tout: il faut seulement se donner la peine de s'accommoder à leur portée, pour les aider doucement.

Matth. c 18. v. 10.

XV. Methode pour donner de l'attention.

IL ne manque aux enfans que deux choses pour bien raisonner; l'attention, & l'experience. La mobilité de leur cerveau, qui fait qu'ils s'agitent sans cesse, & ne peuvent durer en place, fait aussi qu'ils ne peuvent considerer long-temps un même objet, & encore moins remarquer l'ordre & la liaison de plusieurs choses. Le peu de connoissances qu'ils ont des choses particulieres, fait qu'ils manquent des principes de raisonnemens, qui se tirent des faits, des loix de la nature, & de l'institution des hommes. Car pour les principes qui

ſont purement de lumiere naturelle, ils les ont dés-lors, tels qu'ils les auront toute leur vie. Ils peuvent donc errer, quand ils mettent un principe poſitif, ou quand ils ne font pas aſſez d'attention aux principes naturels; mais ils tirent droit leurs concluſions: & s'ils n'avoient dés-lors la notion des grands principes, & la notion des bonnes conſequences, ils ne l'auroient jamais. Les hommes ne ſe donnent point les uns aux autres ces lumieres: elles ne vienent que du Createur, puiſqu'elles ſont le fond de la raiſon même.

Le défaut d'experience eſt le premier auquel on peut remedier, répondant à toutes leurs queſtions avec la même ſimplicité qu'ils les propoſent: leur diſant la verité de tout ce qui leur eſt utile de ſçavoir, & s'expliquant tres-clairement. On ne ſe contentera pas de ſatisfaire leur curioſité ſur tous les objets ſenſibles, qui les font parler: on leur contera des hiſtoires utiles, comme celles de la Religion, & celle de leur païs: mais on aura ſoin de leur expliquer tout ce dont ils n'ont point encore d'experience; afin qu'ils ne diſent rien, s'il eſt poſſible, dont ils n'ayent une idée nette dans l'eſprit. On peut auſſi leur apprendre quelques fables, comme celles des faux Dieux de l'antiquité, & les fables d'Eſope,

qui serviront pour la morale. Ces badineries les divertissent, & ne leur feront point de mal, quand on ne les leur donnera que pour ce qu'elles sont. Mais il ne faut jamais les tromper. Pour l'attention, il faut la procurer aux enfans doucement & avec beaucoup de patience, elle viendra avec le temps ; & quand ils commenceront à en étre plus capables, on pourra l'exciter d'abord par le plaisir de quelque connoissance qui les attache : ensuite par la crainte, par les menaces, & même par les châtimens ; mais il en faut venir à ces derniers moyens le plus tard qu'il est possible.

Quant aux premieres instructions, je voudrois qu'on les leur donnât, sans qu'ils s'apperçûssent que l'on eût dessein de les instruire. Que l'on profitât des intervalles du jeu, & quand l'enfant seroit las de courir & de s'agiter, on luy contât tantôt l'histoire du Paradis terrestre, tantôt le sacrifice d'Abraham, ou les avantures du Patriarche Joseph : une autre fois quelque fable comme j'ay marqué, sans l'obliger à redire ce qu'il auroit appris ; mais luy laissant redire de luy-même quand il seroit en belle humeur. Il y a aussi diverses industries pour exercer la curiosité des enfans en ce premier âge. Des peintures & des images, que l'on leur presente, afin qu'ils en de

man

mandent l'explication. Des entretiens, que l'on fait devant eux, comme sans songer à eux, & que l'on continuë, quand ils s'appliquent, leur adressant même la parole. Quand on en a plusieurs ensemble, l'émulation peut beaucoup servir : on peut conter à l'un devant l'autre, ce que l'on veut que l'autre apprenne; on peut proposer pour recompense, à celúy qui sera le plus obeïssant dans les autres choses, de luy conter une belle histoire. Il faut loüer souvent devant eux la science & l'étude, sans qu'il paroisse que ce soit pour eux. Enfin il faut étudier le naturel & l'inclination particuliere de châque enfant, pour le faire appliquer de luy-même, par le plaisir ou par quelqu'autre motif qui le touche. C'est pour cela qu'il leur faut tendre des pieges de tous côtez, & les tromper autant que l'on peut: & non pas pour les rendre défians & malicieux, qui est ce que l'on appelle les déniaiser. Sur tout il se faut bien garder dans les premieres années où les impressions qu'ils reçoivent sont tres-fortes, de joindre tellement l'idée des verges à celle d'un livre, qu'ils ne pensent à l'étude qu'avec frayeur. Ils ont peine à en revenir; & il y en a qui n'en reviennent jamais. Il faut au contraire les entretenir dans la joye, qui est si naturelle à cét âge, rire

& badiner quelquefois avec eux, pourvû que l'autorité n'en souffre pas, & attendre plûtôt quelques années de plus, à commencer les instructions serieuses, & l'étude reglée.

Comme le cerveau des enfans est fort tendre, & que tout leur est nouveau, ils sont vivement frapez des objets sensibles qui les environnent, & y sont continuellement attentifs. De-là vient qu'ils joignent facilement ce qui les frape en même temps, un certain son avec une certaine figure & une certaine odeur, qui n'ont aucune liaison naturelle. C'est par-là qu'ils apprennent si facilement à parler, & c'est par-là que les châtimens font leur effet. Mais c'est aussi ce qui cause leurs erreurs : car ils prennent pour bon tout ce qui est agreable aux sens, ou qui est joint à quelque objet agreable, & pour mauvais tout ce qui est contraire. Ces premieres impressions sont si fortes, qu'elles forment souvent les mœurs pour tout le reste de la vie, & c'est apparemment une des causes des coûtumes differentes des nations entieres. De sorte que qui seroit assez heureux pour joindre des sensations agreables aux premieres instructions que l'on donne des choses utiles, pour les mœurs, ou pour la conduite de la vie; en un mot de joindre le bien veritable avec le plaisir, auroit trouvé le secret de la

meil-

meilleure éducation. Je ſçay bien que par ce principe on donne aux enfans des friandiſes, des images, de l'argent, ou des beaux habits, pour les recompenſer & les exciter à bien faire; mais on leur nuit ſouvent par-là, plus qu'on ne leur ſert. On fomente en eux des ſemences de gourmandiſe, d'avarice & de vanité. Il faudroit les toucher par des plaiſirs plus innocens, que ceux de manger, de poſſeder quelque choſe, & de ſe faire regarder: & je n'en voy point qui y conviennent mieux, que ceux de la veuë: les beautés naturelles, les ouvrages de la peinture & de l'architecture, la ſymetrie, les figures & les couleurs. Comme la veuë nous fait rapporter au-dehors toutes ſes impreſſions, ſes plaiſirs ne nous portent qu'à admirer & aimer les objets, & non pas à nous eſtimer nous-mêmes. Les ſons agreables & les bonnes odeurs font le méme effet à proportion, & c'eſt peut-étre la raiſon pourquoy dans l'office ſolemnel de l'Egliſe, on a jugé à propos d'accorder quelque choſe à ces trois ſens. Je voudrois donc que la premiere Egliſe où l'on porte un enfant, fût la plus belle, la plus claire, la plus magnifique: qu'on l'inſtruiſiſt plus volontiers dans un beau jardin, ou à la veuë d'une belle campagne, par un beau temps, & quand il ſeroit luy même dans

la plus belle humeur. Je voudrois que les premiers livres dont il se serviroit fussent bien imprimez & bien reliez: que le maître luy même, s'il étoit possible, fût bien-fait de sa personne, propre, parlant bien d'un beau son de voix, d'un visage ouvert, agreable en toutes ses manieres; & comme il est difficile de rencontrer ces qualités jointes aux autres plus essentielles, je voudrois du moins qu'il n'eût rien de choquant ny de dégoûtant. Le peu de soin qu'on a de s'accommoder en tout cecy à la foiblesse des enfans, fait qu'il reste à la plûpart de l'aversion & du mépris pour toute leur vie, de ce qu'ils ont appris de gens trop vieux, chagrins ou maussades: & que le dégoût des écoles publiques, quand ce sont de vieux bâtimens qui manquent de lumiere & de bon air, passe jusques au Latin & aux études. Mais quoy que l'on fasse pour engager les enfans à s'appliquer, il ne faut pas esperer qu'ils le fassent long temps, ny que l'on puisse toûjours les conduire par le plaisir. On aura souvent besoin de crainte; la joye dissipe; & se joignant à leur legereté naturelle, elle les fait en un moment passer d'un objet à l'autre. Il est même à craindre qu'ils ne se familiarisent trop avec le maître, s'il est toûjours en belle humeur, & qu'en cherchant à les réjoüir, il ne se rendre trop plaisant, &

ne leur découvre quelque foibleſſe. Il faut donc qu'il reprenne ſouvent le caractere qui luy convient le plus, qui eſt le ſerieux, & qu'il montre quelquefois de la colere, & par ſes regards & par le ton de ſa voix, pour arrêter l'épanchement de ces jeunes eſprits, & les faire rentrer en eux-mêmes. Que ſi des menaces il faut paſſer juſques aux châtimens, on peut y ménager pluſieurs degrez avant que d'en venir aux punitions corporelles; & on doit leur faire ſentir, que l'on ne les punit que pour le manque d'application, ou pour quelque autre faute qui appartient aux mœurs, & non pas preciſement pour leur ignorance ou leur peu d'eſprit afin qu'ils ne regardent pas la punition comme un malheur, mais comme une juſtice. Sur tout il faut faire ſon poſſible pour n'avoir jamais contre eux de veritable colere, quelque mine que l'on en faſſe. Je ſçay bien que cela n'eſt pas aiſé, la fonction d'enſeigner n'eſt pas agreable: ſi le diſciple s'ennuye, quoy qu'il voye ſouvent quelque choſe de nouveau, le maître doit s'ennuyer encore plus. En cêt état le chagrin prend aiſément, & il eſt à tous momens excité par la badinerie continuelle des enfans, ſi oppoſée à l'humeur d'un vieillard ou d'un homme meur. D'ailleurs les menaces & les châtimens ſont un chemin bien plus court

pour donner de l'attention, que cette insinuation & ces artifices si doux, dont j'ay parlé. Mais il ne faut pas regarder ce qui est plus commode au maître, & il est toûjours plus utile au disciple, d'étre conduit par la douceur & par la raison. Au moins faut-il éviter avec grand soin de mal-traiter les enfans injustement, ne fusse que d'une parole ou d'un regard. Quelque juste que soit la reprimende, elle est toûjours dure, sur tout en un âge où les passions sont si fortes, & la raison si foible. C'est une espéce de blessure, qui attire toute l'attention de l'ame, & l'occupe de la douleur qu'elle ressent, ou de l'injustice qu'elle s'imagine recevoir. De sorte que si l'injustice est effective, si l'enfant s'apperçoit, ou par ce qui precede, ou par ce qui suit, ou par le jugement des autres, ou par celuy de son maître même, lors qu'il luy arrive de se démentir tant soit peu; s'il s'apperçoit, dis-je, que son maître soit passionné, ou qu'il ne soit pas exactement raisonnable, il ne manquera point de le haïr, ou de le mépriser; & dés-lors ce maître ne pourra plus luy étre utile. Il ne faut pas s'imaginer que les enfans soient aisés à tromper là-dessus: ils sentent bien s'ils ont tort ou raison, & ils ont le discernement tres-fin, pour connoître les passions au visage & à tout l'exterieur;

quoy

quoy qu'ils ne ſçachent pas encore l'exprimer, & qu'ils ne faſſent pas même reflexion qu'ils le remarquent. Ils ont cela de bon, que leurs chagrins & leurs coleres ne durent pas long-temps, & qu'ils reviennent bien-tôt à la joye qui leur eſt plus naturelle. Gardons-nous bien de nous y oppoſer, de les atriſter en faiſant durer trop long-temps la crainte, ou les décourager tout-à-fait, en la pouſſant à l'excés. Il vaut mieux qu'ils ſoient un peu trop gais, que d'étre abattus & triſtes contre leur naturel. Au contraire, il ne faut les affliger quelques momens, que pour profiter de l'état plus tranquille, où ils ſe trouveront enſuite. Car il ne faut pas eſperer, que les reprimendes ou les inſtructions faſſent grand effet, tant que la crainte ou la douleur les poſſede. Ils ne voyent rien alors, que le mal dont on les menace, ou qu'on leur fait ſentir: & ſi la punition eſt violente, les ſanglots les étouffent, & ils ſont hors d'eux-memes. Mais ſi-toſt que la tempête eſt paſſée, & qu'ils ſont revenus à un ſerieux raiſonnable, ils s'appliquent tout de nouveau; & c'eſt alors qu'il fait bon leur donner des inſtructions, & qu'ils ſont en état de les entendre. Non qu'il faille exiger toûjours d'eux aſſez de raiſon pour ſe condamner eux-mêmes; mais dans le temps qu'ils diſent leurs mé-

chantes excuses, ils ne laissent pas de voir qu'ils ont tort, & souvent ils se corrigent ensuite. Quoy que je me sois engagé à parler de cette methode de donner de l'attention, à l'occasion des premieres instructions que l'on donne aux enfans, il est aisé de voir qu'elle s'étend à tout le reste des études, à proportion. Dans les commencemens il faut les engager autant qu'il est possible par le plaisir, & ensuite les retenir par la crainte. A mesure que la raison se fortifiera, on aura moins besoin de ces artifices.

XVI. Division des Etudes.

REvenons au choix des études, dont je me suis un peu écarté, pour parler des premieres instructions & de la methode generale d'enseigner. L'étude est l'aprentissage de la vie. Elle nous doit fournir les moyens de bien agir & d'user honnestement du repos. La vie est courte, la capacité du cerveau est bornée, la jeunesse est le temps le plus propre pour apprendre. Je pense avoir étably tous ces principes, & avoir eu raison d'en conclure, que l'on doit choisir avec grand soin, ce que l'on doit faire apprendre aux jeunes gens. Mais pour bien faire ce choix, il ne faut pas le borner à une certaine espece de gens, ou à un certain genre d'études; il faut embrasser tout d'une veuë autant qu'il est possible, toutes les differen-

rences des hommes & des connoiſſances qui leur conviennent. Conſiderons tout ce qu'il y a de creatures raiſonnables de l'un & de l'autre ſexe, de toutes conditions, tant de celles que l'on attribuë à la fortune, comme la richeſſe, la pauvreté, la grandeur, & la vie particuliere, que de celles qui viennent du choix, comme l'épée, la robe, le trafic, & les métiers. Et quoy que nous ne les regardions que dans un ſeul âge, qui eſt la jeuneſſe, ne laiſſons pas d'en examiner tous les degrez, depuis la premiere enfance, juſques à l'âge meur, & à l'état parfait de châcun. Quant aux connoiſſances, il faut bien diſtinguer celles qui ſont utiles, de celles qui ne donnent que du plaiſir; & diviſer encore les premieres, ſuivant les trois ſortes de biens, auſquels elles peuvent ſervir; les biens de l'ame, comme l'eſprit & la vertu; ceux du corps, comme la ſanté & la force, & ceux que l'on appelle biens de fortune, & qui ſont la matiere des affaires. Entre ces connoiſſances utiles, on peut diſtinguer celles qui le ſont le plus, & compter pour neceſſaires, celles dont perſonne ne peut étre privé ſans étre fort miſerable. Ces diſtinctions ſuppoſées, il ſera facile de regler le choix dont il s'agit: car il eſt évident, pour peu que l'on veüille ſuivre la raiſon, qu'il faut préferer ce qui nous ſert immediatement pour nous-mêmes

mêmes, entant que nous ſommes compoſés de corps & d'ame, à tout ce qui eſt hors de nous ; & qu'entre les choſes exterieures, celles qui ſervent à la ſubſiſtance, ſont préferables à toutes celles qui ne donnent que du plaiſir. Il eſt bien clair auſſi que les perſonnes qui ont moins de loiſir ou de capacité pour l'étude, comme les pauvres, les artiſans, les gens de guerre & toutes les femmes, doivent eſtre reduites aux connoiſſances les plus generalement utiles : car il n'eſt pas juſte que tant de perſonnes, qui ont de la raiſon comme les autres, demeurent ſans inſtruction. Enfin, pour la diſtinction des âges, on voit bien qu'il faut menager les enfans, pour ne les pas accabler d'abord, & ne pas auſſi laiſſer paſſer inutilement le temps où ils ſont les plus capables d'apprendre. Je ſuivray ces diſtinctions dans tout le reſte de cêt écrit, & j'examineray premierement les inſtructions les plus neceſſaires à tout le monde ; enſuite celles qui ne ſont à l'uſage que de ceux qui ont le plus de loiſir, comme les riches & les gens de condition ; ſoit qu'elles leur ſoient fort utiles, ſoit qu'elles ſoient plus curieuſes. Aprés je marqueray quel ordre chaque étude pourroit avoir dans le cours de la jeuneſſe. Enfin je montreray celles, où chaque homme ſe doit appliquer dans tout le reſte de ſa vie, ſuivant la profeſſion qu'il embraſſe. Entre

ENtre les instructions necessaires à tout le monde, le soin de l'ame est le plus pressant ; & il importe plus de bien conduire la volonté, que d'étendre les connoissances. La premiere étude doit donc étre celle de la vertu. Tous les hommes ne sont pas obligés d'avoir de l'esprit, d'étre sçavans ou habiles dans les affaires, de réüssir dans quelque profession ; mais il n'y a personne, de quelque sexe & de quelque condition que ce soit, qui ne soit obligé à bien vivre. Tous les autres biens sont inutiles sans celuy-cy, puis qu'il en montre l'usage ; on n'en a jamais assez, & la plûpart des gens en ont si peu, que l'on voit bien la difficulté de l'acquerir. On ne peut donc y travailler de trop bonne heure, & il ne faut pas croire qu'il faille differer la morale, jusques à la fin des études, & ne luy donner qu'un peu de temps, pour passer ensuite à une autre étude. Il faut la commencer dés le berceau, du moins, dés que l'on vous met un enfant entre les mains, & la continuer tant qu'il est sous vôtre conduite. Encore n'avez-vous rien fait, s'il ne sort d'avec vous, resolu de s'y appliquer toute sa vie. Je sçay bien que c'est à l'Eglise, que les fidéles doivent apprendre la Morale & la Religion ; & que les veritables Professeurs de cette science sont les Evê-

XVII. Religion & Morale.

ques

ques & les Prêtres. Mais on ne voit que trop, combien le fruit des instructions publiques est petit, à moins qu'elles ne soient preparées & soûtenuës par les instructions domestiques.

Il y faut observer diverses methodes, suivant les divers états du disciple, luy en parler beaucoup moins dans le commencement, que quand la raison commence à se déveloper; & augmenter toûjours à mesure qu'elle se fortifie. D'abord il ne faut que poser des maximes sans en rendre raison, le temps viendra de le faire; & comme je suppose une morale Chrétienne, dont les preceptes sont fondés sur les Dogmes de la Foy, je voudrois commencer par ces Dogmes toute l'instruction d'un enfant. J'en ay déjà touché un mot, quand j'ay dit qu'il faut commencer par leur apprendre des faits, & marqué les premiers faits qui devroient avoir place dans leur memoire. Car on doit leur donner les premieres instructions de Religion dés le temps où j'ay dit qu'il ne faudroit point encore leur faire de leçon reglée, ayant soin de leur dire à toutes occasions beaucoup de faits & beaucoup de maximes, afin qu'ils eussent des principes pour raisonner, quand la force de s'appliquer & l'habitude de penser de suite leur feroit venuë. Ces discours seroient comme les semences que l'on jet-
te

te au hazard, & qui germent & produisent plus ou moins selon que la terre est fertile, & que le Ciel est favorable.

Je ne m'étendray point icy sur la methode particuliere d'enseigner la Religion. On peut voir ce que j'en ay dit dans la Préface du Catechisme historique. Quand les enfans auront appris ce Catechisme, ou quelque autre meilleur, & qu'ils seront capables de lire l'Ecriture sainte, il faut prendre soin de leur en faire connoître les beautés exterieures, je veux dire l'excellence des differents stiles. Qu'ils voyent dans les histoires combien les faits sont choisis & arangez, combien la narration est courte, vive & claire toute ensemble. Qu'ils remarquent dans les Poësies la noblesse de l'élocution, la varieté des figures, la hauteur des pensées : dans les livres de morale l'élegance & la brieveté des sentences : dans les Prophetes la vehemence des reproches & des menaces, & la richesse des expressions. Qu'on leur fasse connoître tout cela, par la comparaison des auteurs profanes, que les sçavans estiment tant : & qu'on ne manque pas de les avertir, que les traductions ne peuvent atteindre à la beauté de la langue originale. Les mêmes auteurs profanes serviront encore à leur apprendre les mœurs de cette premiere antiquité, & à faire qu'ils ne s'étonnent

tonnent point de quantité de manieres d'agir & de parler, qui scandalisent les ignorans, quand ils lisent l'Ecriture, qui est ce que j'ay essayé de faire dans les mœurs des Israëlites.

Je croy qu'il seroit bon de leur donner aussi quelque legere connoissance des Peres & des autres Auteurs Ecclesiastiques. Car il me semble fâcheux, que la plûpart des Chrétiens, qui ont étudié, connoissent mieux Virgile & Ciceron, que S. Augustin ou S. Chrysostome. Vous diriez qu'il n'y ait eu de l'esprit & de la science que chez les Payens, & que les auteurs Chrêtiens ne soient bons, que pour les Prêtres ou pour les devots. Leur titre de Saint leur nuit, & fait croire sans doute à la plûpart des gens, que leurs ouvrages ne sont pleins que d'exhortations ou de meditations ennuyeuses. On va chercher la Philosophie dans Aristote, & on luy donne la torture pour l'ajuster au Christianisme malgré qu'il en ait ; & on a dans S. Augustin une Philosophie toute Chrétienne, du moins la Morale, la Metaphysique, & le plus solide de la Logique ; car pour la Physique, il ne s'y est pas appliqué. Pourquoy ne cherche-t'on pas de l'éloquence dans S. Chrysostome, dans S. Gregoire de Nazianze, & dans S. Cyprien, aussi bien que dans Demosthene & dans Ciceron? & pourquoy n'y cherche-t'on pas la

morale, plûtôt que dans Plutarque ou dans Seneque? Prudence est veritablement un Poëte moindre qu'Horace, mais il n'est pas à méprifer, puis qu'il a écrit avec beaucoup d'esprit & d'élegance, sans emprunter les ornemens des anciens, qui ne convenoient pas à son sujet. En un mot, je voudrois qu'un jeune homme fût averty de bonne heure, que plusieurs Saints, même des plus zelez pour la Religion, & des plus severes dans leurs mœurs, comme S. Basile, S. Gregoire de Nazianze, S. Athanase, ont été de tres-beaux esprits & des hommes tres-polis; & que s'ils ont méprisé les lettres & les sciences humaines, ç'a été avec une entiere connoïssance.

De plus, pour faire le contrepoids des vertus humaines, que l'on voit dans les grands hommes de l'antiquité Greque ou Romaine, je ferois observer à mon disciple, des vertus de même genre, encore plus grandes, & d'autres entierement inconnuës aux Payens, ou dans l'Ecriture sainte, ou dans les Histoires Ecclesiastiques les plus approuvées. Je leur ferois voir la sagesse & la fermeté des Martyrs par les actes les plus autentiques qui nous restent, comme ceux de S. Pionius Prêtre de Smyrne, de S. Euplius Diacre de Catanée en Sicile, du Pape S. Estienne, & tant d'autres, dont la lecture est délicieuse.

se. Je leur ferois admirer la patience & la pureté Angelique des Solitaires, par les relations de S. Athanase, de S. Jerôme, de Pallade, de Cassien, & de tant d'autres graves auteurs. Enfin, je leur ferois connoître ceux qui ont vêcu Chrétiennement dans les affaires du monde & dans les plus grands employs, comme l'Empereur Theodose, Sainte Pulcherie, Charlemagne, S. Loüis. Quoy qu'il soit necessaire de connoître qu'il n'y a point de siecle où l'Eglise n'ait eu de grands Saints, & de remarquer leurs differents caracteres, il importe toutefois, pour prendre une idée grande & sainte du Christianisme, de s'arréter principalement aux premiers siecles, où les vertus étoient plus frequentes, & la discipline plus en vigueur. Il faut donc bien representer les mœurs des Chrétiens, soit du temps des persecutions, soit du commencement de la liberté de l'Eglise : leur maniere de vivre dans leur domestique, la forme de leurs assemblées, les prieres, les jeûnes, l'administration des Sacremens, particulierement de la Penitence. Tout cela peut étre fort agreablement raconté. Un jeune homme qui auroit ces idées de la Religion, auroit de grands principes de morale, ou plûtôt il la sçauroit déja. Car je voudrois pendant ce même temps luy en apprendre les regles, par la lecture de l'Ecri-

l'Ecriture ſainte, particulierement des Epîtres & des Evangiles des Dimanches, des principales Fétes, & du Carême, & de quelques petits ouvrages des Peres, comme des Confeſſions de S. Auguſtin, des Offices de S. Ambroiſe, de la conſideration de S. Bernard. Et comme cette étude ſe feroit petit-à-petit avec les autres études d'Humanités & de Philoſophie, j'aurois ſoin en luy faiſant lire les auteurs profanes de l'avertir de toutes les erreurs qui s'y rencontrent, & de l'imperfection de leur morale la plus pure, en comparaiſon de la morale Chrétienne; afin qu'il n'eſtimât ces auteurs, que ce qu'ils valent.

Il eſt tres-utile d'accoûtumer les enfans à juger de ce qu'ils liſent, & de leur demander ſouvent, ce qu'il leur ſemble d'une telle maxime ou d'une telle action, & ce qu'ils auroient fait en telle occaſion. On voit par-là leurs ſentimens; on les redreſſe s'ils ſont mauvais, & s'ils ſont droits on les fortifie. Il eſt bon auſſi de les exercer hors des livres, ſur tous les ſujets dont ils entendent parler, ſur les rencontres ordinaires de la vie, & principalement ſur leurs petits differents, s'ils ſont pluſieurs que l'on éleve enſemble, plus la matiere les touchera, & mieux ils retiendront les maximes. Car il ne faut pas s'y tromper, l'étude ne conſiſte

siste pas seulement à lire des livres. On n'a pas écrit tout ce qu'il est utile de sçavoir, & il n'est pas possible de lire tout ce qui est écrit. Nous devons compter pour une grande partie de l'étude, la reflexion & la conversation. Il y a quantité de choses qui ne s'apprennent que par tradition & de vive voix ; & il y en a aussi que châcun apprend en observant ce que font les autres, ou en meditant en soy-même. Mais c'est principalement la morale qui s'apprend ainsi. Châcun forme ses maximes, bien moins sur ce qu'il lit, que sur ce qu'il entend dire, principalement dans les entretiens familiers, qu'il croit plus sinceres que les discours publics, & sur ce qu'il voit faire à ceux qu'il estime les plus raisonnables. De-là vient que l'exemple & l'autorité font un si grand effet pour les mœurs. Car comme il y a peu de gens qui ayent la force & la patience de raisonner, sur tout dans la jeunesse, & que toutefois personne ne veut étre trompé, on suit ceux que l'on croit les plus sages, & on s'arrête bien moins à ce qu'ils disent, qu'à ce qu'ils font ; parce que les actions sont des preuves plus seures de leurs sentimens, que les paroles.

Et voilà la plus grande difficulté, qui se rencontre dans les instructions de morale ; je veux dire le mauvais exemple & la

la corruption des mœurs, non ſeulement dans le public, mais ſouvent auſſi dans le domeſtique. Car vous avez beau dire à un jeune homme ce que vous ſçavez de meilleur, & le convaincre par vives raiſons. Il a toûjours dans le fonds de ſon ame un préjugé violent, qui luy rend tous vos raiſonnemens ſuſpects; & c'eſt l'opinion commune. Il luy ſemble que le bon ſens veut, qu'il la préfere à la vôtre, & qu'il eſt plus vray-ſemblable que c'eſt vous qui vous trompés, que tout le reſte des hommes. Que ſi par malheur le maître laiſſe voir quelque foibleſſe, & qui eſt l'homme qui n'en montre point? s'il eſt fâcheux, s'il a des manieres deſagreables ou ſingulieres; en un mot, s'il vient, par ſa faute, ou autrement, à être haï ou mépriſé, la préſomption devient une conviction, & ſes remonſtrances ne font plus aucun effet, ſi ce n'eſt de nuire à la verité, & de rendre les bonnes maximes odieuſes ou ridicules, pour tout le reſte de la vie. On ſuit bien plûtôt les maximes de ceux que l'on eſtime & que l'on aime: & comme l'on agit par imagination, principalement dans la jeuneſſe, on eſtime ou l'on aime ceux qui ſont agreables, ou qui paroiſſent heureux; les gens de qualité, les riches, ceux qui ont bonne mine, qui parlent bien, qui ſont adroits, qui

ſont propres. Or ces qualités éclatantes ſe rencontrent plus ordinairement dans ceux qui ont le moins de vertu, & plus rarement dans ceux qui enſeignent, que dans les autres. D'ailleurs il ſe trouve quelquefois des gens que la préſomption generale fait croire ſages & vertueux, & qui ne le ſont point en effet. Des peres, des vieillards, des Magiſtrats, & peut-étre même des Eccleſiaſtiques, & des Religieux. En ſorte que les jeunes gens les mieux intentionnés, ont bien de la peine à démêler ceux qu'ils doivent ſuivre. Cependant les paſſions s'élevent, ſe fortifient, & ſont d'intelligence avec tant d'ennemis qui attaquent au-dehors.

Il ne faut pas nous rebuter pour toutes ces difficultés. Et quoy que nous ne devions rien eſperer, que par le pouvoir de la grace divine, il ne faut pas nous contenter d'implorer ce ſecours par des prieres continuelles, il faut encore employer tous les moyens humains. Le ſuccés, qui ne dépend point de nous, ne nous ſera ny compté ny reproché : & quoy qu'il arrive du diſciple, le maître ſera puny de ſa negligence, ou recompenſé de ſon travail. Avertiſſés donc celuy que vous inſtruiſez, que pour bien faire il faut ſe tirer de la foule, & ne pas ſuivre le plus grand nombre : prouvés-
luy,

luy, & par l'autorité de l'Evangelie, & par la raiſon ; puiſque quelque principe de morale que l'on ſuppoſe, tout ce que l'on nommera bien, ſe trouvera fort rare dans le monde, en comparaiſon du mal qui luy eſt contraire. Il y a peu de riches, une infinité de pauvres ; peu de gens dans les plaiſirs & dans les honneurs; peu de ſçavans, peu de ſages, une infinité de ſots & d'ignorans; tres-peu de vertu, en quelque ſens que l'on la prenne. Faites-leur remarquer qu'il n'y a preſque perſonne qui agiſſe conſequemment, & qui ſuive un même principe, bon ou mauvais. Rendés-leur bien ſenſible, le ridicule de ces contradictions, ſi ordinaires dans la vie. Ce même pere, qui prêche à ſon fils en general la ſageſſe & la vie reglée, tient devant luy des diſcours licencieux, raconte avec plaiſir les folies de ſa jeuneſſe, & l'exhorte à étre de belle humeur & galand avec les Dames. Cette mere, qui mene ſa fille en diverſes devotions, la mene auſſi au Bal & à la Comedie ; & tenant d'une main le Catechiſme, qu'elle luy fait repeter, de l'autre elle luy met des rubans ou des mouches, pour la parer. On ne peut éviter de tomber dans ces abſurdités, qu'en s'attachant à un ſeul principe avec une fermeté inébranlable.

En effet il n'y a point de morale, si elle n'est parfaitement unie, & bâtie toute entiere sur un même plan. Il ne faut donc point parler de morale humaine, de sagesse mondaine, de politique ou de prudence du siecle. Il n'entrera pas seulement dans l'esprit de vôtre disciple, que tout cela doive étre balancé tant soit peu avec les maximes de l'Evangelie, si vous luy faites bien comprendre, qu'il faut étre Chrétien tout-à fait, ou ne l'étre point du tout; qu'il ne sert de rien de l'étre à demy, & qu'à moins d'étre assez abandonnés de Dieu pour renoncer à nôtre Baptême; c'est nous démentir nous-mêmes, que de ne pas suivre sans reserve la loy que nous reconnoissons pour divine. Mais il ne sera pas inutile, pour affermir un jeune homme dans cette doctrine, de détruire quelques calomnies assez grossieres, que l'on forme souvent contre la pieté Chrétienne. Il y en a qui la connoissent assez peu, pour s'imaginer qu'elle autorise, ou que du moins elle excuse la sottise & la lâcheté, & que l'habilité & l'élevation de cœur ne sont des vertus que selon le monde.

Cependant la prudence & la force de courage sont des vertus recommandées dans l'Ecriture, aussi-bien que la temperance & la justice; & les vices qui leur sont contraires, ne rendent pas moins coupa-

bles

bles devant Dieu, que devant les hommes. La difference eſt, que ſouvent les hommes ne ſont pas aſſez raiſonnables, pour excuſer les défauts purement involontaires. On accuſe encore la devotion de rendre les gens triſtes ; & ſi l'on oſoit le dire, mal-heureux, parce qu'on voit en effet beaucoup de ceux qui paſſent pour devots être chagrins, critiques & plaintifs; mais rien n'eſt plus éloigné de l'eſprit du Chriſtianiſme. C'eſt un eſprit de douceur, de tranquillité & de joye : & la mélancolie eſt comptée par les plus anciens ſpirituels entre les ſept ou huit ſources de tous les pechez, comme la gourmandiſe & l'impureté. *Acedia.*

Outre ces conſiderations & pluſieurs autres ſemblables, qui ſerviront à affoiblir les obſtacles de la morale, ou à les lever tout-à-fait, ſuivant le talent du maître & la docilité du diſciple, la methode eſt de grande conſequence, car il n'y a point de partie des études qui demande tant d'art & tant de ſoin. Si on charge d'abord les enfans de trop de preceptes, on les fatigue & on les rebute ; ou s'ils y prennent plaiſir, ils s'accoûtument à faire les prudes & à moraliſer avant le temps. On les admire & on les loüe des beaux diſcours qu'ils repetent, ce qui leur donne beaucoup de vanité. Cependant ils ne laiſſent pas d'agir en

enfans, c'est à dire de suivre leurs passions; de sorte qu'ils s'accoûtument de si bonne heure à bien dire & à mal faire, qu'ils deviennent plus incorrigibles que les autres, parce que les belles maximes qu'ils sçavent par cœur, quoy qu'ils ne les pratiquent pas, ne les touchent plus, & qu'ils croient en sçavoir davantage que ceux qui les veulent redresser. Il est encore fort dangereux, de leur faire faire reflexion sur leurs défauts, sans les faire travailler serieusement à s'en corriger. Autrement ces reflexions se termineront à ces vains discours des precieuses, qui rompent la tête à tout le monde de leurs défauts, comme de leurs indispositions, par vanité toute pure, pour se faire admirer, & se distinguer de tout le genre humain, par leur delicatesse & la bigearrerie de leurs sentimens. J'ay, disent-elles, une peur effroyable du tonnerre. J'ay une aversion inconcevable des sottes gens. Je ne puis avoir de patience avec mes valets. Je m'emporte à tous momens. Et cent autres sottises pareilles, dont elles se plaignent, comme de leurs migraines & de leurs vapeurs. Rien n'est plus pernicieux à un enfant, que de l'accoûtumer à ce langage. Le plus seur est de le faire agir autant qu'il dépend de vous, & luy rendre sensible tout ce que vous luy dites, par ses propres experiences.

Tel

Tel homme a beaucoup oüy parler de morale, & en a beaucoup parlé luy-même, qui ne s'est pas encore avisé, que ce que l'on appelle passions, sont ces émotions qu'il sent si vivement dans son cœur & dans ses entrailles, quand il craint, quãd il desire, quand il est en colere. Il s'est accoûtumé d'en parler comme du Ciel, des Astres, & de tout ce qui est hors de nous. Il faut donc montrer aux jeunes gens, au doigt & à l'œil, pour ainsi dire, ce que c'est que chaque vertu, chaque vice, chaque passion, & en ceux qui les environnent, & principalemenr en eux-mêmes. Mais il faut sur tout, comme j'ay dit, leur faire pratquer ce qu'ils sçavent, en quoy l'on a besoin d'une grande patience & d'une grande discretion. Ils sont foibles & legers, à tous momens ils tombent & retombent dans les mêmes fautes. Ils oublient aisément toute leur morale, à la presence d'un nouvel objet de plaisir; quand même ils s'en souvienent, ils n'ont pas la force de resister. Vouloir qu'ils acquierent en peu de jours cette fermeté, c'est vouloir qu'une jeune plante ait du jour au lendemain un tronc solide, & de profondes racines. Il faut esperer beaucoup du temps, & ne se pas ennuyer de labourer souvent & d'arroser tous les jours.

Cette legereté des enfans est verita-

blement difficile à supporter, mais ne la haïssons-nous point plûtôt, parce qu'elle nous incommode, que parce qu'elle leur nuit ? Rentrons en nous-mêmes : sommes-nous à proportion beaucoup plus raisonnables à l'âge parfait où nous sommes ? N'avons nous pas aussi-bien qu'eux nos passions, ne sommes-nous pas attachés à nôtre plaisir ? & si ce qui nous divertit nous paroît plus solide, peut-être paroit-il encore plus ridicule à des hommes plus sages que nous. Faisons la comparaison juste, remettons-nous à l'âge de nôtre disciple, & repassons de bonne foy quelles étoient alors nos pensées ; nous trouverons que tous les enfans sont à peu prés semblables. Je ne dis pas pour cela, que nous devions negliger dans les autres, les défauts que nous avons ; ny qu'ils doivent en prendre avantage, s'ils vienent à les reconnoître ; mais je dis que cette consideration nous doit rendre fort doux & fort patiens, de peur qu'en pressant trop un jeune homme, de monter tout d'une haleine à la plus haute vertu, par des chemins trop difficiles, nous ne le precipitons dans le desespoir. Il faut donc ménager extrémement les instructions de morale, & les proportionner à l'ouverture d'esprit du disciple, & encore plus à la force de son ame. Il faut étre
teû-

toûjours attentif, pour épier les occasions de les faire utilement, sans s'arrêter à l'ordre que l'on s'est proposé dans les études. Souvent à l'occasion d'une faute, que vôtre disciple aura faite, ou d'une reflexion, qui viendra de luy-même, ou que vous luy ferez faire, en lisant une histoire ou un livre d'humanités, vous trouverés lieu de l'instruire de quelque maxime importante, ou de le tirer de quelque erreur. Ne perdez pas ces conjonctures si precieuses, quittés tout pour la morale; les occasions de luy enseigner l'histoire ou les humanités reviendront assez, mais il ne reviendra peut-étre pas dans une disposition si favorable; & ce que l'on dit ainsi comme hors d'œuvre, & comme sans dessein, profite beaucoup plus, pour l'ordinaire, que ce que l'on dit dans une leçon en forme, où l'écolier est sur ses gardes, parce qu'il voit que vous voulez parler de morale. Il ne faut point craindre les digressions, qui vont à quelque chose de plus utile, que le sujet que l'on s'étoit proposé.

XVIII. Civilité, Politesse.

LA Civilité fait partie de la morale. Il ne suffit pas de garder les devoirs essentiels de la probité, qui font l'homme de bien; il faut aussi garder ceux de la societé, qui font l'honnête homme.

La rudeſſe & l'incivilité ne ſe trouveront point dans un homme bien vertueux ; parce qu'elles vienent ou d'orgueil, ou de mépris des autres, ou de pareſſe à s'inſtruire de ce qu'on leur doit, & à ſe tenir proprement, ou de facilité à ſe mettre en colere. De ſorte qu'il eſt impóſſible qu'un homme ne ſoit honnête & civil, s'il eſt humble, patient, charitable, modeſte & ſoigneux. Mais afin que la vertu toute pure puiſſe faire cêt effet, il faut qu'elle ſoit arrivée à une haute perfection; comme chez ces anciens Moines d'Egypte & d'Orient, qui étoient doux & honnêtes dans les ſolitudes les plus affreuſes. Le commerce du monde eſt un chemin bien plus court pour donner de la politeſſe; & la neceſſité d'étre continuellement les uns avec les autres, oblige à avoir au moins toutes les apparences des vertus, qui rendent la ſocieté commode. On ſe contente pour l'ordinaire de ces apparences, & on fait conſiſter la civilité, en une habitude de cacher ſes paſſions, & de déguiſer ſes ſentimens, pour témoigner aux autres le reſpect ou l'amitié, que le plus ſouvent on n'a pas. De ſorte que la civilité nuit à l'eſſentiel de la vertu; au lieu qu'elle ne devroit en étre qu'une ſuite, & comme cette fleur de beauté, que la ſanté produit naturellement. Cependant ces complimens flateurs, & ces grimaces

maces de civilité, sont les premieres instructions que l'on donne aux enfans, & celles dont on les fatigue le plus. Il semble que ce soit toute l'éducation. Ces expressions de soûmission, d'estime, d'affection, seroient sans doute excellentes, si elles étoient vrayes, puisque nous serions tous parfaitement humbles & charitables. Mais puisqu'il n'est pas ainsi, il vaudroit mieux dire plus vray, ou plûtôt dire moins, & faire plus. Il y a bien de la difference entre témoigner du mépris, & marquer de l'estime, ou du respect sans necessité. Et ce qui fait voir le ridicule de nos complimens, sont les rencontres serieuses d'affaires, où l'on change entierement de langage, & où l'on dispute le moindre petit interest, à ceux à qui un moment auparavant il sembloit que l'on alloit tout donner. Les enfans, qui n'ont pas encore assez de jugement pour distinguer les sujets & les occasions differentes, s'accoûtument par ces premieres instructions, à mentir & à dissimuler en toutes rencontres.

Au reste on fait en cette matiere une infinité de mensonges inutiles. La civilité consiste plus à nous abstenir de ce qui peut incommoder les autres, à étre doux, modestes, & patiens, qu'à parler beaucoup, & se donner beaucoup de mouvement. Un petit mot obligeant bien placé

fait plus d'effet, que tous ces grands complimens dont les gens de Province nous accablent. Ceux qui honorent ou caressent également tout le monde, n'obligent personne, & n'ont plus dequoy marquer leur veritable amitié. Mais la pire de toutes les especes de civilité, est celle qui donne des manieres contraintes & affectées. Cette civilité methodique, qui ne consiste qu'en des formules de complimens fades, & en des ceremonies incommodes, & qui choque bien plus qu'une rusticité toute naturelle ; cette affectation de tout faire par regle & par methode, est un des principaux caracteres de la pedenterie. C'est pourquoy les gens de lettres doivent sur tout l'éviter. Mais comme leur condition les éloigne, pour la plûpart, de ce commerce du grand monde, qui demande une extrême politesse, je croy que leur civilité consiste principalement à sçavoir se taire, sans affecter le silence ; à ne parler de ce qu'ils sçavent, qu'autant que la charité le demande, pour l'instruction & la satisfaction du prochain: & du reste, agir & parler simplement comme les autres hommes. Et parce que les défauts sont plus sensibles dans les portraits chargés, que dans le naturel, il ne sera pas inutile de considerer le caractere, que les Italiens ont donné à leur Docteur de Comedie,

qui veut toûjours parler & toûjours instruire, & se met à tous momens en colere, contre ceux qui osent luy contredire.

XIX. Logique & Metaphysique.

Puisque la morale doit regner pendant toute l'éducation, il faut travailler en méme temps aux autres études. Mais comme toutes nos connoissances dépendent du raisonnement ou de l'experience, & que l'experience profite peu, si elle n'est éclairée par la droite raison; il faut commencer par former l'esprit avant que de venir au détail des faits & des choses positives. Cette application à cultiver la raison, est dans l'ordre naturel la premiere de toutes les études, puisque c'est l'instrument de toutes; car ce n'est en effet autre chose que la Logique; & les premiers objets où l'on doit l'appliquer, sont les grands principes de la lumiere naturelle, qui sont les fondemens de tous les raisonnemens, & par consequent de toute l'étude. Or cette étude des premiers principes est la vraye Metaphysique. Ainsi la Logique & la Metaphysique seront les premieres études. Et elles sont tellement les premieres, que la morale même, en tant qu'elle dépend de la raison, & non de la foy surnaturelle, ne peut avoir d'autre fondement solide. Mais j'ay parlé de la morale auparavant, parce qu'il est plus necessaire d'être homme de bien, que d'e-

ſtre homme de raiſonnement. Outre que je ne puis dire en même temps, ce qui je ferois en même temps, ſi j'inſtruiſois un jeune homme. C'eſt pourquoy je reſerve à la fin de toutes les études des jeunes gens, de marquer à quel âge je voudrois les placer, chacune en particulier.

J'entends icy cette Log que ſolide & effective, que Socrate faiſoit profeſſion d'enſeigner, quand il diſoit : qu'il étoit accoucheur d'eſprits : qu'il leur aidoit à produire ce qui étoit déjà formé en eux : qu'il ne leur apprenoit rien, mais qu'il les faiſoit reſouvenir de ce qu'ils ſçavoient. En effet, comme j'ay déjà remarqué, nous ne ſçaurions donner aux enfans les notions les plus ſimples, qui ſont les fondemens ou les inſtrumens de toutes les autres. J'appelle fondemens des connoiſſances, les idées ſimples ; comme l'idée de l'être, de la ſubſtance, de la penſée, de la volonté, de l'étenduë, du nombre, du mouvement, de la durée : & les ſentimens, comme l'idée de blancheur, de chaleur, de douleur, de crainte, de colere, de faim, de ſoif. Les jugemens qui ſont les premiers principes, ſont auſſi de ces fondemens ; comme le rapport du tout & de ſa partie : que rien ne produit rien : qu'il ne faut point multiplier les êtres ſans neceſſité : que la volonté cherche toûjours le bonheur. Nous apportons au monde

ces ſortes de penſées & de jugemens, qui ſont les fondemens de tous les autres jugemens, & de tous les raiſonnemens que nous faiſons dans toute la vie, & c'eſt la conſideration attentive de ces principes, pour les démêler des autres notions moins claires & moins certaines, qui n'en ſont que les conſequences ; c'eſt cette conſideration qui eſt la vraye Metaphyſique. La Logique eſt la conſideration d'autres idées & d'autres jugemens, qui n'ont pas moins de clarté ny de certitude, & qui ne ſont pas moins nez avec nous ; mais qui regardent plûtôt nos connoiſſances, que les objets. C'eſt pourquoy je les appelle inſtrumens. Telles ſont les idées de vray, de faux, d'affirmation, de negation, d'erreur, de doute, & ſur tout l'idée de la conſequence, qui fait que nous ſentons qu'une telle propoſition ſuit une telle autre, qu'un tel raiſonnement eſt concluant, & qu'un tel autre ne l'eſt pas. On ne peut donner aucune de ces notions à qui ne les a pas, & il n'y a point d'homme qui ne les ait, s'il a l'uſage de la raiſon ; car c'eſt en cela preciſement qu'elle conſiſte. La Logique & la Metaphyſique ne ſont pas, comme l'on croit d'ordinaire, des études difficiles de choſes abſtraites, relevées & éloignées de nous, & de belles ſpeculations, qui ne convien nent

qu'à

qu'à des sçavans. Elles sont à l'usage de tout le monde, puis qu'elles n'ont pour objet, que ce qui se passe en nous-mêmes, & ce que nous connoissons le mieux; & n'ont pour but que de nous accoûtumer à ne nous tromper jamais, par le soin que nous ne prẽdrons de nous arrêter qu'à des idées claires, & de ne nous point precipiter en portant des jugemens, & en tirant des consequences. Il seroit à souhaiter que l'on pust en retrancher tout ce qui ne sert pas effectivement à cette fin.

Sans entrer icy dans le détail de cette instruction, puisque je n'écris pas une Logique, je voudrois que l'on accoûtumât un enfant de tres-bonne heure, à ne rien dire qu'il n'entendît, & à n'avoir que des idées les plus claires qu'il seroit possible. Pour cela il faudroit en tout ce qu'il apprendroit, l'exercer continuellement à diviser & à définir, afin de distinguer exactement chaque chose des autres, & donner à chacune ce qui luy appartient. Non que je voulusse encore luy charger la memoire de définitions, & des regles de la division & de la définition; mais les luy faire pratiquer sur les sujets qui luy seroient les plus familiers. Quand il auroit assez de force pour embrasser plusieurs idées, ou même plusieurs jugemens tout à la fois, je luy

seroïs

ferois appercevoir la difference du vray, du faux, de l'incertain; & je le convaincrois, qu'il ne faut ny tout affirmer, ny douter de tout; mais qu'il est necessaire de suivre en nos jugemens, des regles certaines. Ensuite je luy ferois remarquer les verités qui sont les premieres dans l'ordre de la connoissance, & de la certitude desquelles dépend celle de toutes les autres, d'où suivroit la connoissance de l'ame, & sa distinction d'avec le corps, la connoissance de Dieu, & les regles du vray, & du faux, desquelles on tireroit ensuite aisément tout le reste de la Logique. Je voudrois qu'elle consistât en fort peu de preceptes, autant ny plus ny moins, qu'il s'en trouveroit, qui aidassent effectivement la raison. Car si l'on voyoit, aprés l'avoir bien examiné, que l'on raisonnât aussi seurement & aussi juste, sans toutes ces observations, je les condamnerois par cela seul, qu'elles seroient inutiles, & je les renvoyerois au nombre des curiosités, quelques vrayes & quelques belles qu'elles fussent. Mais on trouvera sans doute quelques regles de Logique, à quelque petit nombre qu'on les reduise, qui seront fort utiles pour aider la raison; & quelques axiomes de Metaphysique, où l'on obligera de remonter tout homme qui raisonne; & qui

par

par consequent seront le fondement de tous ses raisonnemens.

Tout le monde voit l'utilité de raisonner juste, je ne dis pas seulement dans les sciences, mais dans les affaires & dans toute la conduite de la vie, & de raisonner sur des principes solides; mais peut-étre plusieurs ne voyent pas la necessité de remonter jusques aux premiers principes, parce qu'en effet il y en a peu qui le fassent. La plûpart des hommes ne raisonnent que dans une certaine étenduë, depuis une maxime que l'autorité des autres ou leur passion a imprimée dans leur esprit, jusques aux moyens necessaires pour acquerir ce qu'ils desirent. Il faut s'enrichir : donc je prendray un tel employ; je feray telle démarche; je souffriray cecy & cela, & ainsi du reste. Mais que feray-je de mon bien, quand j'en auray acquis? mais est-il avantageux d'étre riche? c'est ce que l'on ne cherche point. Ceux qui raisonnent ainsi, n'ont jamais que des esprits vulgaires, de quelque profession qu'ils soient : fussent-ils Lettres & Docteurs, fussent-ils Ministres d'Etat, fussent-ils Princes. J'appelle esprit vulgaire cét esprit borné à certaines connoissances, qui ne s'occupe que du détail, & ne raisonne que sur l'experience; & je trouve qu'il est toûjours le même, quelque objet qu'il se propose. Il ne devient pas

plus

plus grand pour s'appliquer aux affaires publiques, & il n'en est pas plus sçavant pour s'occuper des matieres de science. Il ne fera jamais que raisonner probablement sur l'experience de ce qu'il a lû, & conjecturer un fait d'un autre; mais il n'ira pas jusques à juger de ses lectures, & les rapporter à leur usage.

Le veritable sçavant & le veritable Philosophe va plus loin, & commence de plus haut. Il ne s'arrête ny à l'autorité des autres, ny à ses préjugés, il remonte toûjours, jusques à ce qu'il ait trouvé un principe de lumiere naturelle, & une verité si claire, qu'il ne la puisse revoquer en doute. Mais aussi quand il l'a une-fois trouvée, il en tire hardiment toutes les consequences, & ne s'en écarte jamais. De-là vient qu'il est ferme dans sa doctrine & dans sa conduite, qu'il est inflexible dans ses resolutions, patient dans l'execution, égal en son humeur, & constant dans la vertu. Or ce sçavant & ce sage se peut trouver en toutes conditions. On a dans les Patriarches, des exemples de sages pastres & laboureurs; dans les anciens Moines, de sages artisans; & de quelque profession que soit un homme, il ne sera jamais heureux, autant que l'on peut l'étre en cette vie, s'il n'agit ainsi sur des principes certains, ou si une foy tres-ferme ne supplée au

défaut

défaut du raisonnement. Mais pour parler suivant nos mœurs, & par rapport à ceux qui ont accoûtumé d'étudier parmy nous, ces raisonnemens solides, & ces principes certains, sont principalement necessaires à ceux qui doivent conduire les autres, comme les Ecclesiastiques, les Magistrats, & ceux qui gouvernent, ou qui entrent en part des affaires publiques. Pour mieux dire, il ne faut point compter qu'il y ait de veritables études, sans ce fondement; car pour connoître des choses de fait, & acquerir de l'experience, l'usage de la vie suffit; ou si l'on y ajoûte quelque lecture, on n'a pas besoin pour cela d'une grande instruction. Mais se former l'esprit, voir clair à ce que l'on fait, se conduire par des lumieres assurées, & non par des opinions incertaines, c'est ce qui merite d'étre recherché, & c'est cette recherche qui merite le nom d'étude.

La plûpart des hommes sont plus capables que l'on ne croit de cette Philosophie, elle ne demande aucun talent extraordinaire de memoire ou d'imagination & de brillant d'esprit; mais seulement un bon sens commun, de l'attention & de la patience; ainsi il n'y a que les esprits fort legers, qui ne puissent y arriver. Pour les esprits pesans, s'ils ne sont tout-à-fait stupides, on pourra

sou-

ſouvent les mener plus loin, que ceux qui brillent plus qu'eux. Enfin il faut conduire chacun ſelon ſon génie, & ne pas s'attacher ſi fort à ceux dont l'inſtruction donne du plaiſir, parce qu'ils ont l'eſprit plus ouvert, que l'on neglige les autres, parce qu'ils font plus de peine. Au contraire ce ſont ces derniers qui demandent le plus de ſoin, le plus d'affection, & le plus d'habilité dans celuy qui les inſtruit; & c'eſt un malheur déplorable, mais ſans remede, que les gens les plus ignorans & les plus groſſiers, ont d'ordinaire les plus méchans maîtres.

Puiſque je ſuis entré en matiere, j'acheveray de m'expliquer touchant la Philoſophie. Je croy que l'on doit eſſayer d'y conduire tous ceux que l'on inſtruit, principalement ſi l'on y voit un beau naturel; mais il ne faut pas s'attendre qu'il y en ait grand nombre qui réüſiſſent. C'eſt une grande entrepriſe, que de former un veritable Philoſophe, c'eſt à dire, un homme qui raiſonne droit, qui ſoit toûjours en garde contre toutes les cauſes de l'erreur, qui ne ſuive dans la conduite de ſa vie, que la raiſon & la vertu, & qui cherche à connoître en chaque choſe la verité, & à remonter juſques aux premieres cauſes. Il eſt vray que la plûpart des hommes en ſeroient

capa-

capables, s'ils usoient bien de leur raison, & s'ils ne precipitoient point leurs jugemens; mais il est bien rare d'en trouver, qui ayent une volonté assez droite, & une assez grande force, pour resister à leurs passions. Aussi faut-il demeurer d'accord, que l'on peut exercer passablement bien la plûpart des professions de la vie, sans arriver à cette perfection. On peut estre bon Medecin, pourvû que l'on sçache l'histoire naturelle, & les experiences des remedes les plus assurés. Car quand on sçauroit tout ce qui a été découvert de Physique jusqu'à present, on ne connoîtroit guere mieux les premieres causes des maladies. La Jurisprudence n'oblige point à remonter plus haut, ny à chercher d'autres principes de raisonnemens, que les loix établies entre les hommes; le reste appartient au Legislateur. Les Jurisconsultes Romains, dont nous admirons avec raison les decisions, n'étoient point des Philosophes; & cette science étoit formée à Rome, avant que l'on y connût la Philosophie ny la Grammaire. Pour la guerre, il est évident par l'exemple des Romains mêmes, & de la plûpart des nations, qu'il n'est nullement necessaire de Philosophie pour la bien faire. Jamais les Romains n'ont été plus grands hom-

mes

mes de guerre, que lors qu'ils étoient encore ignorans. Mummius & Marius n'y étoient pas moins habiles que Pompée & Cesar; & ces derniers, quoy qu'ils fussent plus sçavans, n'étoient pas plus Philosophes. Quant aux autres professions moins considerables, comme la marchandise, l'agriculture, & les métiers; on ne demande point de Philosophie à ceux qui s'y appliquent, quoy que les arts les plus utiles n'ayent point été inventés sans Philosophie. Je sçay que l'on croit qu'elle sert à la Theologie; & assûrement il seroit à souhaiter, que tous les Ecclesiastiques fussent de vrais Philosophes. Mais j'ay fait voir que dans les premiers siecles de l'Eglise, les Chrétiens faisoient peu de cas de la Philosophie humaine; & toutefois on ne peut douter, que les Evéques & les Prêtres de ce temps-là, ne remplissent parfaitement tous leurs devoirs. Je laisse à ceux qui travaillent utilement dans l'Eglise, à juger si ce qu'ils ont appris de Philosophie, leur est de grand usage pour la conduite des ames.

Au reste comme il ne faut ny se tromper, ny tromper les autres, je ne voudrois donner le nom de Philosophie, qu'à ce qui le merite effectivement. Je ne voudrois point donner à mon disciple la vanité de se croire Philosophe, parce

qu'il

qu'il ſçauroit par cœur quelques diſtinctions & quelques diviſions, quoy qu'il n'en fût ny plus ſage, ny meilleur; & je ne voudrois point contribuër à rendre ce grand nom mépriſable aux gens qui n'ont point de lettres. Car les femmes & les hommes du monde, jugent des Philoſophes anciens, par les modernes, & les mépriſent tous également. De-là vient que Platon le plus excellent de tous les auteurs profanes, & l'un des plus agreables, eſt peu lû, même des ſçavans, & n'eſt point encore traduit en nôtre langue. De-là vient que ceux, qui liſent les traductions de Xenophon, d'Epictete, ou des autres, s'étonnent que des Philoſophes raiſonnent de ſi bon ſens. C'eſt le même abus qui a décrié le nom de Rethorique, de Poëſie, & de la plûpart des beaux arts, & qui en a donné les fauſſes idées, qui font que nous les pratiquons ſi mal. Car il eſt naturel de croire, qu'une choſe eſt effectivement ce que ſon nom nous repreſente.

Donc quoy qu'il fût à ſouhaiter, que tous les hommes, du moins ceux qui étudient, devinſent veritablement Philoſophes, il eſt ſi peu raiſonnable de l'eſperer, qu'il ſemble que la plûpart ne doivent pas y pretendre. Du moins il faudroit la reduire à une bonne Logique. Le reſte de la Philoſophie n'eſt point neceſſaire

cessaire pour acquerir les autres sciences. Au contraire ce sont toutes les sciences jointes à la pratique de toutes les vertus, qui forment la vraye Philosophie, à laquelle par consequent on ne peut arriver humainement que dans un âge meur, si quelqu'un est assez heureux pour y arriver. Mais soit pour toute la Philosophie, soit pour la Logique, il est encore plus certain, que la Grammaire, la Rethorique, & tout ce que l'on appelle Humanités, n'y sont aucunement necessaires. Pour apprendre à raisonner droit, il n'est point besoin de sçavoir le Latin ny aucune autre langue. On peut l'apprendre à un muët, pourvû que l'on ait des signes assez distincts pour luy expliquer des reflexions sur les pensées. L'éloquence suppose le raisonnement déja formé, puis qu'elle y ajoûte le mouvement & l'expression: car elle ne consiste pas comme croyent les ignorans, à dire de belles paroles, mais à faire valoir les bonnes raisons.

Comme nôtre Logique ne consistera pas en certains mots & certaines regles, dont on se charge la memoire, pour en pouvoir parler ou entendre ceux qui en parlent; mais dans un exercice réel de bien raisonner; il ne faut pas croire que l'on l'apprenne une-fois comme une histoire, pour n'y plus revenir ensuite. Il

faut la pratiquer continuellement pendant tout le cours des études ; & je n'en parle en ce lieu, que pour marquer son rang, & montrer qu'elle est plus digne & plus necessaire, que toutes les études dont je vay parler ; au moins celles qui ne consistent, qu'en connoissances de faits ou de choses positives, & en conjectures.

Mais quoy que le raisonnement soit necessaire, l'experience & la connoissance des choses particulieres l'est encore plus. On ne peut étre veritablement sçavant ny souverainement habile, sans cette profondeur de raisonnement, que j'ay marquée: mais on peut étre assez habile pour satisfaire aux devoirs communs de la vie, sans ce raisonnement ; pourvû que l'on connoisse le détail des choses d'usage : au lieu que sans ce détail, les meilleurs raisonnemens generaux, tant qu'ils demeurent generaux, ne meneront jamais à rien. Ce sont ces raisonnemens generaux, qui ont de tout temps décrié les Philosophes & les sçavans, quand ils ont negligé d'y joindre la connoissance des choses particulieres, & principalement des institutions des hommes ; & c'est le défaut essentiel de la methode de Raimond Lulle, qui n'occupe ses disciples, que de notions si generales, qu'elles ne sont d'aucun usage ; & ne les rend pas même plus sça-

ſçavans dans la ſpeculation, puis qu'il n'a-joûte, à ce que tous les hommes connoiſſent naturellement, que des noms & des diſtinctions arbitraires. J'aime mieux un Païſan, qui ſçait de quel blé ſe fait le meilleur pain, & comment on fait venir ce blé, qu'un Philoſophe qui ne raiſonne que ſur le bon, le parfait, & l'infiny, ſans jamais deſcendre plus bas. Que vôtre diſciple ait donc l'eſprit droit & net, qu'il raiſonne ſur de grands principes, & qu'il arange bien ſes connoiſſances, mais qu'il ſe contente de peu de principes, & qu'il ait dequoy aranger, je veux dire des connoiſſances diſtinctes & ſingulieres.

XX. Qu'il faut avoir ſoin du corps.

JUſques icy je n'ay parlé que des études qui ſervent à perfectionner l'ame, en formant l'eſprit & les mœurs. Il faut dire auſſi quelque choſe de celles qui pourroient ſervir au corps, puis qu'aprés nôtre ame il n'y a rien qui nous doive étre ſi precieux, que cette autre partie de nous-mêmes : & que l'union étroite de l'une & de l'autre, fait que l'ame n'eſt point en état de bien agir, ſi le corps n'eſt bien diſpoſé. Je ſçay que cette ſorte d'étude n'eſt point en uſage parmy nous. On connoît aſſez les biens du corps, la ſanté, la force, l'adreſſe, la beauté; mais on croit qu'il faut que la nature nous les donne. L'art de les acquerir eſt tellement oublié,

que s'il n'étoit certain que les anciens l'avoient trouvé, & l'avoient poussé à une grande perfection, peut-étre ne croiroit-on pas qu'il fût possible. C'est cêt art que les Grecs nommoient Gymnastique, qui consistoit principalement dans l'exercice du corps, c'est pourquoy il est hors de mon sujet : car je n'ay pas entrepris tout ce qui regarde l'éducation de la jeunesse, mais seulement les études. Je laisseray donc ce traité des exercices à quelqu'un, qui en sera mieux instruit que moy, & je me contenteray de parler des connoissances qui servent à entretenir la santé. Je ne leur donne pas le nom de medecine, parce que nous l'appliquons à un art long & difficile, qui occupe des hommes toute leur vie, & qui a pour objet, de guerir les maladies, plûtôt que de les prévenir ; au lieu que ce que j'entends icy par cette étude necessaire à tout le monde, sont seulement certains preceptes simples & faciles, pour entretenir & augmenter la santé.

Je voudrois donc que dés la premiere enfance on inspirât la sobrieté, autant que cêt âge en est capable. Non pas en faisant jeûner les enfans, il n'en est pas encore temps; mais ne les laissant pas manger autant qu'ils veulent, ny tout ce qu'ils veulent ; ne leur offrant point ce qui les peut enter ; ne leur donnant jamais ny peines

ny

ny recompenses, qui dependent du manger. Il faut encore méprifer en leur presence les gourmands & les friands , soit dans les railleries, soit dans les discours serieux; marquer les maladies, & les autres maux qui vienent des excés de bouche : loüer la sobrieté, & montrer les biens qu'elle produit: faire tous ces discours autant que l'on pourra , sans qu'il semble que l'on les veüille instruire , & sans leur adresser la parole, afin qu'ils s'en défient moins; mais sur tout ne démentir jamais ces discours, ny par aucun discours contraire, ny par aucune action; en un mot les soûtenir d'exẽple. On voit par les mœurs des nations entieres, combien l'opinion, la coûtume, & les impressions de l'enfance, sont puissantes en cette matiere. L'yvrognerie si frequente dans les païs du Nord, est un monstre en Espagne : les Indiens passent leur vie avec du ris, des legumes, & des fruits, sans manger ny chair ny poisson; & quelques-uns sont tellement exercés au jeûne, qu'ils le poussent jusques à 15. & 20. jours sans prendre aucune nourriture. Peut-étre croira-t'on que je devois plûtôt mettre cecy dans les instructions de morale, mais je ne voulois pas entrer dans un si grand détail des vertus, & celle-cy est un moyen particulier pour la santé. Or ces instructions qui servent à plusieurs fins, sont sans doute les plus excellentes.

Pour ſe bien porter, il ſert encore d'étre propre & net, de reſpirer un air pur, boire de bonnes eaux, ſe nourrir de viandes ſimples; & quoy que la nature enſeigne aſſez tout cela, il eſt bon d'en avertir les enfans, & leur y faire ſouvent faire reflexion, car la coûtume prend aiſément le deſſus. Tout ce qui donne de la force, ſert auſſi beaucoup à la ſanté, que la force, ſuppoſe neceſſairement. Or ce qui fortifie n'eſt pas, comme croit le vulgaire, manger beaucoup, & boire beaucoup de vin, mais travailler & s'exercer en ſe nourriſſant & ſe repoſant à proportion. Les exercices les plus à l'uſage de tout le monde, ſont marcher long-temps, ſe tenir long-temps debout, porter des fardeaux, tirer à des poulies, courir, ſauter, nager, monter à cheval, faire des armes, joüer à la paulme, & ainſi du reſte, ſelon les âges, les conditions, & les profeſſions auſquelles chacun ſe deſtine. J'en laiſſe le détail à ceux qui voudront bien, peut-étre un jour, nous donner quelque traité des exercices; je me contente d'obſerver, qu'il eſt tres-important d'en donner aux enfans de bonne heure une grande eſtime, avec un grand mépris de la vie molle & effeminée.

Il faut leur faire comprendre qu'un homme eſt capable de peu de choſe, s'il ne peut, ſans alterer ſa ſanté, faire des

excés notables de travail, rompant au besoin toutes les regles du sommeil & des repas. Enfin qu'il y a plusieurs vertus, qui ne se peuvent pratiquer qu'avec un bon corps. S. Paul dit bien que les exercices du corps sont utiles à peu de chose, mais il le dit en les comparant aux exercices de pieté, & dans un temps où l'émulation des athletes Grecs, les avoit poussés à une curiosité excessive. Car plusieurs passoient leur vie dans un regime tres-severe, & dans de fort grands travaux, sans autre but que de se faire admirer dans les spectacles. S. Paul luy-même se sert ailleurs de cêt exemple, pour montrer aux Chrêtiens, avec quelle ardeur ils doivent combattre pour la couronne incorruptible. Les Chrétiens, à la verité, ne s'engageoient pas à ces exercices des Gymnases, qui leur auroient trop fait perdre de temps, & encore moins aux combats des jeux publics, fondés sur l'idolatrie; mais ils ne laissoient pas de s'exercer le corps, par des travaux utiles & penibles. S. Clement Alexandrin le conseille expressement dans son Pedagogue, & la plûpart des anciens Moines l'ont pratiqué. Aussi S. Paul ne dit pas que les exercices du corps n'ayent aucune utilité; & quoy qu'il la juge petite, en comparaison des vertus Chrétiennes, il l'auroit sans doute jugée grande, en com-

1. Tim. 4. v. 8.

1 Cor. 9. v. 25.

Pedag. liv. 3. c. 10

comparaiſon de ce que nous luy préferons communement. Car ce qui fait tant mépriſer aujourd'huy les exercices, eſt qu'ils ne ſervent ny à acquerir de l'honneur, ny à gagner de l'argent, & qu'ils ne s'accordent pas avec la bonne chere, le ſommeil & la pareſſe, en quoy la plûpart des gens font conſiſter leur bonheur.

En effet, il n'y a parmy nous que ceux que l'on deſtine à la guerre, à qui l'on apprenne quelques exercices par methode : encore y a-t'il ce me ſemble deux défauts conſiderables. L'un, que l'on ne prend aucun ſoin de former les ſoldats, qui compoſent tout le corps des troupes : on attend qu'ils ſoient enrôllez pour leur apprendre à manier leurs armes, & à faire l'exercice ; l'autre défaut eſt, que dans les Academies où on exerce les Gentils-hommes, on ne compte pour rien ce qui eſt le plus eſſentiel, pour donner de la ſanté, & rendre les corps robuſtes. Car on n'accoûtume point les jeunes gens à vivre de viandes ſimples & groſſieres, à ſouffrir quelquefois la faim, le chaud, le froid, & les injures de l'air ; à paſſer les nuits ſans dormir, à coucher ordinairement ſur la dure, à étre à cheval des journées entieres ; en un mot, à s'endurcir à toutes ſortes de fatigues. Cependant ces fatigues ſont d'un uſage bien plus

plus ordinaire à la guerre, que la danse & les dernieres finesses de l'escrime & du manége. Ce soin que l'on preñd de former le corps des Gentils-hommes, ne laisse pas, tout mediocre qu'il est, d'étre une preuve bien sensible de l'utilité des exercices. De-là vient sans doute, que les gens de qualité, & les Officiers d'armée ont d'ordinaire le corps mieux fait, ont le plus de grace à marcher, & à faire toutes sortes de mouvemens, non seulement que les artisans & les bourgeois, mais que les gens de robe, qui n'ont point passé pas ces exercices. La seule difference des travaux fait encore un tres-grand effet, sans aucun soin de l'éducation. Les Jardiniers & les Laboureurs ont des corps tout autrement formés & proportionnés, que les Cordonniers, les Tailleurs, & les autres artisans sedentaires: Mais pour ne parler que de ceux que l'on éleve avec plus de soin, sans les destiner à la guerre; pourquoy ne leur exerce-t'on point le corps, tandis que l'on en fait étudier un si grand nombre? est-ce qu'ils n'ont que de l'esprit, & point de corps? est-ce que le Latin ou la Philosophie du College leur sont plus necessaires, que la santé? Avoüons la verité, c'est que l'on n'y fait point de reflexion; on croit que la santé vient toute seule, que l'on en

aura toûjours assez, & que l'important est de gagner beaucoup d'argent, & de parvenir à de belles charges ; comme si l'on pouvoit joüir de ces biens & de ces honneurs, sans vivre & se bien porter.

Quand je parle d'avoir soin de la santé, je ne parle pas de ces précautions de femmes & d'hommes sedentaires, & trop aisés, qui se tâtent le poulx à tous momens, & qui à force de craindre les maladies, sont presque toûjours malades, ou du moins s'imaginent l'étre. Qui prennent des boüillons tous les matins, qui ne peuvent ny jeûner, ny faire maigre, ny manger plus tard qu'une certaine heure ; qui ne peuvent dormir, s'ils ne sont couchés fort mollement & fort loin du bruit ; qui n'ont jamais assez de chassis, de paravents, & de contre-portes ; en un mot, qui ont une horreur extréme des moindres incommodités. Ces gens abusent des soulagemens qui ont été inventés pour les vrais malades, & pour ceux dont la santé est ruïnée par de longs travaux, ou par une extréme vieillesse, & ce qui marque leur mollesse, c'est qu'ils n'usent jamais des moyens que j'ay marquez du travail & de l'abstinence ; ils aiment mieux prendre une medecine, que de se priver d'un repas. Il est donc tres-important de faire comprendre de bonne heure aux jeunes gens, l'erreur

de ces prétendus infirmes; car ce sont ceux qui élevent plus mal leurs enfans. Ils les embeguinent & les couvrent jusques au bout des doigts, ils ne leur laissent point faire d'exercice, de peur qu'ils ne se blessent ou qu'ils ne s'échauffent; ils les purgent reglement à certaines saisons, & leur persuadent si bien qu'ils sont d'une complexion foible & délicate, que les pauvres enfans le croyent toute leur vie, & prétendent se destinguer par-là du commun, comme par leur bien & leur condition. Car comme il n'y a que des riches & des gens de grand loisir, qui puissent faire toutes ces façons, ils se persuadent qu'il n'appartient qu'aux païsans & aux crocheteurs d'avoir de bons corps; & se font honneur de leur foiblesse, comme d'une marque d'esprit. Cependant à le bien prendre, on devroit avoir beaucoup plus de honte d'étre foible & mal-sain, que d'étre pauvre; puis qu'il y a plus de moyens innocens d'acquerir la santé, que les richesses, & que ces moyens sont plus en nôtre pouvoir.

Il faut encore guerir les jeunes gens de quantité de superstitions, que l'ignorance des siecles passés a introduits dans la Medecine; touchant la qualité de plusieurs viandes, que l'on estime froides ou chaudes, sans raison, & contre l'experien-

perience ; touchant plusieurs effets, que l'on attribuë sans fondement à la Lune & aux autres Astres. On peut mettre en ce rang une grande partie des preceptes de l'école de Salerne. Au contraire, je voudrois que l'on eût soin, de leur apprendre ce qu'il y a de plus constamment étably entre les plus habiles Medecins, pour le regime ordinaire : les moyens de conserver la santé ; les remedes des maladies les plus frequentes, & sur tout ce qui regarde les blessures. Car il est plus difficile de les éviter, que les grandes maladies ; & plus important de s'y pouvoir aider soy-même. Pour tout cela il seroit bon de sçavoir passablement l'Anatomie, joint les autres grands usages que l'on en peut faire en morale, pour connoître les passions, pour admirer la sagesse de Dieu, & sentir combien nous dépendons de sa puissance. Il seroit bon de sçavoir aussi la qualité des nourritures les plus ordinaires, des plantes les plus communes, des remedes les plus faciles à trouver, tout cela suivant les experiences les plus asseurées. On en pourroit étudier plus ou moins selon la capacité du maître, & le loisir & l'inclination du disciple. Il ne seroit pas inutile de faire observer les effets de certaines maladies les plus affreuses, pour imprimer aux jeunes gens une grande hor-

horreur de l'intemperance & de la débauche ; & d'un autre côté les faire quelquefois entrer dans une cuisine & dans un office, & voir tout au long avec combien d'artifice, de peine, de temps, & de dépense, se preparent ces ragoûts & ces confitures, qui ne sont que l'ornement des repas.

VOilà les instructions qui regardent toutes sortes de personnes, puis qu'il n'y en a point qui n'ait une ame & un corps. Les instructions suivantes regardent la conservation des biens, & par consequent ne sont pas à l'usage de ceux qui sont tout-à-fait pauvres. Aussi les avis que je donne ne sont guere praticables, qu'à l'égard des enfans qui naissent de parens au moins mediocrement accommodés. Les plus pauvres n'ont ny le talent, ny le loisir d'instruire leurs enfans en particulier, & s'ils les font étudier, c'est en les envoyant à des écoles publiques. Mais peut-être avant que de passer outre, ne sera-t'il pas inutile de dire un mot, de ce qui doit attirer aux études, ou en détourner ceux qui sont tout-à-fait pauvres. XXI. Qu'il ne faut point étudier par interest.

Regulierement l'étude n'est point le moyen d'acquerir du bien, & ne convient qu'à ceux qui ont un honnête loisir. Le bon sens veut que l'on com-

mence par pourvoir à sa substance, avant que de contenter sa curiosité ; & ceux qui s'appliquent à l'étude n'ayant pas dequoy vivre, ressemblent à des voyageurs, qui étant abordés à une isle deserte, s'amuseroient à contempler les Astres, ou à discourir sur le reflus de la mer, au lieu de bâtir des cabanes, & de chercher des vivres. On pourroit leur dire, si vous estimés les biens de fortune, comme la plûpart des hommes, à quoy vous amusés-vous ? que ne prenés-vous les moyens ordinaires & naturels pour en gagner ? Vous étes né à la campagne, demeurés-y : labourés le champ de vos peres ; ou s'ils ne vous en ont pas laissé, servés un maître, travaillés à la journée, apprennés un mêtier ; trafiqués, si vous en avez le moyen ; choisissés quelque profession, qui vous fasse subsistèr honnêtement, & laissés les études à ceux qui ont du loisir, qui sont riches, ou qui ne se soucient pas de l'étre. Mais, dira quelqu'un, les études mêmes sont une de ces professions qui font vivre, du moins elles menent à plusieurs professions utiles, l'Eglise, le Palais, la Medecine : & la vie en est bien plus douce, que de labourer la terre, ou de travailler à un mêtier. Voilà la vaine esperance qui fait tant de pauvres Prêtres, & tant de pauvres Avocats.

Je

Je ne dis pas qu'il faille exclure des études tous ceux qui sont pauvres. On ne trouveroit guere de gens à leur aise, qui voulussent se donner la peine d'enseigner & de conduire des enfans: moins encore qui se chargeassent du service des Paroisses, principalement à la campagne. Je desirerois seulement que le nombre n'en fût pas si grand, que l'on pûst choisir ceux qui ont le plus de talent ou de vertu, & renvoyer ceux qui n'étudient que par des veuës basses & sordides: Car on ne peut assez déplorer les extrémitez où se jettent souvent ces jeunes gens, qui se sont embarqués temerairement dans les études, & se trouvent hors d'état d'apprendre un autre mêtier, ou croyent tout le reste indigne d'eux. Plusieurs ne sçachant que devenir, se jettent sans vocation, dans des Communautés Religieuses, ou s'ils craignent de s'enfermer & de s'assujettir à une regle, ils cherchent quelque employ de pratique ou de finance; ou, selon le genie, ils deviennent Musiciens, Poëtes, Comediens, Charlatans, & tout ce que l'on peut s'imaginer.

Les études mêmes souffrent d'être traitées par des gens mal-élevés, ou interessés; ils sont occupés du soin pressant de leur subsistance, ou du desir de gagner. Leur but n'est pas la connoissance

de la verité & la perfection de la raison, mais l'interét : ainsi ils forcent leurs pensées, pour les y ajoûter ; ils n'étudient point ce qui est de meilleur en soy, mais ce qui est de meilleur debit ; ils ne cherchent point à devenir effectivement plus habiles, mais à passer pour l'étre, & à plaire aux autres. En un mot, ils appellent études utiles, non pas celles qui vont à quelque utilité publique, comme d'avancer les arts, & perfectionner les mœurs ; mais celles qui vont à enrichir ceux qui étudient. Mais revenons à nôtre sujet.

Je prétends avoir expliqué jusques icy les études qui sont à l'usage de toutes sortes de personnes, tant des femmes que des hommes, tant des riches que des pauvres. Ces études sont celles qui regardent la religion, les mœurs, la conduite de l'esprit pour raisonner juste, & la santé. Je les ay traitées dans toute l'étenduë que leur peut donner celuy qui instruit un enfant de qualité, destiné à de grands employs, à qui le maître donne toute son application, ayant tous les secours qu'il desire. On doit juger à proportion, ce qu'il faut en faire apprendre à un homme de condition mediocre, à une femme, à un artisan. Ainsi pour les pauvres, il suffira des instructions d'un Curé soigneux de son devoir, d'un maître de petites écoles,

les, ou d'un pere raisonnable : ils peuvent même, pour la plûpart, se passer de lire, ny d'écrire ; & j'estime beaucoup plus necessaire, qu'ils soient instruits de tout ce que j'ay expliqué, autant qu'ils en seront capables. Maintenant je viens aux études, qui servent pour les affaires, & qui, par consequent, sont encore communes à tous ceux qui ont du bien, de quelque sexe & de quelque condition qu'ils soient. Ces études necessaires pour les affaires, sont la Grammaire, l'Arithmetique, l'Oeconomie, la Jurisprudence : mais il faut expliquer en quel sens je prends tous ces mots.

XXII. Grammaire.

PAr la Grammaire, j'entends seulement lire & écrire, parler bien François, & l'écrire correctement ; en sorte que l'on ne soit embarrassé, ny du choix des mots, ny de la construction du discours, & que l'on écrive bien, même les choses les plus communes ; une lettre, un memoire pour des affaires. Je ne croy pas que l'on doive commencer à montrer à lire avant six ans, si les naturels ne sont fort heureux. Car c'est une étude fâcheuse, il n'y a point de ce que les enfans cherchent, qui est le plaisir : & il y faut beaucoup de patience, dont ils n'ont point. Jugeons-en par nous-mêmes. Quelle peine n'a-t'on point en âge de raison parfaite,

faite, quand on apprend à lire l'Hebreu ou l'Arabe ? on eſt preſſé par la curioſité, on veut de tout ſon cœur apprendre, on eſt accoûtumé à étudier & à s'appliquer. Cependant il eſt bien fâcheux de s'arrêter ſi long-temps les yeux ſur les mêmes figures, aſſembler ſi ſouvent les mêmes lettres, ſuppléer par la memoire ce qui manque à l'écriture, comme il en manque en toutes ſortes de langues; & prononcer enfin pour tout fruit de ce travail, des mots que l'on n'entend point. Et on trouve mauvais que de pauvres enfans, qui ne cherchent qu'à ſe réjoüir, ne prennent pas en gré toute cette peine, & on les châtie rudement, quand ils ne s'ennuyent pas aſſez long-temps ſur leur livre. Aprés tout, pourquoy les tant preſſer, ſur tout quand ils ſont d'une condition honnête, où ils ſeront obligés de lire & écrire toute leur vie ? craint-on qu'ils l'ignorent quand ils ſeront grands, & en voit-on ſeulement qui arrivent à dix ou douze ans, ſans le ſçavoir? On n'en voit point, me dira-t'on, parce qu'il n'y en a point, que l'on ne contreigne de l'apprendre dés l'enfance. Mais croit-on que l'émulation, la honte de n'étre pas comme les autres, & la neceſſité de lire & d'écrire dans tout le reſte des études, n'y faſſe pas auſſi beaucoup ?

Cependant la dureté de ces premieres le-

leçons, les dégoûte pour long-temps de toute l'étude. Il faut avoir beaucoup de patience, les faire lire peu à la fois, augmentant insensiblement à mesure que la facilité vient, & leur apprendre en même temps des histoires, ou d'autres choses qui les réjoüissent. On fait lire d'abord en Latin, parce que nous le prononçons plus comme il est écrit, que le François : mais je croy que le plaisir qu'auroit un enfant d'entendre ce qu'il liroit, & de voir l'utilité de son travail, l'avanceroit bien autant. C'est pourquoy je voudrois luy donner bien-tôt quelque livre François, qu'il pût entendre. Il est aisé de voir que les mêmes difficultés que l'on a pour apprendre à lire, on les a pour le Latin, & pour les autres langues ; & qu'elles durent plus long-temps. On y a même joint, par l'usage des écoles, une autre difficulté, qui est celle des regles & de tout l'art de la Grammaire. Car quoy que nous soyons accoûtumez à n'apprendre le Latin, qu'avec la Grammaire; ny la Grammaire, qu'en Latin, ou sur le fondement de la Grammaire Latine; il est clair toutefois que ce sont deux études separées, puis qu'il n'y a point de langue qui ne s'apprenne par l'usage, & qu'il n'y en a point aussi qui n'ait sa Grammaire. J'ay fait voir que cette methode a commencé du temps que le Latin étoit vulgaire,

gaire, & que la Grammaire Greque, qui eſt la premiere que nous connoiſſons, a été faite auſſi par des Grecs.

Ainſi pour imiter ces Anciens, que nous eſtimons avec tant de raiſon, il faudroit étudier la Grammaire en nôtre langue, avant que l'étudier dans une autre. Comme cette étude ne conſiſteroit, qu'à faire faire à un enfant des reflexions ſur la langue qu'il ſçauroit déjà, il y auroit ſouvent du plaiſir, & les difficultés qu'il y rencontreroit ſeroient moindres, que ſi elles étoient jointes à celle d'apprendre une langue. Toûjours on auroit cêt avantage, que l'on pourroit luy faire entendre parfaitement tous les preceptes, par des exemples familiers. Mais je ne voudrois pas le charger de beaucoup de preceptes, puiſque le grand rafinement dans la Grammaire, conſume un grand temps, & n'eſt point d'uſage.

Telle exception vous aura peiné tout un jour à retenir, dont vous n'aurez pas à faire trois fois en la vie. Je me contenterois des principales définitions, & des regles les plus generales, & je me bornerois à bien parler & bien lire, obſerver en écrivant une ortographe tres-correcte, entendre tout ce que l'on dit & tout ce que l'on lit, autant que la connoiſſance de la langue y peut ſervir. Il ſuffiroit pour cela, de connoître les diviſions des let-

tres,

tres, les parties du discours & leurs subdivisions, & le reste que je ne puis mettre en détail, à moins que de faire une Grammaire. Or afin que ces preceptes ne fussent pas secs & décharnez, comme ils sont dans les livres, je voudrois les rendre sensibles & agreables par l'usage. Quand un enfant auroit lû quelque temps en sa langue des choses qu'il entendroit, & où il prendroit plaisir s'il étoit possible, on commenceroit à luy faire observer, que toute cette écriture ne consiste qu'en vingt-deux lettres, & que tous ces grands discours ne sont composés que de neuf genres de mots; qu'il y a deux sortes d'articles; qu'il y a des genres dans les noms; des temps & des personnes dans les verbes; des nombres dans les uns & dans les autres, & ainsi du reste. Lors qu'il sçauroit un peu écrire, on luy feroit rediger les histoires, que l'on luy auroit contées, & on luy corrigeroit les mots bas ou impropres, les mauvaises constructions, & les fautes d'ortographe. On pourroit luy dire les regles des étymologies, & luy en apprendre plusieurs aux occasions. Elles servent fort pour entendre la force des mots & l'ortographe, & elles sont divertissantes. Ainsi avec peu de preceptes, & beaucoup d'exercice, il apprendroit en deux ou trois années, autant de Gram-

maire

maire qu'il en faut à un honnête homme, pour l'usage de la vie, & plus que n'en sçavent pour l'ordinaire ceux qui ont passé huit ou dix ans au College.

La plûpart en pourroient demeurer là, & n'apprendre point d'autre langue. Les gens d'épée, les Praticiens, les Financiers, les Marchands, & tout ce qui est au-dessous; enfin la plûpart des femmes peuvent se passer de Latin, l'experience le fait voir. Mais s'ils sçavoient autant de Grammaire que j'ay dit, il leur seroit bien plus aisé de se servir de bons livres François, & des traductions des anciens, & peut-étre se desabuseroit-on à la fin de la necessité du Latin, pour n'étre pas ignorant. Il est vray que le Latin est necessaire aux Ecclesiastiques & aux gens de robe, & qu'il est fort utile aux gens d'épée, quand ce ne seroit que pour les voyages; & entre les femmes, aux Religieuses, pour entendre l'Office qu'elles recitent. Mais je croy qu'il seroit beaucoup plus facile à apprendre, si l'on ne le mêloit point tant avec les regles de la Grammaire. Non que je croye, qu'il faille l'apprendre par le seul usage, quoy qu'il y en ait quelques exemples, même de nôtre temps, la methode n'en est pas encore assez établie, pour la proposer à tout le monde. Joint que quelque habitude de parler qu'eussent des enfans, j'au-

rois

rois bien de la peine à croire, qu'elle demeurât ferme sans le secours des regles, dans une langue qu'ils n'exercent pas continuellement. On a veritablement l'exemple des Juifs, qui apprennent l'Hebreu à leurs enfans sans aucune regle, & les y rendent fort sçavans, mais c'est avec un grand temps. Servons-nous donc plûtôt des regles; pourvû qu'elles aident les enfans, & qu'elles ne les accablent pas. Or s'ils les sçavent déjà en leur langue, le reste sera bien aisé. Il n'y aura qu'à leur faire observer, ce que la langue Latine a de different. Le manque d'articles, les declinaisons des noms, le passif dans les verbes, la liberté d'aranger differemment les mots, & tout le reste. Ce ne seront pour la plûpart que des exceptions des regles generales qu'ils auront apprises. Au reste il faudra les exercer continuellement par la lecture de quelque autheur, qu'ils puissent entendre avec plaisir, s'il se peut; & faire état, qu'ils apprendront bien mieux les regles par l'usage qu'on en fera remarquer, que par l'effort de leur memoire, quoy qu'il ne faille pas laisser de leur faire apprendre par cœur. Ce qui les leur imprimera le mieux, sera la composition; mais on ne peut ny la commencer si tôt, ny la continuer si long-temps que la lecture, qui doit étre leur principal exercice, & durer pendant

tout

tout le cours des études. Car il y a cette commodité à la Grammaire & à l'étude des langues, que comme ce sont des instrumens, celuy qui les a une-fois apprises, s'y fortifie à mesure qu'il s'en sert, parce que les livres où il apprend les choses, sont composez des paroles d'une certaine langue arangée selon la Grammaire.

XXIII. Arithmetique.

L'Arithmetique vient ensuite; & je crois qu'il la faut commencer plus tard, lors que la raison se forme tout-à-fait, comme à dix ou douze ans. On montrera d'abord au disciple, la pratique des quatre grandes regles; on l'exercera à calculer aux jettons & à la plume, à se servir de toutes sortes de chifres, à reduire les poids & les mesures les plus d'usage. Ensuite on passera aux regles plus difficiles, puis on luy montrera les raisons de toutes, & on luy enseignera la science des proportions, selon le loisir & le genie.

XXIV. Oeconomique.

ON s'étonnera sans doute, que je compte l'Oeconomie entre les études, & même entre les plus necessaires; mais voicy ce que je veux dire. L'étude de la jeunesse doit consister à acquerir en ce premier âge, les connoissances qui doivent servir dans tout le reste de la vie, ou du

du moins les principes de ces connoissances, comme je croy l'avoir montré. Donc ce qui est necessaire aux affaires les plus communes & les plus ordinaires, qui vont à l'entretien de la vie & au fondement de la societé civile, ces connoissances doivent tenir le premier rang aprés celles qui regardent l'homme en luy même, & qui servent directement à perfectionner l'ame ou le corps. Aussi c'est principalement l'ignorance de ces sortes de choses, qui fait que plusieurs méprisent les étudians & les études. Quelles sont les pensées d'un enfant de famille qui sort du College ? de se divertir, & de faire des connoissances ; & s'il a pris goût aux études, de suivre sa curiosité. Il ne se met point en peine comment il subsiste, d'où luy vient dequoy se nourrir, s'habiller, & tout le reste. Il regarde seulement comment vivent les autres jeunes gens de sa condition, & ne veut pas se passer à moins, ny manquer d'argent pour jouër ou satisfaire à d'autres passions. Cependant il se remplit l'imagination de comedies, de romans, de musique : ou s'il n'a pas d'esprit, il se borne à des plaisirs plus grossiers. Il faut qu'il arrive quelque grand changement dans sa fortune, la mort d'un pere, une grande succession à recüeillir, un grand procés, un mariage, une char-

ge dont il se trouve revêtu, pour luy faire ouvrir les yeux, & s'appercevoir qu'il y a des affaires dans le monde, & qu'il y a des soins qui le regardent, aussi-bien que les autres hommes. Je sçay qu'il y a en cela beaucoup du naturel de la jeunesse, qui est poussée au plaisir par des passions violentes, & n'a pas assez d'experience pour faire cas des choses utiles. Mais c'est pour cela même qu'il faut aider la jeunesse & la retenir, au lieu qu'il semble, que l'on veüille seconder ses défauts. Les jeunes gens n'aimeront jamais le travail ny les affaires; il est vray. Mais du moins il faut tâcher en les y preparant de bonne heure, de faire qu'elles ne leur paroissent point si ameres ny si pesantes, quand ils viendront à l'âge de s'y appliquer tout de bon. C'est pour cela que je compte entre les études necessaires à tout le monde, l'Oeconomie & la Jurisprudence: & voicy en quoy je fais consister l'Oeconomie.

Comme les premiers objets dont les enfans sont frappez, sont le dedans d'une maison, ses diverses parties, les domestiques, & leurs services differents, les meubles & les ustanciles du ménage; il n'y a qu'à suivre leur curiosité naturelle, pour leur apprendre agreablement l'usage de toutes ces choses, & leur faire en-

ten-

tendre autant qu'ils en font capables, les raifons folides qui les ont fait inventer; leur faifant voir les incommoditez, dont elles font les remedes. On les accoûtumeroit ainfi à admirer la bonté de Dieu, dans toutes les chofes, qu'il nous fournit pour nos befoins; l'induftrie qu'il a donnée aux hommes pour s'en fervir; le bonheur d'étre né dans un païs bien cultivé, & dans une nation inftruite & polie; à prendre des idées nobles de toutes ces chofes, que la mauvaife éducation & la vanité de nos mœurs nous fait méprifer; & ne point tant dédaigner une cuifine, une baffe-cour, un marché, comme font la plûpart des gens élevez honnêtement. Enfin on les accoûtumeroit à faire des reflexions fur tout ce qui fe prefente, qui eft le principe de toutes les études. Car on fe trompe fort, quand on s'imagine qu'il faut aller chercher bien loin dequoy inftruire les enfans. Ils ne vivront ny en l'air, ny parmy les aftres, moins encore dans les efpaces imaginaires, au païs des étres de raifon, ou des fecondes intentions; ils vivront fur la terre, dans ce bas monde, tel qu'il eft aujourd'huy, & dans ce fiecle fi corrompu.

Il faut donc qu'ils connoiffent la terre qu'ils habitent, le pain qu'ils mangent, les animaux qui les fervent; & fur tout les

hommes avec qui ils doivent vivre & avoir à faire, & qu'ils ne s'imaginent pas que c'est s'abaisser, que de considerer tout ce qui les environne. Dans une grande famille il y aura plus de matiere pour ces instructions, que dans une moindre; & il y en aura plus encore, si les enfans sont tantôt à la ville, & tantôt à la campagne. Aussi les enfans de qualité qui peuvent avoir toutes ces commoditez, ont besoin de sçavoir plus de choses que les autres. A mesure que l'âge avanceroit, on leur en diroit davantage; & on feroit en sorte de les instruire passablement des arts qui regardent la commodité de la vie, leur faisant voir travailler, & leur expliquant chaque chose avec grand soin. On leur feroit donc voir ou dans la maison, ou ailleurs, comment on fait le pain, la toille, les étoffes. Ils verroient travailler des Tailleurs, des Tapissiers, des Menuisiers, des Charpentiers, des Maçons, & tous les ouvriers qui servent aux bâtimens. Il faudroit faire en sorte qu'ils fussent assez instruits de tous ces arts, pour entendre le langage des ouvriers, & pour n'étre pas aisés à tromper. Cependant cette étude seroit un grand divertissement pour eux; & comme les enfans veüillent tout imiter, ils ne manqueroient pas de se faire des jeux de tous ces arts. Il ne faudroit ny s'y opposer dure-

durement, ny s'en mocquer, mais les aider doucement, leur montrant ce qu'il y auroit de chimerique dans leurs entreprises, & ce qui seroit faisable. Ce seroit une occasion de leur apprendre beaucoup de mecanique, & ils auroient le plaisir de réüssir en quelque chose, qui est tres-grand en cêt âge. Il seroit bon aussi de leur apprendre le prix commun des ouvrages, qu'ils pourront commander, & des choses qu'ils pourront acheter suivant leur condition, & même de celles qu'ils feront acheter par d'autres. Car encore que ces prix changent tres-souvent, celuy qui les a sçeuës une-fois, ne sera pas si incertain, principalement si on l'a bien averty des raisons qui rendent certaines denrées si cheres, en comparaison des autres, & des causes les plus ordinaires de ces changemens de prix. Je voudrois aussi qu'un jeune homme sçeût de bonne heure, ou par son experience, ou par un reçit exact, ce qui est necessaire pour les voyages.

Voilà ce que j'appelle l'Oeconomie. On voit bien que je ne pretends pas, que l'on en fist une étude en forme, ny qu'on l'apprît dans des livres. Elle s'apprendroit par la conversation & par la pratique, & seroit moins de la fonction d'un precepteur, que du soin d'un bon pere ou d'un tuteur affectionné. Toutesfois les autres

études l'aideroient, & elle les aideroit. Pour exercer les regles d'arithmetique, on pourroit dresser des comptes, & tenir un registre de recepte & de dépense, qui est une pratique si necessaire à tout homme qui a du bien à gouverner, qu'elle est
Eccl. 42. 7. même recommandée dans l'Ecriture. Dans les autheurs d'humanités, comme Ciceron & Virgile, on pourroit leur faire observer, combien les Romains estimoient lors l'agriculture, & l'application à leurs affaires domestiques. On le verroit mieux dans les autheurs qui ont écrit du ménage de la campagne, comme Caton & Columelle, & dans les livres de Droit. Aussi falloit-il que les jeunes Romains fussent de bonne heure en état d'agir & de conduire leurs affaires, puis qu'à quatorze ans ils étoient hors de tutelle, & qu'à dix-huit, ils passoient pour hommes faits, venoient dans la place, & postuloient librement devant les Magistrats. Pour les Grecs, l'Oeconomique de Xenophon, Aristophane, Theocrite, Hesiode & Homere feroient voir, qu'ils s'appliquoient fort au-dedans de leur maison au menage & à tout le travail des champs, & que les plus riches & les plus honnêtes gens faisoient alors leur occupation & leurs delices de ce qui est aujourd'huy regardé comme le partage des miserables. L'authorité de ces grands noms,

noms, & l'agréement de ces excellens ouvrages, donneroit des idées nobles de toutes choses les plus communes dans la vie. Ce qui mettroit le disciple en état de profiter beaucoup plus, même de l'Ecriture sainte, voyant que tout ce qu'il y trouvoit de bas & de grossier, vient des mœurs simples & solides de cette sage antiquité, où personne ne dédaignoit le travail, non plus que la nourriture; c'est ce que je pense avoir montré dans les mœurs des Israëlites. Mais soit que le disciple lût ces autheurs, ou que le maître luy rapportât ce qu'ils disent, je voudrois qu'il eût grand soin de rendre tout bien sensible, & de le rapporter à nôtre usage. Laissons aux Grammairiens de profession, la recherche curieuse de toutes les plantes que nomme Virgile, & la description de tous les instrumens d'agriculture, dont parle Hesiode; prenons seulement occasion de ce qu'ils disent, pour faire entendre à nôtre écolier, ce qui se fait aujourd'huy dans nôtre païs, & nous consolons s'ils ont dit quelque mot que nous n'entendions pas, pourvû que nous entendions aussi-bien nôtre ménage, qu'ils entendoient le leur.

XXV. Jurisprudence.

Pour la Jurisprudence, comme elle dépend moins de l'imagination, & qu'elle a beaucoup plus de raisonne-

 ment,

ment, il faut attendre que l'esprit soit plus accoûtumé à s'appliquer, & que le jugement soit plus formé; c'est à dire vers treize ou quatorze ans, & à la fin des études. Il est toutefois bien plus aisé de la rendre sensible & agreable, que la Philosophie qui est d'ordinaire l'étude de cêt âge; surtout aprés ce fondement d'Oeconomique dont j'ay parlé, elle seroit bien plus facile. On peut juger que par la Jurisprudence je n'entends pas icy cette étude si longue & si difficile, qui fait les Jurisconsultes de profession, & qui embrasse la connoissance, non seulement de toutes les Loix, qui sont en usage dans un païs, sur quelque matiere que ce soit; mais de tout ce qui sert à les interpreter, pour les appliquer aux affaires particulieres. Je ne parle icy que des études necessaires à tout le monde. Ainsi à l'égard du Droit, j'entends seulement ce que chaque particulier est obligé d'en sçavoir, pour conserver son bien, & ne rien faire contre les Loix. Chacun y est obligé par les loix mêmes, qui présument que tous les citoyens en sont instruits; qui en imputent l'ignorance comme une faute, & la punissent, ou par la perte des biens, si l'on a manqué d'observer les regles de les acquerir & de les conserver, ou par des peines plus severes, si cette ignorance a porté jusques au crime. Cependant

dant on n'a aucun ſoin d'en inſtruire les jeunes gens, hormis ceux que l'on deſtine à la robe; & on s'étonne ſans doute que je ſouhaite qu'on leur en parle. Mais, à examiner les choſes ſans prévention, cette étude eſt bien auſſi utile, pour le moins, que la Philoſophie que l'on leur enſeigne, & n'eſt pas plus difficile. La Philoſophie, dit-on, exerce l'eſprit des jeunes gens, & les rend ſubtils. Auſſi feront les ſubtilités du Droit, qui ſerviront à faire mieux entendre le principal. On craint de les fatiguer, ſi on leur parloit d'uſufruit & de proprieté; de la difference entre le droit d'heredité, & les corps hereditaires; entre les parts par indivis & les parts diviſés, quoy que l'on puiſſe faire voir les effets ſolides de toutes ces diſtinctions. Ne craint-on point auſſi qu'ils s'ennuyent des univerſels, des categories, de l'infiny en acte ou en puiſſance, & des étres de raiſon? Enfin la connoiſſance du Droit, agreable, ou non, eſt neceſſaire à tous ceux qui vivent ſous les mêmes loix.

Cette étude ſeroit bien facile, ſi nous avions des loix certaines, comme les Romains avoient celles des douze tables; les Atheniens celles de Solon; les Hebreux celles de Moyſe, ou plûtôt de Dieu. Il n'y auroit qu'à lire ces Loix, pour apprendre ſon devoir. Mais il n'eſt

eſt pas ainſi. Il faut un grand uſage, pour diſtinguer dans les gros volumes des Ordonnances de nos Rois, celles qui s'obſervent, d'avec les autres. Les coûtumes ne parlent que de certaines matieres. Nous ſuivons quantité de regles du Droit Romain, dont toutefois la plus grande partie n'eſt point reçûë, au moins, dans nos païs de coûtumes. Nôtre Droit étant donc ſi mêlé & ſi peu certain, nous avons beaucoup plus beſoin d'étude, pour le connoître, je dis pour en avoir cette connoiſſance mediocre, que l'on préſume dans tous les particuliers. Car pour le ſçavoir exactement, c'eſt l'étude de toute la vie.

Voicy en quoy je fais conſiſter cette connoiſſance mediocre, neceſſaire à tout le monde. Premierement à entendre les termes, dont on uſe ordinairement en parlant d'affaires, & qui ſont employés dans les Ordonnances, les Coûtumes, & les autres livres de Droit; comme fief, cenſive, propres, acqueſt, déguerpir, garantir, & tous les autres, qui ne ſont point de l'uſage ordinaire de la langue. Les enfans peuvent apprendre de bonne heure tous ces mots; principalement ſi l'on a ſoin de leur en faire entendre le ſens, par des exemples ſenſibles; & plûtoſt ils les auront appris, moins ils leur paroîtront

bar-

barbares, dans la suite ; toûjours vaut il bien autant en charger leur memoire, que des noms, des figures de Rethorique, & des termes de Philosophie. Aprés cette connoissance du langage, qui emporte beaucoup de définitions, je voudrois que l'on apprît les maximes les plus generales du Droit, qui regardent les particuliers ; comme des tutelles, des successions, des mariages, des contracts les plus ordinaires, sans entrer dans les subtilitez du Droit, ny affecter trop de methode ; mais seulement y employant un peu d'ordre, pour éclairer l'esprit & secourir la memoire. Ensuite il faudroit traiter, de la maniere de poursuivre son droit en justice : & sans descendre au détail de la procedure, en marquer l'ordre en gros, & la necessité qu'il y a d'observer exactement dans les jugemens, les formalités établies. La difficulté seroit pour le maître, à choisir dans les livres ces connoissances necessaires, qui y sont si éparses & si mêlées. Car il faut avoüer, que nous n'avons point encore d'ouvrage, où tout ce que je viens de dire soit rassemblé, & separé du reste. En attendant que quelqu'un fasse cet ravail, on pourroit se servir des Instituts de Justinien, de l'Institution coûtumiere de Loisel, de celle de Coquille, de l'Indice de Ragueau, & des au-

tres ouvrages semblables. Des puis, il seroit bon de fair lire à l'écolier, la Coûtume de son païs toute entiere, & luy faire voir quelques contracts des plus communs, pour en entendre les causes principales.

Mais dira quelqu'un, n'y a-t-il pas déjà trop de chicaneurs en France, sans vouloir que tout le monde le devienne ? Voilà le langage ordinaire des ignorans, de nommer chicaneurs, tous ceux qui entendent les affaires, ou qui en parlent en termes propres. Au contraire, une des plus grandes sources de la chicane, est cette ignorance du Droit. De-là vient que l'on fait des traités desavantageux, qu'ensuite l'on ne veut point executer; que l'on demande tant de recisions & de restitutions, contre des surprises; que l'on entreprend temerairement des procés, dont on ne voit pas les consequences; qu'ayant raison dans le fonds, on s'abandonne à la conduite d'un Soliciteur, qui gâte le bon droit, par la mauvaise procedure. Que si quelque connoissance des affaires produit la chicane, c'est la connoissance confuse & incertaine d'un petit détail de pratique sans ordre & sans science des principes; d'où vient que les plus grands chicaneurs, sont toûjours les praticiens du dernier ordre. Or on ne peut avoir que ces notions obscures & imparfaites, quand on

ne s'instruit que par l'usage. Outre que c'est un maître bien lent, & qui n'instruit guere, que par les fautes que l'on fait. Encore aprés un long temps, ne sçaurez vous que de certaines affaires particulieres, dont vous sçaurez même trop de détail, & vous ignorerez entierement tout le reste. Il me semble qu'il vaut bien mieux ne se pas attendre tout-à-fait à l'experience, & s'y preparer par quelques connoissances generales. Car quoy qu'il soit vray que beaucoup de gens s'instruisent suffisamment des affaires, par le seul usage: il faut avoüer qu'ils s'en instruiroient encore mieux & plus aisement, s'ils y joignoient quelque étude. Et puis qu'il y a un certain âge, où l'on veut que les jeunes gens étudient, quand ce ne seroit que pour les occuper, pourquoi ne les occupera-t'on pas plûtôt à ce qui leur pourra servir dans la suite, qu'à ce qui n'est bon que pour l'école, c'est à dire pour rien; puisque l'école n'est bonne, qu'en tant qu'elle sert pour le reste de la vie. Au reste il ne faut pas craindre, qu'ils apprennent un peu plus de droit, que ce qui leur sera necessaire absolument. Il est difficile de mesurer si juste ce necessaire, & on ne retient que le gros de tout ce que l'on apprend.

On pourroit aider à égayer cette étude, un peu sombre d'elle-même, par

la connoissance de quantité de faits, qui donnant à l'écolier un peu d'experience avant l'âge, luy rendroient plus sensibles, & les maximes & les raisonnemens du Droit. Je voudrois donc que l'on entretint souvent un jeune homme, des differentes conditions des gens du même païs, de leurs occupations, de ce qui les fait subsister. Qu'il sçeût comment vit un païsan, un artisan, ou un bourgeois; ce que c'est qu'un Juge, ou un autre homme de robe; je dis ce qu'ils doivent étre; de quelle naissance ils sont, comment ils arrivent aux charges, comment ils y subsistent. Qu'il sçeût comment vivent les soldats & les Officiers d'armée: qu'il connût aussi les Ecclesiastiques & les Religieux; en un mot tous les hommes avec qui il doit vivre. Il faudroit aussi luy décrire les differentes natures de biens. Quel est le revenu depuis la moindre Ferme, jusques à la plus grande Seigneurie; & comment on fait pour retirer ces revenus. Ce que c'est que le trafic & la banque, & comment on s'y enrichit. Les differentes natures de rentes; enfin les diverses manieres de vivre & de subsister, selon la diversité des Provinces. Et comme on ne peut guere apprendre tout cela, que par la conversation; il faut montrer aux jeunes gens, à profiter de l'entretien de

toutes ſortes de perſonnes, juſques aux païſans & aux valets. Le moyen eſt de faire parler chacun de ſon mêtier, & des choſes de ſa connoiſſance. Tous les deux trouvent leur compte en mutuelle converſation. Celuy qui parle a le plaiſir d'inſtruire & de ſe faire écouter: celuy qui écoute, a le plaiſir d'entendre quelque choſe de nouveau, & le profit luy en demeure.

La lecture des Anciens peut auſſi ſervir à connoître ces mêmes faits, comme j'ay marqué pour l'Oeconomie. Les oraiſons & les lettres de Ciceron, ſont pleines d'un merveilleux détail d'affaires, que l'on peut faire obſerver à l'écolier, ſelon ſon beſoin. S'il doit mener une vie privée, on luy expliquera principalement les affaires particulieres; s'il eſt deſtiné par ſa naiſſance à de grands emplois, on l'arrêtera plus ſur les affaires publiques. Tite Live & les autres Hiſtoriens luy en apprendront auſſi beaucoup. Ainſi une même lecture peut ſervir à pluſieurs uſages: pour la Grammaire, pour la Rethorique, pour l'Hiſtoire, la Morale, l'Oeconomique, la Juriſprudence; on appuyeroit tantôt ſur un genre de reflexions, tantôt ſur l'autre, ſelon les occaſions; & il ſeroit difficile, que quelqu'une ne fiſt ſon effet. Mais il faut éviter, en toutes ces obſervations, la cu-

rioſité qui tente continuellement ; ſi ce n'eſt en tant qu'elle peut ſervir, comme d'un ragoût pour réveiller l'appetit de ſçavoir. Car au reſte ce ne ſera pas un grand malheur, de ne pas entendre quelque mot de Plaute ou de Varron, qui marque la fonction d'un eſclave ; ou d'ignorer quelque formalité des Comices ; pourvû que l'on retienne que les Romains entendoient fort bien leurs affaires & particulieres & publiques, qu'ils y étoient fort appliqués, & que tous ces grands hommes, que nous admirons dans leur hiſtoire, ne ſe ſont rendus grands, chacun ſelon leur genie, que par cette application. Ainſi cette étude du Droit, ne ſerviroit pas ſeulement à rendre les jeunes gens capables d'affaires, elle contribuëroit plus qu'aucune autre, à leur rendre l'eſprit ſolide, & à leur former le jugement ; puiſqu'elle ne conſiſteroit, qu'à leur faire connoître la verité des choſes les plus proportionnées à la connoiſſance des hommes.

Or il me ſemble que dans les études on devroit principalement chercher cette ſolidité & cette droiture de jugement. Il n'y a que trop de bel eſprit dans le monde : mais il n'y aura jamais aſſez de bon ſens. Pourquoy tant vanter aux écoliers ce brillant & ce feu d'eſprit, que l'on ne peut donner à ceux qui ne l'ont pas naturelle-

ment,

ment, & qui nuit plus d'ordinaire qu'il ne sert, à ceux qui l'ont ? Cultivons le bon sens & le jugement. Tous ceux qui ne sont pas nez stupides, peuvent arriver à la droiture d'esprit, pourvû qu'on les accoûtume à s'appliquer & à ne point precipiter leurs jugemens : & ce n'est que par-là, que l'on réüssit dans les affaires, & dans toute la conduite de la vie. La connoissance des affaires contribuëroit encore, à détacher les jeunes gens de la bagatelle, & à les rendre serieux ; car nous sommes tels, que les pensées qui nous occupent. Elle les accoûtumeroit à s'appliquer, à être soigneux, à aimer la regle & la justice, que l'on ne peut manquer d'aimer, si on la connoît, avant que d'avoir interêt de s'y opposer. Or les jeunes gens ne sont pas encore sensibles à l'interêt ; l'avarice est le moindre de leurs vices. Pour donner de l'application & du soin, il seroit fort à souhaiter, que l'on joignît la pratique aux instructions: qu'un pere fist entrer son fils dans les conseils de ses affaires domestiques, qu'il le fist parler sur celles qui se presentent, qu'il le chargeât de quelques-unes les moins difficiles, qu'il luy donnât à gouverner quelque partie de son bien, dont il luy fist rendre compte. Rien ne seroit plus salutaire à un grand Seigneur, que d'avoir été ainsi élevé; d'être tellement capable d'affaires, qu'il

qu'il n'eût des Intendans, des Agens & des Soliciteurs, que pour se soulager, & non pour se décharger tout à fait: qu'il conduisît luy même tout le gros de ses affaires, ne laissant à ses gens que l'execution & le détail: en un mot, qu'il gouvernât ses gens, au lieu d'en étre gouverné, comme il n'arrive que trop souvent. Car n'est-il pas évident, que cette dépendance absoluë où les gens d'affaires tiennent leurs maîtres, & cette inapplication, qui ruïne tant de grandes maisons, vient principalement de l'ignorance des gens de qualité, & de leur mauvaise éducation? Je sçay bien qu'il y a beaucoup de paresse & d'attachement au plaisir. Mais il arrive quelquefois, que l'on se dégoûte du plaisir, & que l'on secouë la paresse; au lieu que l'on ne s'instruit point, quand on a passé un certain âge. D'abord on conçoit de l'aversion pour les affaires, parce que l'on n'entend point les termes, & que l'on ne sçait point les maximes. On se flatte que le bon sens suffit pour les regler, & chacun croit en étre bien pourvû. Mais on ne considere pas, que le Droit est mêlé d'une infinité de faits & de regles établies par les hommes, qu'il est impossible de deviner. Quand on vient à reconnoître la necessité de s'en instruire, on a honte d'avoüer son ignorance. Enfin la longue habitude de ne s'appliquer à rien,

&

& de ne ſe point contraindre, l'emporte ſouvent ſur les interêts les plus preſſans. Voilà ce que j'entends par les noms de Grammaire, d'Arithmetique, d'Oeconomie, & de Juriſprudence ; & voilà toutes les études que j'eſtime les plus neceſſaires.

XXVI. Politique.

CEux qui par leur naiſſance ſont deſtinez à de grands emplois, ont beſoin de quelques inſtructions plus étenduës, que les ſimples particuliers. Leur Juriſprudence doit embraſſer le Droit public: leur morale doit s'étendre juſques à la politique. Car pour les gens du commun, ces études ne peuvent être miſes qu'au rang des curioſitez. Il eſt difficile d'empécher les hommes de diſcourir ; mais il eſt difficile auſſi que des Princes ou des Miniſtres d'état s'empéchent de rire, quand ils voyent des bourgeois ou des artiſans diſputer ſur les interêts des Potentats, & leur précrire des regles pour leur conduite. A l'égard des enfans, dont on peut raiſonnablement prévoir qu'ils arriveront un jour à de grandes places ; il eſt important de leur donner de bonne heure des maximes droites, de peur qu'ils n'en prennent de fauſſes, ou qu'ils n'agiſſent au hazard. Je voudrois donc leur faire connoître, premierement l'état du gouvernement preſent de leur païs ;

les

les differentes parties dont ce corps est composé, les noms & les fonctions des Officiers qui le gouvernent, la maniere de rendre la justice, d'administrer les finances, d'exercer la police, & ainsi du reste: la forme des conseils pour les affaires publiques. Je voudrois que chacun commençât par l'état de son païs, comme le plus necessaire & le plus facile à connoître: ensuite qu'il s'étendit aux païs étrangers les plus proches, & avec lesquels il a le plus de relation. En luy montrant comment les choses sont en effet, je luy montrerois comment elles devroient étre; non pas encore, suivant les opinions des Philosophes, & le pur raisonnement; mais suivant les loix de l'état même, & ses anciens usages. Voilà ce que j'appelle Droit public. Les regles, suivant lesquelles chaque Etat est gouverné: les Droits du Souverain, & des Officiers dont il se sert: les Droits des Etats & des Souverains à l'égard les uns des autres. Cette étude est plus de positive, que de raisonnement, & elle enferme beaucoup d'histoire, qui peut la rendre agreable.

La Politique consiste plus en raisonnement, & doit remonter plus haut dans la recherche des principes. Elle ne regarde pas seulement comment la France ou l'Allemagne doivent étre gouvernées, sui-

ſuivant la forme particuliere de leur etat, & les loix qui s'y trouvent établies; elle conſidere en general ce que c'eſt que la ſocieté civile, quelle forme d'état eſt la meilleure, quelles ſont les meilleures loix, & les meilleurs moyens de maintenir le repos & l'union entre les hommes. Ces conſiderations generales ſont fort utiles pour donner à l'eſprit de l'élevation & de l'étenduë, pourvû que l'on en faſſe l'application ſur les exemples particuliers, & que l'on ne ſe contente pas des exemples anciens d'Athene ou de Lacedemone; mais que l'on en prenne de modernes, qui nous touchent & nous inſtruiſent mieux. L'avis qui me paroît le plus important en cette matiere, eſt de faire connoître de bonne heure à un jeune Prince, ou à quelque enfant que ce ſoit, la difference de la vraye & de la fauſſe Politique. Qu'il ait horreur de celle qui n'a pour but, que de rendre puiſſant le Prince, ou le corps qui gouverne, aux dépens de tout le reſte du peuple. Qui met toute la vertu du Souverain, à maintenir & à augmenter ſa puiſſance, laiſſant aux particuliers la juſtice, la fidélité & l'humanité. Qu'il ne faſſe pas grand cas des artifices, par leſquels on affoiblit ſes voiſins, en leur ſuſcitant des ennemis, ou en excitant chez eux de la diviſion: ny de l'adreſſe
à

à tromper ses propres sujets, en leur faisant croire l'état plus puissant qu'il n'est. Pour éviter tous ces inconveniens, il faut laisser la plûpart des politiques modernes, & sur tout Machiavel, & l'Anglois Hobbes. Revenons à Platon & à Aristote, dont la politique est fondée sur des principes solides de morale & de vertu. Elle a pour but, non pas d'élever un certain homme, ou un certain genre de personnes au-dessus des autres; mais de faire vivre les hommes en societé, le plus heureusement qu'il est possible: de procurer à tous les particuliers la sureté, la possession paisible de leurs biens, la santé du corps, la liberté d'esprit, la droiture de cœur, la justice. Pour donner de si grands biens à toute une societé, ces Philosophes ont crû qu'il estoit juste, que quelques uns eussent la peine de veiller continuellement sur elle, de pourvoir à tous ses besoins, de la défendre des attaques du dehors, de maintenir la tranquillité au-dedans. Voilà, si je ne me trompe, les principes de la veritable Politique. Mais pour le voir dans sa pureté, il faut remonter plus haut que Platon & Aristote; il faut l apprendre de Moyse, de David, de Salomon, des Prophetes, & des Apostres, ou plûtost de Dieu méme, dont ils n'ont été que les Interprétes. 'Ils nous diront que tous

les

les hommes sont freres, que les premiers états n'ont esté que de grandes familles ; que chacun doit aimer la terre où Dieu l'a fait naître, & la societé où il l'a mis ; qu'il est juste qu'un particulier donne sa vie pour le salut public ; que c'est Dieu qui a établi des hommes pour gouverner les autres ; que la personne du Prince est sacrée ; qu'il est étably pour défendre le peuple, & luy rendre la justice ; qu'il ne peut s'acquitter de son devoir, si Dieu ne luy donne la sagesse ; & une infinité d'autres maximes semblables, dont on pourroit composer un corps entier de politique, tiré de l'Ecriture sainte. Je n'en ay peut-étre que trop dit, sur une matiere dont peu de disciples ont besoin, & que peu de maîtres sont capables d'enseigner.

XXVII. Langues, Latin, &c.

OUtre les études necessaires, il y en a de fort utiles à tous ceux qui sont d'une condition honnête, mais dont on peut se passer absolument. Premierement le Latin : Car je n'ay point supposé que les études dont j'ay parlé, en dépendissent ; & ce que j'ay dit du secours que l'on tire des autheurs antiques pour l'Oeconomie & la Jurisprudence, se doit entendre pour ceux qui apprendront d'ailleurs le Latin, ou même le Grec, ou qui liront les traductions. Or quoy que

que le Latin ne soit pas necessaire, il est tres-utile pour la Religion, pour les affaires, & pour les études. Puisque l'Eglise Romaine n'a pas jugé à propos de changer la langue de ses Prieres & de ses Offices, non plus que l'Eglise Grecque, & les autres Orientales, il seroit à souhaiter que tous les Chrétiens pûssent entendre cette langue; & tous ceux qui ont la commodité de l'apprendre, ne la doivent pas negliger; joint la satisfaction qu'il y a de pouvoir lire les écrits de tant de Peres Latins, & d'entendre cette version de l'Ecriture, dont l'Eglise a autorisé l'usage. Pour les affaires, la plûpart des termes que l'on employe pour en parler sont Latins, & empruntez du Droit Romain, dont il est impossible de bien parler en une autre langue; comme on voit par les livres de Droit des Grecs modernes. Enfin pour toutes les études, on est tellement accoûtumé à se servir de cette langue, qu'elle est devenuë la langue commune des gens de lettres par toute l'Europe, que la plûpart des Autheurs modernes l'ont employée, & qu'elle sert à entendre tous les anciens.

J'ay déjà parlé de la maniere de l'apprendre, j'ay conseillé de compter bien plus sur l'usage, que sur les preceptes. J'ajoûteray qu'il faut étre fort soigneux de faire observer au disciple le genie de

cha-

chaque langue, & l'accoûtumer à ne rendre jamais le Latin, que par de bon François; ny le François, que par de bon Latin. Il faut luy montrer que l'on ne peut pas toûjours rendre un mot par un mot de même espece, verbe pour verbe, nom pour nom; ny même toûjours un mot par un mot, parce que souvent un mot d'une langue exprime une frase entiere de l'autre. Les hommes ont bien plus de pensées, qu'ils n'ont inventé de sons differents pour les exprimer; ainsi il n'y a point de langue où on ne demeure court à quelque endroit. Ce n'est donc pas traduire parfaitement, que de tourner seulement les mots, s'ils ont une constru&ion barbare dans la langue où on les rend. Il est vray que cette maniere de traduire est la plus seure pour la fidelité, & qu'elle donne au lecteur le plaisir de voir dans la traductiõ le genie de la langue originale. Telle est la fameuse version des Septante. Elle represente l'original mot pour mot, & rend toûjours les mêmes mots Hebreux, par les mêmes mots Grecs: on ne peut traduire avec plus d'exactitude & de religion. Le respect du texte sacré, faisoit craindre d'en alterer le sens par le moindre changement. Mais ordinairement pour bien traduire, il faut rendre la même pensée, & autant qu'il se peut la même figure &

la même force d'expression, selon le naturel d'une autre langue : & quand l'écolier s'en écarte, il faut luy faire sentir le défaut de sa traduction. Diriez-vous, par exemple, en vous pleignant d'un ingrat: j'ay remporté peu de graces de mon bienfait envers luy? Vous diriez plûtôt: il a mal reconnû l'obligation qu'il m'avoit. Le Latin a cela de particulier pour nous, que comme nôtre langue en vient, nous croyons que les mots signifient ceux dont ils viennent, quoy que souvent il ne soit pas ainsi. Table vient de *tabula*, qui signifie une planche: chambre vient de *camera*, qui signifie une voute : *fortis*, signifie vaillant, & *valens*, signifie fort.

Il faut encore se guerir de l'erreur, que l'on puisse apprendre parfaitement le Lain, ny aucune autre langue morte. Nous ne pouvons sçavoir que ce qui est écrit, & nous ne pouvons pas même entendre tout ce qui est écrit. Combien y a-t'il de mots dans Caton, & dans les autres autheurs des choses rustiques, que personne n'entend plus? Et combien y a-t'il de ces sortes de choses vulgaires & triviales, qui n'ont jamais été écrites en Latin? Dans les discours même que nous croyons entendre le mieux, il y a des finesses que nous ne pouvons reconnoître; comme celles que remarque Aule Gelle,

Gelle, en certains endroits de Ciceron & de Virgile. Que s'il eſt preſque impoſſible d'apprendre dans la derniere perfection, même les langues vivantes, qui ne nous ſont pas naturelles, que peut-on eſperer de celles qui ne ſubſiſtent plus que dans les livres? Mais ce qui nous doit conſoler, c'eſt qu'il ſeroit inutile de les ſçavoir mieux. Nous n'avons beſoin du Latin que pour entendre les livres, ou pour nous faire entendre aux étrangers; à l'égard des livres, nous ne pouvons entendre que ce qui eſt écrit; & pour nous faire entendre aux étrangers, il faut parler le Latin à peu prés comme eux. Je ne voudrois pas toutefois imiter les Allemands & les Polonois, qui employent ſans ſcrupule le Latin le plus groſſier, pourvû qu'ils le parlent facilement. Mais j'éviterois encore avec plus de ſoin l'affectation de certains ſçavans, qui à force de parler Latin trop finement, ſont difficiles à entendre; j'aimerois mieux parler plus mal, & être entendu. Je voudrois donc proportionner mon ſtile à la portée du commun des gens de lettres, ſans le negliger, en ſorte qu'il fût barbare; ny le travailler tellement qu'il fût obſcur. Je voudrois ſur tout obſerver le caractere des ouvrages, & ne pas mêler dans un écrit de Theologie, ou de quelque autre matiere ſerieuſe, des quolibets

Gell. lib. 1. c. 7. 13. & c. 19.

Vide Gell. lib. 1. c. 10.

ou des proverbes que Plaute fait dire à ſes eſclaves ; ny dans une lettre familiere des phraſes poëtiques, ou de grandes figures tirées des Philippiques de Ciceron. Ces avis ſont neceſſaires, puiſque la vanité des ſçavans modernes les a fait donner dans tous ces inconvenients. Souvent auſſi il leur arrive de mêler des mots Grecs dans leur Latin, en quoy il me ſemble qu'ils ne ſe font guere d'honneur; puiſque c'eſt avoüer tacitement, qu'ils ne ſçavent pas exprimer en Latin, ce qu'ils diſent en Grec : car ce n'eſt pas bien ſçavoir une langue, que de ne ſçavoir pas dire tout ce que l'on veut, du moins en prenant un peu de détour ; & c'eſt inſulter à ceux qui ne ſçavent pas le Grec, que de couper ainſi le diſcours par des mots qui leur en font perdre la ſuite. Que ſi j'étois forcé de mêler à un diſcours Latin, ou François, quelque mot Grec, ou Hebreu, ou d'une autre langue ; je l'écrirois toûjours en lettres Latines, pour n'embarraſſer perſonne.

XXVIII. Hiſtoire

LA ſeconde de ces études utiles eſt l'Hiſtoire. Mais comme il eſt difficile qu'un ſeul homme liſe tout ce que nous en avons, de tous les temps, & de tous les païs ; & qu'il n'eſt pas à propos, que beaucoup de gens s'occupent entierement à cette lecture : il faut du choix

&

& de l'ordre, autant ou plus qu'en aucune autre étude. Celuy qui ſe contente, comme l'on fait ſouvent, de lire au hazard le premier livre d'hiſtoire qui luy tombe entre les mains, ſe met en danger de charger ſa memoire de beaucoup de fables, ou de ne rien retenir, faute d'entendre ce qu'il lit. On doit donc donner aux jeunes gens des principes, pour diſcerner les hiſtoires qui leur ſeront utiles, & pour les lire utilement. Mais pour bien faire, il faut avoir poſé les fondemens de cette étude, dés l'enfance. Car quoy que la nouveauté ſoit un grand charme dans l'hiſtoire, rien n'eſt plus incommode, que d'y trouver tout nouveau, & n'y rien voir de nôtre connoiſſance; pas un lieu, pas un homme. L'hiſtoire de la Chine eſt pleine de grãds évenemens, & d'exemples de vertus rares: cependant, parce que nous n'avons jamais oüy parler d'Iao ny de Chinitamyou, & que la Geographie, même la plus recente de ce grand païs, ne nous eſt pas familiere, cette hiſtoire nous eſt d'abord tres-deſagreable. La memoire travaille continuellement; quand nous trouvons un nom propre, nous ne ſçavons ſi nous l'avons déjà vû ou non: on ſe ſouvient de l'avoir vû, mais on a oublié qui il eſt, on prend un Royaume pour un homme, un homme

pour une femme ; on ne voit point l'interest que l'un avoit d'aimer ou de haïr l'autre. Enfin l'esprit est tiré tout à la fois par tant de nouveautez differentes, qu'il est dans une peine continuelle. Au contraire, quand un homme qui a quelque étude lit Herodote ou Tite Live, il se reconnoît par tout ; les plus grands objets luy sont tous familiers. Toute sa vie il a oüi parler de Cyrus & de Cresus, de Rome & de Cartage. Mais il voit un grand détail, qu'il ne sçavoit point ; & c'est cette nouveauté qui luy donne du plaisir, parce qu'il sçait où rapporter tout ce qu'il apprend, & qu'il ne travaille point pour entendre ou pour retenir les principales choses. La peine est bien plus grande pour ceux qui n'ont point de lettres ; aussi se plaignent-ils la plûpart de leur memoire. Ils devroient plûtost se plaindre de leur mauvaise éducation, qui fait que l'Histoire Grecque ou la Romaine leur est presque aussi inoüie, que celle des Chinois ou des Musulmans, à ceux qui ont fait les études ordinaires. Encore y a-t'il une difference bien grande. Il y a peu de gens parmy nous qui n'ayent oüy parler d'Alexandre, de Cesar, de Charlemagne ; mais qui connoît Almamon ou Ginguiscan, si ce n'est quelque peu de curieux ?

On ne peut donc commencer trop tôt,

tôt, à donner aux enfans les principes de l'hiſtoire. En même temps qu'on leur contera les faits, qui ſervent de fondement aux inſtructions de la Religion, il faut leur conter auſſi ceux que l'on trouvera dans l'hiſtoire les plus grands, les plus éclatans, les plus agreables, & les plus faciles à retenir. Il faut choiſir entre les autres ceux qui peuvent frapper l'imagination. La louve de Romulus, la mort de Lucrece, la priſe de Rome par les Gaulois; le triomphe de Pompée, ou celuy de Paul Emile; la mort de Ceſar. Et ſi l'on peut leur faire voir des medailles, des ſtatuës ou des eſtampes, les images en feront bien plus vives, & s'imprimeront bien plus avant dans la memoire. C'eſt ſans doute le plus grand uſage de la peinture & de la ſculpture; & c'eſtoit un grand avantage aux anciens Grecs, de pouvoir apprendre leur hiſtoire, même ſans ſçavoir lire, en ſe promenant dans leurs villes. Car, de quelque côté qu'ils ſe tournaſſent, ils trouvoient ou des bas reliefs, ou des peintures excellentes, dans les Temples & les galeries publiques, qui repreſentoient des batailles, & d'autres évenemens fameux; ou des ſtatuës d'hommes illuſtres, dont les viſages étoient reſſemblans, & dont l'habit & la poſture marquoient le ſujet qui les avoit fait ériger.

Pauſanias paſſim.

 Dans

Dans la campagne même, on voyoit des trophées, des tombeaux, des pyramides, qui étoient autant de monumens historiques.

Il faut encore avoir grand soin de dire aux enfans quantité de noms propres d'hommes & de lieux, afin qu'ils leur soient familiers de bonne heure, & qu'ils excitent leur curiosité. Je voudrois sur tout leur nommer, ceux qui sont plus grande figure dans l'Histoire du monde. Sesostris, Ninus, Nabuchodonosor, Cyrus, Hercules, Achilles, Homere, Licurgue, & les Romains à proportion. Mais je voudrois y joindre les noms de l'histoire moderne, dont toutefois on parle beaucoup moins aux enfans. Guillaume le Conquerant, Godefroy de Boüillon, Sanche le Grand, Roy de Navarre, & tous les autres qui ont esté les plus illustres depuis six cens ans. Je ne voudrois pas même obmettre les Orientaux, & je voudrois qu'un enfant eût oüi parler des califes de Bagdad & du Caire, de la plus grande puissance des Turcs Seljouquides, & de celle des Mogols: leurs noms ne luy paroîtroient point si barbares dans la suite, s'il y estoit accoûtumé de bonne heure. On se serviroit des cartes de Geographie, pour les noms des lieux, qu'il faudroit aussi leur apprendre, selon tous les temps & tou-

tes

tes les langues, autant que l'on pourroit. Je ne voudrois dans le commencement de ces instructions, m'attacher à aucun ordre de dattes ny de Cronologie, mais suivre l'occasion de la curiosité des enfans, pour leur dire tous ces noms & tous ces faits.

La matiere de l'histoire étant ainsi preparée, je commencerois à l'aranger, lors que mon disciple auroit dix ou douze ans. Je luy ferois observer les epoques, dont on s'est servi pour compter les temps. Les Olympiades & la fondation de Rome, Alexandre, l'incarnation, l'hegire des Mahometans. Mais je ne voudrois point l'embarrasser d'une Cronologie exacte, ny l'obliger à retenir des dattes toutes simples, qui demandent un grand effort de memoire. Je me garderois donc bien de luy parler de la periode Julienne; & je ne me servirois pas même des années de la creation du monde. Il est tres-difficile, pour ne pas dire impossible, de les fixer, & elles ne sont pas de grand usage, puisque jusques au temps de Rome & des Olympiades, car c'est à peu prés le même, il n'y a guere que l'Histoire sainte. Je me contenterois qu'il en sçeût bien la suite, selon les epoques ordinaires, du déluge, d'Abraham, de Moyse, de Salomon; sans se trop mettre en peine de la somme totale des années, qui ne se peut tirer sans de grandes

difficultés. Je luy ferois rapporter à ces personnes, & à ces évenemens, qui nous sont plus connus, le peu d'histoire profane qu'il y a dans ces temps-là : Danaüs & Cecrops à Moyse, Cadmus à Josué, Homere au Prophete Elie, laissant le soin de suputer les années du monde, à ceux qui ont le loisir & la curiosité d'étudier plus à fond la Cronologie.

De plus, je luy repeterois souvent certaines observations generales, qui rendent l'étude de l'histoire plus courte, plus facile, & plus utile. Vous devez sçavoir, luy dirois-je, que nous n'avons pas des histoires de tous les temps, non plus que de tous les païs. Il y a toûjours eu une infinité de nations ignorantes ; & de celles qui ont écrit, il y en a peu dont nous connoissons les livres. Toutes les histoires des anciens Orientaux, des Egyptiens, des Syriens, des Caldéens & des Perses, toutes ont pery ; & la plus ancienne qui nous reste, hors celle du peuple de Dieu, est l'histoire d'Herodote, qui n'a écrit qu'environ deux mille ans aprés le déluge, & douze cens ans aprés Moyse. Nous n'avons, jusques au temps de Jesus-Christ, que les livres des Grecs & des Romains, qui ne contiennent guere d'histoires certaines & dignes de foy, plus anciennes, que la fondation de Rome. Aprés Jesus-Christ, pendant prés de

cinq

cinq cens ans, vous n'avez qu'une seule histoire à suivre, qui est la Romaine. Mais depuis la ruïne de l'Empire d'Occident, l'Espagne, la France, l'Italie, & l'Angleterre font chacune leur histoire particuliere, à quoy il faut ajoûter celles d'Allemagne, de Hongrie, de Pologne, de Suede & de Danemarc, à mesure qu'elles commencent. On peut neanmoins rapporter toutes ces histoires à celle de France, parce que l'Empire de Charlemagne embrassoit la plûpart de ces païs; & dans les autres, il étoit tellement respecté, que les peuples tenoient à honneur d'imiter les mœurs de ses sujets: d'où vient que les Levantins comprennent sous le nom de Francs toutes les nations que j'ay marquées.

Voilà toute la suite de l'histoire, qui nous est la plus connuë, si ce n'est que l'on y veüille ajoûter l'histoire Byzantine, que nous avons depuis deux siecles. Pour celle des Musulmans, qui comprend tout ce qui s'est passé depuis mille ans, dans l'Egypte, la Syrie, la Perse, l'Afrique, & tous les autres païs où la religion de Mahomet s'est étenduë, nous l'avons ignorée jusques à present. Ce n'est pas comme l'on croit communement que les Mahometans n'ayent point écrit, ou que leurs livres soient perdus; il y en a de leur histoire seule dequoy faire une Bibliotheque entiere; mais ils ne sont ny imprimés, ny traduits, hors

deux ou trois qui courent entre les mains des curieux. Nous ſçavons encore que les Chinois ont une tres-longue ſuite d'hiſtoire, dont on nous a donné un échantillon en Latin depuis environ 30. ans. Nous ſçavons que les Indiens ont des traditions tres-anciennes écrites en une langue particuliere. On ſçait quelque choſe du Mexique & des Incas, mais qui ne remonte pas loin; & on a depuis deux cens ans une infinité de relations de divers voyages. C'eſt tout ce que je connois d'hiſtoires. On voit combien c'eſt peu, en comparaiſon de toute l'étenduë de la terre, & de toute la ſuite des ſiecles: mais il y en a encore trop pour un ſeul homme, & c'eſt particulierement en cette étude, qu'il faut choiſir & ſe borner.

Premierement il faut ſçavoir à quoy s'en tenir, dans les commencemens de chaque hiſtoire, pour ne pas donner dans la fable, en voulant remonter trop haut. La regle la plus ſeure eſt, de tenir pour ſuſpect, tout ce qui precede le temps, où chaque nation a receu l'uſage des lettres. De plus, il faut obſerver ſoigneuſement, la qualité & le temps des Hiſtoriens. On peut dire en general, qu'il n'y a d'hiſtoires dignes de foy, que celles des contemporains, ou de ceux qui ont écrit ſur des contemporains, dont

les

les livres pouvoient être venus jusques à eux, par une tradition suivie. Mais quand il y a de l'interruption dans une histoire, & de grands vuides obscurs, tout ce qui les precede doit être suspect. Je me contenterois de cêt ordre & de ces regles generales, pour l'histoire universelle; & je renfermerois mon disciple, pour sçavoir quelque détail dans l'histoire particuliere de son païs. Encore cette étude doit-elle être fort diversement étenduë ou reserrée, selon la qualité des personnes. Un homme de condition mediocre, a besoin de fort peu d'histoire; celuy qui peut avoir quelque part aux affaires publiques, en doit sçavoir beaucoup plus; & un Prince n'en peut trop sçavoir. L'histoire de son païs luy fait voir ses affaires, & comme les titres de sa maison; & celle des païs étrangers les plus proches, luy apprend les affaires de ses voisins, qui sont toûjours mêlées avec les siens. Toutefois, comme il a beaucoup d'autres choses à sçavoir, & que la capacité de l'esprit humain est bornée, il faut qu'il étudie principalement l'histoire de son païs & de sa maison, & qu'il sçache plus en détail, ce qui est le plus proche de son temps. Je voudrois à proportion que chaque Seigneur sçeût bien l'histoire de sa famille, & que chaque particulier sçeût mieux celle de sa

Province & de sa ville, que du reste. Le
Gen. 10. livre de la Genese est un parfait modele du choix que chacun doit faire dans l'étude de l'histoire. Moyse y a renfermé tous les faits qu'il étoit utile aux Israëlites de sçavoir, s'étendant principalement sur les plus importans; comme la creation, le peché du premier homme, le déluge & l'histoire des Patriarches, à qui Dieu avoit fait les promesses, qu'il alloit executer. Il ne laisse pas d'y marquer l'origine de toutes les nations, & de s'étendre plus ou moins sur leur histoire, selon qu'elles avoient plus ou moins de rapport au peuple pour qui il écrivoit. Que si l'on veut un abregé qui ne serve qu'à rafraîchir la memoire, on en a l'exemple dans le premier Chapitre des Paralipomenes, où les seuls noms mis de suite, rappellent toute l'histoire de la Genese. Il est toutefois à souhaiter, quoy qu'il ne soit pas necessaire, que tous ceux qui en ont le loisir, lisent les principaux Historiens Grecs & Romains. Il y a à profiter, & pour la morale & pour l'éloquence. Car en y apportant le correctif, que j'ay marqué, les exemples des grandes actions & de la bonne conduite des anciens, peuvent étre fort utiles; & la maniere d'écrire des Historiens, peut nous servir beaucoup, & pour la methode & pour le stile, si nous sçavons

les

les imiter. Ainsi il vaudra bien autant s'exercer à la langue Latine, en lisant des Historiens, que d'autres autheurs; puis qu'on ne la peut apprendre sans lire beaucoup.

APrés l'histoire des mœurs & des actions des hommes, l'étude la plus utile, ce me semble, est l'histoire naturelle. Je comprens sous ce nom toutes les connoissances positives & fondées sur l'experience, qui regardent la construction de l'univers, & de toutes ses parties, autant qu'en a besoin un homme qui ne doit étre ny Astronome, ny Medecin, ny Physicien de profession. Car encore ne faut-il pas ignorer tout-à-fait ce que c'est que ce monde où nous habitons, ces plantes & ces animaux qui nous nourrissent, ce que nous sommes nous-mêmes. Je sçay bien que la connoissance de nous-mêmes est la plus necessaire de toutes. Mais c'est la connoissance de l'ame, que je rapporte à la Logique & à la Morale. Pour le corps; comme nous le gouvernons bien moins par la connoissance, que par une volonté aveugle, qui est suivie des mouvemens qui dépendent de nous, sans que nous connoissions les ressorts & les machines qui en sont les causes prochaines, la connoissance particuliere de sa structure, ne nous sert guere, que pour en admirer

XXIX. Histoire naturelle.

mirer l'autheur, qui n'est pas moins admirable dans les autres animaux, & dans les autres parties de la nature. Il est vray que nous devons étre plus touchez, de ce que nous trouvons en nous-mêmes. D'ailleurs la connoissance de nôtre corps est fort utile, pour entendre les passions, leurs causes & leurs remedes, qui est une grande partie de la morale ; & pour discerner ce qui est propre à conserver la santé, de ce qui luy est contraire ; qui est une des études que j'ay marquées entre les plus necessaires.

Cette histoire naturelle, ou Physique positive, comprendroit donc la Cosmographie & l'Anatomie. Par la Cosmographie, j'entends le Systême du monde, la disposition des Astres, leurs distances, leurs grandeurs, leurs mouvemens, suivant les dernieres observations des Astronomes les plus exacts ; s'en rapportant à eux comme à des experts dignes de foy, sans examiner leurs preuves. J'y comprends aussi les meteores, non pour en chercher les causes, mais seulement pour connoître les faits ; la description de la terre, non pas tant de sa surface, qui regarde la Geographie, & se rapporte à l'histoire morale, que de sa profondeur, & des differents corps qu'elle contient. Il semble d'abord que ces connoissances ne soient que de pure curiosité ; mais elles sont en effet fort uti-

utiles, pour élever l'esprit, & luy donner de l'étenduë, fournir des idées justes de la sagesse infinie & de la toute-puissance de Dieu, de nôtre foiblesse & de la petitesse de toutes les choses humaines. Sous le nom d'Anatomie je comprends celle des plantes, aussi-bien que celle des animaux, & sans se répandre dans la curiosité, qui n'a point de bornes, je voudrois que mon disciple connût bien les animaux de son païs, les plus fameux des païs étrangers, & les plantes les plus d'usage; qu'il sçeût distinguer les principales parties d'une plante, & d'un animal; qu'il vît comment tous ces corps vivans se nourrissent & se conservent; mais particulierement qu'il vît la structure admirable des ressorts, qui font mouvoir les animaux, je dis ce que l'on en touche au doigt, c'est à dire les os & les muscles. On pourroit suivant son loisir & son genie pousser cette étude jusques à la connoissance des arts, qui employent des machines fort ingenieuses, ou qui produisent des changemens considerables dans les corps naturels; comme la Chimie, la fonte des métaux, la verrerie, la pelleterie, la teinture.

JE mets encore la Geometrie au nombre des études les plus utiles à tout le monde. En effet, elle ne contient pas XXX. Geometrie.

seu-

seulement les principes de plusieurs arts tres-utiles, comme les mecaniques, l'arpentage, la trigonometrie, la gnomonique, l'architecture toute entiere, & particulierement la fortification de si grand usage aujourd'huy, mais elle forme l'esprit en general, & fortifie extrémement la raison. Elle accoûtume à ne se pas contenter des apparences, à chercher des preuves solides, à ne se point arrêter tant que l'on peut douter avec la moindre vray-semblance, & à discerner ainsi les raisons convaincantes & demonstratives, d'avec les simples probabilitez. Elle seroit dangereuse toutefois, si elle n'étoit precedée de la Logique, telle que je l'ay marquée entre les études necessaires. Car c'est de cette Logique, qu'il faut prendre les grandes regles de l'évidence, de la certitude & de la demonstration, pour ne pas croire qu'il n'y ait que des choses sensibles & imaginables, comme sont les objets de la Geometrie, que nous connoissons clairement; qu'il n'y ait des raisonnemens certains, que touchant le rapport des angles & des lignes, ou les proportions des nombres; & qu'il faille chercher en toutes matieres la même espece de certitude. Mais quand on aura fondé ces distinctions & ces regles generales, par une bonne Logique, la Geometrie fournira un grand exercice de définir, de diviser & de raisonner.

SUr la fin des études, comme depuis l'âge de quatorze ou quinze ans, ou plus tard encore, à proportion de l'eſprit & du loiſir de l'écolier, on pourroit luy faire connoître les regles les plus ſolides de la veritable éloquence. Je ne propoſe pas cette étude comme neceſſaire, parce que l'on peut ſans être éloquent, être homme de bien, & même être habile juſques à un certain point, & que l'éloquence dépend pour le moins autant du naturel, que de l'étude. Il faut toutefois avoüer, qu'elle eſt d'une grande utilité, & que c'eſt elle qui fait réüſſir pour l'ordinaire, les affaires les plus grandes & les plus difficiles. Car je n'entends pas icy par éloquence ou Retorique, ce que l'on entend d'ordinaire, abuſant d'un nom que les pedants & les declamateurs ont décrié. Je n'entends pas, dis-je, ce qui fait faire ces harangues de ceremonies & ces autres diſcours étudiez, qui chatoüillent l'oreille en paſſant, & ne font le plus ſouvent qu'ennuyer. J'entends l'art de perſuader effectivement, ſoit que l'on parle en public ou en particulier. J'entends ce qui fait qu'un Avocat gagne plus de cauſes qu'un autre; qu'un Predicateur, humainement parlant, fait plus de converſions; qu'un Magiſtrat eſt le plus fort, dans les déliberations de

XXXI. Retorique.

ſa

sa compagnie ; qu'un Negociateur fait un traité avantageux pour son Prince ; qu'un Ministre domine dans les conseils. En un mot, ce qui fait qu'un homme se rend maître des esprits par la parole. Je sçay bien que souvent ceux qui réüssissent dans les plus grandes affaires, ont plus de talent naturel & d'experience, que d'étude, mais je ne doute point qu'elle ne leur fût tres-utile. Ils n'en auroient pas moins ce beau naturel, & ce grand usage, & ils auroient de plus quelques regles un peu plus seures, & les exemples des plus grands hommes de l'antiquité. Un Prince ou un Ministre d'état qui auroit esté assez bien élevé pour se familiariser dés sa jeunesse avec Ciceron, Demosthene & Thucidide, auroit un grand plaisir à les relire en âge meur, & en tireroit un grand profit. Mais ces autheurs demeurent inutiles & méprisez pour l'ordinaire, faute de lecteurs proportionnés. On les fait lire à des enfans, qui n'entendroient pas même en François des discours semblables, faute d'experience des choses de la vie, & d'attention aux affaires serieuses. Ou si des hommes les lisent, ce sont des sçavans de profession, des Regens, des Prêtres, des Religieux, éloignés du commerce du monde, & remplis d'idées toutes differentes de celles, qui occupoient ces autheurs.

theurs. Ciceron & Demosthene étoient des hommes nourris dans le monde, & dans les affaires. Ils s'éleverent par leur merite beaucoup au-dessus de leur naissance, qui toutefois étoit honnête, selon les mœurs de leur nation; & ils arriverent à la plus grande puissance, que l'on pût avoir dans leurs Republiques. Ciceron fut Consul, c'est à dire, que pendant une année, il fut à la tête d'un Empire aussi grand que douze Royaumes, comme ceux que nous voyons en Europe. Il gouverna une Province, il commanda des troupes, il étoit égal en dignité à Cesar & à Pompée, des Rois luy faisoient la Cour. Cependant, parce qu'on a lû ces autheurs dans les classes, il en reste souvent une idée desagreable, parce que l'on voit qu'ils plaidoient des causes, on les prend pour des Avocats, comme les nôtres, & on ne considere pas que Cesar plaidoit aussi, & pouvoit disputer de l'éloquence avec Ciceron. *Suet. in Jul. 55.* D'ailleurs on voit quantité de gens qui les étudient toute leur vie, sans en devenir plus propres au monde & aux affaires; & on ne prend pas garde, qu'ils n'y cherchent que le langage ou les figures de Retorique, pour les copier souvent mal à propos, & qu'ils n'y cherchent rien moins que la maniere de traiter les grandes affaires.

Plus

Plus l'écolier sçaura de choses, & aura le raisonnement formé, plus il sera capable de cette étude d'éloquence Car elle ne fait que donner la forme au discours, il faut que le bon sens & l'experience en fournissent la matiere. J'attendrois donc qu'un jeune homme eût des pensées, & pût dire quelque chose de luy-même, pour luy montrer la maniere de le dire. Je ne laisserois pas de jetter de loin les fondemens de cét art. Premierement j'en établirois la morale, & je luy ferois entendre, aussi-tôt qu'il en seroit capable, que l'éloquence est une bonne qualité, n'étant que la perfection de la parole. Que comme la parole nous est donnée pour dire la verité, l'éloquence nous est donnée pour faire valoir la verité, & l'empêcher d'être étouffée, par les mauvais artifices de ceux qui la combattent, ou par la mauvaise disposition de ceux qui l'écoutent. Que c'est abuser de l'éloquence, que de la faire servir à ses interêts & à ses passions, quoy que Ciceron & la plûpart des Orateurs en ayent usé de la sorte. Que son usage legitime est, de persuader aux hommes ce qui leur est veritablement bon, & principalement ce qui peut les rendre meilleurs; leur peignant vivement l'horreur du vice & la beauté de la vertu; comme ont fait les Prophetes, & les Pe-

Vide Plat. Gorg.

S. August. de Doctr. Christ. lib. 3. c. 2. 5. &c.

Peres de l'Eglise. Voilà ce que j'appelle la morale de l'éloquence.

L'art consiste à sçavoir bien parler & bien écrire, en toutes les rencontres de la vie, non seulement dans les actions publiques, comme ces harangues qui ne se font que pour satisfaire à certaines formalités; mais dans les déliberations, dans les affaires ordinaires, dans les simples conversations: sçavoir faire une relation, écrire une lettre; tout cela est matiere d'éloquence, à proportion du sujet. Pour en montrer le secret, je voudrois principalement employer les exemples & l'exercice. Les exemples se prendroient dans Ciceron, ou même dans Demosthene, selon les langues que le disciple sçauroit. S'il ne sçavoit point de Latin, on pourroit se servir des traductions de Ciceron, ou de quelque bon livre moderne, comme les lettres du Cardinal d'Ossat, qui sont pleines de l'éloquence solide, par où l'on réüssit dans les affaires. Ces exemples serviroient à donner aux preceptes, du corps & de l'aggrément. Car des preceptes tous seuls, donnés en general, seront toûjours secs & steriles; & comme dit S. Augustin, un beau naturel acquerera plûtôt l'éloquence, en lisant ou en écoutant des discours éloquents, qu'en étudiant des preceptes de l'éloquence. On pour-

S. August. de Doct. Christ. c. 3. lib. 4.

pourra profiter de toutes sortes de lectures, on trouvera par tout des exemples de ce qu'il faut suivre, ou de ce qu'il faut éviter; & cét exercice servira encore pour former le jugement du disciple. Car il faut l'accoûtumer à juger de ce qu'il lit, & à rendre raison pourquoy il le trouve bon ou mauvais. Ces raisons sont tout l'art de la Retori ue: il n'a été formé que sur les exemples, en observant ce qui per'uadoit, & ce qui nuisoit à la persuasion, & s'en faisant des regles, afin de ne le pas faire seulement par hazard ou par habitude. Non seulement la lecture, mais les conversations & les discours les plus communs de la vie, sont de bonnes leçons d'éloquence. Ces exemples vivans & familiers, serviront plus à la rendre solide & effective, que les livres, & tout ce qui sent l'école. Il est donc important d'apprendre à un jeune homme à en profiter, & de luy faire étudier sur le naturel tout l'art du discours. Faites-luy remarquer les adresses, que les gens les plus grossiers employent pour faire valoir leurs interêts; avec quelle force les passions font parler, & quelle varieté de figures elles fournissent: enfin comment la voix, le geste, tout l'exterieur, est proportionné au mouvement de celuy qui parle. Ces exemples sont plus forts dans les personnes exer-

Arist. 1. Rethor. init.

exercées aux affaires, que dans les autres, à la ville, qu'à la campagne, à la Cour qu'à la Ville, & les figures sont plus vives dans les femmes, que dans les hommes.

L'autre moyen pour apprendre cét art, qui est l'exercice, doit consister non seulement à écrire, mais à parler. Je voudrois que cêt exercice se fist toûjours en François, quelque bien que l'écolier sçeût le Latin. C'est assez qu'il soit occupé à bien parler, sans l'appliquer encore à une langue qui ne luy est pas naturelle. Il est à craindre qu'il ne force ses pensées, faute de les sçavoir exprimer assez juste, ou pour ne pas perdre quelque belle periode de Ciceron: s'il traite un sujet antique, il transcrira peut-étre, sans les entendre, des frases des auteurs qu'il aura lûs: & si le sujet est moderne, il sera embarrassé d'en parler en Latin. Car étant accoûtumé à ne parler qu'à des Grecs ou à des Romains, il sera tout déconcerté, quand il faudra parler à des hommes portant des chapeaux & des perruques, & traiter des interêts de la France & de l'Allemagne; où il n'y a ny Tribune aux harangues, ny Comices, ny Consuls. Qu'il écrive donc en sa langue, premierement des narrations, des lettres, & d'autres pieces faciles. Qu'il fasse ensuite quelque éloge d'un grand homme, quelque

lieu commun de morale, mais solide, sans galimatias, ny pensées fausses; qu'il exprime serieusement ses veritables sentimens. Enfin, quand il sera plus avancé, qu'il écrive des discours entiers : comme des déliberations sur les histoires qu'il aura leuës, & sur les sujets qu'il sçaura le mieux; afin qu'il tire, autant qu'il pourra, toutes ses preuves des circonstances de l'affaire, évitant les discours vagues & generaux. Ces compositions écrites, accoûtument les jeunes gens à s'appliquer, à fixer leurs pensées, à choisir les meilleures, & les aranger; à faire des periodes, & y observer le tour & la mesure qui contente l'oreille; en un mot à parler exactement. L'exercice de parler les accoûtumera à parler aisément de suite, sans chercher, sans hesiter, ny se reprendre; à étre hardis & attentifs. Or par cét exercice de parler, je n'entends pas tant ce que l'on appelle déclamation, qui n'est d'usage tout au plus que pour ceux qui doivent un jour parler en public; que des discours familiers, suivis & soûtenus, comme sont ceux des gens qui parlent bien d'affaires, ou qui content bien une histoire en conversation. Voilà ce que j'appelle Retorique.

XXXII. Poëtique.

QUe si vôtre disciple a un genie extraordinaire, vous pouvez le pousser jusques à la Poësie, qui n'est en effet qu'une éloquence plus sublime. Je ne croy pas que l'on en doive enseigner l'art à beaucoup de gens, puis qu'il est bien plus important, qu'il n'y ait point de méchans Poëtes, qu'il n'est necessaire qu'il y ait des Poëtes : & il est inutile de l'enseigner à des enfans, puisque pour y réüssir, toute la force de l'esprit est necessaire. Car il ne faut pas prendre la versification pour la Poësie ; ny croire que la Poësie ne soit qu'un jeu, nous reglant sur les exemples modernes. Pour en voir le veritable caractere, il faut remonter jusques à Sophocle & à Homere. On verra une Poësie tres-serieuse & tres-agreable tout ensemble : propre à former le jugement pour la conduite de la vie, & pleine des instructions les plus necessaires à ceux pour qui elle étoit faite ; c'est à dire, de leur Religion, & de l'histoire de leur Païs. On verra la même chose dans Pindare, & dans tous les autres Poëtes Grecs. Les Latins n'ont fait que les imiter. Il est vray qu'Homere & Pindare, qui ont si bien entendu cêt art, l'ont employé à fomenter l'idolatrie, & à se faire passer par une imposture criminelle, pour des hommes in-

ſpirez & des Prophetes, ſans parler de l'imperfection de leur morale : de ſorte que pour trouver une Poëſie pure, établie ſur un fondement ſolide, où l'on puiſſe goûter en ſûreté le plaiſir que peut donner le langage des hommes, il faut remonter juſques aux Cantiques de Moïſe, de David, & des autres vrais Prophetes. C'eſt là qu'il faut prendre la veritable idée de la Poëſie. Elle conſiſte, ce me ſemble, à rendre agreables & touchantes les veritez les plus neceſſaires pour former la conduite des hommes, & les rendre heureux; & à employer pour une fin ſi noble tout ce que l'eſprit humain a de plus fort, de plus ſublime, de plus brillant, tout ce que la parole a de plus expreſſif & de plus propre, tout ce que le ſon de la voix a de plus harmonieux & de plus paſſionné. Ce n'eſt donc pas un jeu d'enfans; & c'eſt abuſer miſerablement de ces beaux talens, quand Dieu nous les donne, que de ne les employer qu'à des ſujets mauvais ou inutiles. On devroit plûtôt travailler à reconcilier le bel eſprit avec le bon ſens, & avec la vertu.

Il ne faudroit pas beaucoup de preceptes de Poëtique à un homme qui ſçauroit ceux de l'éloquence; il n'y auroit guere que des exceptions à donner, en marquant juſques où la Poëſie s'éle-

ve, & ce qu'elle retranche des discours ordinaires. Le plus necessaire seroit de montrer les differens caracteres de ses ouvrages. Ce que c'est qu'une Ode, qu'une Hymne, qu'une Elegie, une Eclogue, & ainsi des autres, les reglant sur les modéles des Anciens, principalement des Grecs, & faisant voir comment nous les pouvons imiter. Pour les regles de la versification, c'est une affaire de peu de leçons, & l'exercice seul en donne la facilité. Je ne parle point icy des Vers Latins; si l'on en fait, ce sera comme un exercice de Grammaire, pour apprendre la quantité, & pour avoir plus de mots à choisir, en composant: & je ne sçay si ce profit vaut la peine, que donnent les Vers Latins. Mais ceux qui veulent pretendre à la Poësie, doivent s'y exercer en leur langue, & écrire pour leur nation. Au reste je ne voudrois pas dire, que la Poëtique fût une connoissance inutile à tous ceux qui ne sont pas nez Poëtes, ou qui ne veulent pas exercer ce talent. Il est bon que la pluspart des honnêtes gens sçachent juger de la Poësie par les veritables principes : & pour cela qu'ils connoissent les caracteres des ouvrages, & les exemples des Anciens. Mais je ne puis me resoudre à mettre cette étude entre les études les plus utiles, dont j'ay parlé jusques icy. Je la mets seulement

au rang des curiofités loüables, dont je vay faire le dénombrement.

XXXIII. Etudes curieuses.

JE conteray donc pour la premiere de ces curiofitez la Poëtique en theorie, & la lecture des Poëtes antiques. Ce n'eft pas que quand on les entend bien, il n'y ait à profiter, particulierement des Grecs; mais pour les lire avec plaifir, il faut fçavoir fi bien leur langue, leur mythologie & leurs mœurs, que l'utilité, ou le plaifir qui en revient, ne me femble pas digne de ce travail, veu le grand nombre de connoiffances qui nous font plus neceffaires. A la Poëtique, je joins la Mufique : je ne dis pas feulement l'exercice de chanter, & les regles pour conduire la voix; mais l'art & les principes de ces regles. J'y joins auffi la peinture, le deffein, & tous les arts qui en dépendent. Je conte encore pour études curieufes toutes les Mathematiques, qui vont au delà des élemens d'Arithmetique & de Geometrie. J'y comprens la Perfpective, & l'Optique : l'Aftronomie, & la Theorie des Planetes : la Cronologie exacte : la recherche des antiquitez; comme des medailles & des infcriptions : la lecture des voyages : l'étude des langues : car hors le Latin, le refte fe peut mettre au rang des curiofitez.

Ce n'eft pas que le Grec ne foit fort

utile à tous ceux qui veulent bien ſçavoir les Humanitez, & principalement aux Eccleſiaſtiques. L'Italien & l'Eſpagnol ont tant de rapport au François, que pour peu que nous ayons de genie pour les langues, nous ne devons pas les negliger. Pour les autres langues étrangeres, comme l'Anglois & l'Allemand, il n'y a que l'utilité particuliere qui puiſſe en recompenſer la difficulté. Mais la curioſité la plus dangereuſe en ce genre, eſt celle des langues Orientales. Elle flate la vanité, par la ſingularité & le prodige, outre qu'elle marque une profonde érudition, parce que l'on n'apprend d'ordinaire ces langues, qu'aprés celles qui ſont plus communes. Mais aprés tout, l'utilité n'en eſt pas aſſez grande pour le temps & la peine qu'il en coûte. Comme les peuples entiers profitent du courage & de la curioſité de quelque peu de voyageurs, qui ont découvert les païs les plus éloignez, & du travail des marchands qui y trafiquent tous les jours; ainſi il ſuffit qu'il y ait un petit nombre de curieux, qui par leurs traductions & leurs extraits nous faſſent connoître les livres des Arabes, des Perſans, & des autres Orientaux. La curioſité va plus loin que l'étenduë de la memoire, ou même de la vie: & entre les curieux mêmes, il eſt à ſouhaiter que chacun ſe

borne à une langue, pour la bien sçavoir, ou tout au plus à deux ou trois, qui ayent grande liaison ensemble, plûtôt que d'en connoître un grand nombre imparfaitement.

J'excepte la langue Hebraïque pour le respect de l'Ecriture sainte, qu'il est difficile de bien entendre, sans en avoir quelque teinture ; & j'estime utile à l'Eglise, qu'il y ait toûjours plusieurs Ecclesiastiques, qui la sçachent, quand ce ne seroit que pour imposer silence aux heretiques, qui veulent s'en prévaloir, & pour travailler à la conversion des Juifs, dans les païs où il y en a. Mais hors la necessité de cette controverse, je ne voudrois pas m'amuser à lire beaucoup de Rabins. Il y a plus à perdre qu'à gagner à cette étude. Ne nous laissons pas tromper par la vanité de sçavoir ce que tous les autres ignorent, voyons à quoy il sert effectivement. S'il y avoit quelque chose d'utile dans les Rabins, ce seroit les faits & la tradition des anciennes coûtumes de leur nation ; mais ils sont la plûpart si modernes, qu'il est bien difficile de croire, qu'ils ayent conservé ces traditions. Il n'y en a guere de plus anciens que de cinq cens ans ; ainsi quand il n'y auroit que mille ans que le Talmud seroit écrit, il y a toûjours plus de cinq cens ans, ou il faut que ces traditions se

soient

ſoient conſervées, ſans écrire ce qui n'eſt guere vray-ſemblable. Le temps & le ſtile de leurs livres, ſemble montrer qu'ils n'ont écrit que par émulation des Mahometans. Cependant, ſi quelque particulier avoit aſſez d'inclination à cette ſorte d'étude, pour s'y donner tout entier, je voudrois qu'il s'attachât au Talmud, où l'on trouvera ſans doute leurs traditions les plus anciennes & les plus utiles, pour connoître les mœurs des Juifs, principalement depuis le retour de la captivité, juſques à l'entiere diſperſion ſous les Romains. Mais ce travail eſt trop penible & trop ingrat pour y exciter beaucoup de gens.

Une autre étude curieuſe, qui peut avoir de grandes utilitez, eſt la theorie des arts & des manufactures differentes. Je mets en ce même rang la connoiſſance des plantes; non ſeulement de celles qui ſont d'uſage, mais de tout ce qui en a eſté dit; & ainſi des animaux, & de toute l'hiſtoire naturelle, à proportion; les experiences de chymie, ou des autres arts, qui ont fait découvrir de nouveaux ſecrets: les differens ſyſtémes, que les Philoſophes ont inventez pour expliquer les effets de la nature; c'eſt à dire, en un mot toute l'étude de la Phyſique. J'appelle tout cela curioſité: il vaut mieux s'y occuper, que de demeurer oiſif

ou s'abandonner au jeu ; mais il faut bien se garder de se livrer tellement aux curiositez, que l'on quitte les devoirs essentiels de la vie, que l'on neglige les affaires & les études plus utiles, quoy que moins agreables, & que l'on se prive de l'exercice du corps, qui entretient la santé, ou du divertissement necessaire pour relâcher l'esprit, & le mettre en état de s'appliquer aux choses utiles. C'est cette passion de curiosité, qui nuit le plus aux gens de lettres; quoy que d'ailleurs elle serve souvent, pour mener bien loin certaines connoissances. Mais il suffit pour celà, de quelques particuliers, qui s'y laissent emporter.

XXXIV. Etudes inutiles.

JE fais grande difference entre ces curiosités loüables & bonnes d'elles-mêmes, & les études mauvaises ou tout-à-fait inutiles. J'aime mieux que l'on se repose, que de chercher la Pierre Philosophale; j'aime mieux que l'on ne sçache rien, que de sçavoir le grand ou le petit art de Raimond Lulle, qui ne fait rien sçavoir en effet; & fait que l'on croït tout sçavoir, parce que l'on sçait des Alphabetes & des Tables, où l'on arange sous certains mots & sous certaines figures, des notions si generales, que personne ne les ignore, même sans étude; mais aussi qui ne conduisent à rien. Je mets

mets à peu prés en ce rang tout ce qui trompe, sous le nom de Philosophie ; la Physique qui ne fait point connoître la nature ; & la Metaphysique qui ne sert point à éclairer l'esprit, & à fonder les grands principes des sciences.

L'Astrologie judiciaire est encore plus méprisable, que la mauvaise Philosophie, puis qu'elle a moins d'apparence de raison : & elle est bien plus dangereuse, puis qu'elle a pour but de connoître l'avenir, & qu'elle porte ceux qui y croyent à regler leur conduite sur ses lumieres trompeuses, malgré les défenses expresses de la Loy de Dieu, qui condamne en general toute sorte de divination, & en particulier la crainte des signes du Ciel. Cependant il n'y a que trop de gens, qui s'en laissent enchanter, & peut-être la défense y contribuë-t'elle. Car ce ne sont pas les esprits les mieux faits, ny les plus gens de bien, qui s'y amusent. Il est vray qu'elle n'est pas criminelle, quand on la reduit à prédire les changemens des saisons, & tout ce qui dépend du mouvement de la matiere ; mais en cela même elle est fausse & impertinente ; puis qu'elle raisonne sur des principes établis à fantaisie, & qui n'ont aucun fondement sur la raison ou sur l'experience, ny aucune liaison avec les consequences que l'on tire. Telle est en-

Deut. c. 18. v. 11.

Jer. c. 10. v. 2.

core la Chiromanie, qui s'arréte aux lignes du dedans des mains; & je ne sçay pourquoy on n'a pas aussi raisonné sur celle des pieds, si ce n'est parce qu'il n'est pas si commode d'y regarder.

Ce sont des restes des anciennes superstitions, car toute la divination des Payens étoit de cette nature. Ils observoient les divers mouvemens de la flâme allumée sur un Autel, ce qu'ils nommoient Pyromantie; ils regardoient la conformation & l'arangement des entrailles de leurs victimes: & c'étoit l'art des Aruspices: les Augures observoient le vol des oiseaux, leur chant, leur maniere de manger: d'autres Devins observoient les prodiges; soit que la nature en produisit effectivement, soit qu'ils fissent valoir ce qui n'étoit pas fort extraordinaire, car la superstition faisoit prendre garde à tout. Si l'on avoit rencontré un Chien noir, si on avoit trouvé un Serpent, si l'on s'étoit chaussé de travers, & mille autres accidens semblables, à quoy nous aurions peine à croire que l'on se fût arrêté, si les livres des Anciens n'en faisoient foy, & si nous n'en voyions encore des restes. Il y en avoit qui expliquoient les songes, d'autres qui distinguoient les jours heureux & mal-heureux. Une infinité de gens vivoient de mêtier de deviner, il y en

Soph. Oedip. Tyr.

Theoph. charact. superst.

Terent. Phorm. act. 4. sc. 4.

avoit

avoit une infinité de livres ; c'étoit une étude tres longue & tres-difficile. Car comme elle n'étoit fondée que sur l'opinion des hommes, & sur des prétenduës experiences, elle ne pouvoit avoir rien de certain. Cét art de divination se soûtenoit comme le reste de l'idolatrie, par le respect de l'antiquité, car il étroit tres-ancien dans le monde. Les Romains & les Grecs l'avoient appris des Egyptiens, des Chaldéens, & des autres Orientaux, & la Religion l'autorisoit. Le Christianisme l'avoit entierement décrié ; mais les Mahometans & les Juifs ont recuëilly avec grand soin ce qui en restoit, & dans les livres, & dans la memoire des hommes : ils y sont fort adonnés encore aujourd'huy, & les Indiens idolatres encore plus. Entre les nations Chrétiennes, celles qui ont le plus de creance à ces impostures, sont celles qui cultivent le moins les bonnes lettres ; car rien n'est plus propre à en desabuser, que l'étude de la Physique, & de la vraye Astronomie.

Il faut encore conter entre les études pernicieuses, tout ce qui s'appelle Magie, même naturelle, & que l'on fait consister [illegible] des sympathies, & des rapports ; entre certains nombres, certaines figures, & certains corps naturels ; entre les Astres & les Metaux, ou les Plantes, ou

les

les parties du corps humain : en un mot, toutes les réveries de la cabale. Je tiens aussi qu'il est indigne d'un honnête homme d'apprendre à joüer des gobelets, ou à faire de ces tours d'adresse, qui font admirer les Charlatans. Pour les bien faire, il faut y étre fort exercé : & le plaisir que l'on en tire, ne peut jamais valoir le temps que l'on y met. J'en dirois volontiers autant de tous les jeux sedentaires, qui demandent une telle application, qu'aprés y avoir joüé quelque temps, la tête en est fatiguée : car ce sont d'étranges divertissemens, que ceux aprés lesquels on a besoin de se divertir. La gloire de bien joüer aux échecs, ne vaut pas ce me semble cette application ; qui étant bien employée, pourroit nous acquerir des connoissances solides : & si ceux qui ont de l'esprit & du loisir donnoient à quelque espece d'étude, selon leur goût, une partie de ce grand temps qu'il faut donner aux jeux, pour les sçavoir en perfection;il leur en resteroit plus d'utilité, & peut-étre ne laisseroient-ils pas d'avoir du plaisir. Les anciens Grecs, & les anciens Romains ne laissoient pas de vivre agreablement, joüant beaucoup moins, & donnant beaucoup plus à la conversation & à la lecture. Mais la coûtume l'emporte, & l'on joüe plus par interét, que par plaisir.

XXXV Ordre des études selon les âges.

APrés avoir parcouru toutes les études où l'on peut s'appliquer pendant la jeunesse, avant que d'étre déterminé à une profession, je croy necessaire de marquer à quel âge je voudrois les placer, & comment on pourroit ménager tout le temps depuis la plus tendre enfance jusques au temps d'entrer dans le monde, & dans les affaires. Premierement, il doit y avoir toûjours plusieurs études, qui regnent en même temps. Je l'ay marqué en divers endroits de ce discours; comme quand j'ay dit, que la Morale, la Logique, l'Histoire, l'Oeconomie, devoient commencer, si-tôt qu'un enfant est capable d'entendre ce qu'on luy dit: quoy qu'il faille, selon les âges, y garder des methodes bien differentes. J'ay parlé de même, à proportion, de la Grammaire, de l'Arithmetique, de la Jurisprudence, & de la Retorique; & il faut l'entendre des autres études, & des exercices du corps, qui doivent se faire aussi en même temps. Que si quelqu'un s'en étonne, je le prie de considerer, que les enfans agissent en même temps par l'ame & par le corps, & par les diverses facultez de l'ame, que l'on cultive par ces differentes études. Ils exercent tout ensemble la volonté, la raison, la memoire, l'imagination.

Si

Si on separe les études, il est à craindre que les mœurs ne se corrompent, tandis que l'on ne cultivera que la memoire ; & que pendant que l'on s'occupe au langage, le raisonnement ne s'égare. Il sera trop tard d'y revenir, quand les mauvaises habitudes seront formées. D'ailleurs, la varieté plaît, sur tout en cét âge ; les enfans étudient plus volontiers, deux heures durant, quatre matieres differentes, qu'une seule pendant une heure ; une étude sert de divertissement à l'autre, & plus elles sont diverses, moins il est à craindre qu'elles se confondent.

Pour venir à la distinction des âges, & marquer plus nettement ce que j'ay voulu dire jusques icy : je voudrois que l'on commençât à prendre soin d'un enfant, dés qu'il commence à entendre & à parler, ce que je fixe à trois ans. Jusques à six, je le laisserois se divertir & s'amuser librement, luy presentant autant qu'il seroit possible des objets utiles pour son instruction ; luy contant des histoires, répondant à ses questions, & parlant devant luy, comme sans dessein, de ce qui peut luy étre utile ; mais de sorte qu'il pût l'entendre. Je ne voudrois jusques à cét âge l'obliger à rien dire, ny luy rien faire apprendre par cœur, sinon le *Credo*, le *Pater*, & quelques

ques autres prieres. Un pere & une mere soigneux de leur devoir, aidés par des domestiques sages & affectionnez, peuvent donner ces premieres instructions. A six ans on pourroit leur donner un Maître, & commencer à exiger doucement quelque chose de plus reglé. Redire chaque jour quelque histoire, particulierement celles qui regardent la Religion, apprendre le Catechisme pour fixer la doctrine, dont on les entretiendroit plus au long; lire, écrire. Cependant il faudroit continuer avec plus de soin ce que l'on auroit commencé; leur raconter grand nombre de faits; leur nommer beaucoup de personnes illustres, leur faire voir des Portraits & des Cartes Geographiques, leur expliquer aux occasions ce qui regarde le ménage, l'agriculture & les arts. C'est pendant ces premieres années qu'il faut particulierement s'appliquer à mener les enfans par le plaisir. Depuis neuf ou dix ans on peut les assujettir davantage, & user de plus de severité, s'il est besoin. C'est aussi le temps de faire des études plus penibles; comme la Grammaire, & les compositions en François, les langues, selon la profession, où l'on peut prévoir que l'enfant s'adonnera; le Latin, le Grec, l'Alleman. Il est bon de les commencer dans cét âge, depuis huit

ou

ou neuf ans, jusques à douze. C'est aussi le temps d'apprendre les pratiques d'Arithmetique & de Geometrie les plus simples, d'aranger l'histoire par la Cronologie, & par la Geographie.

Il seroit temps à douze ans, de travailler à former le jugement, & à conduire la raison par la Logique, accoûtumant à bien diviser & à bien définir, & à faire des reflexions sur ses pensées. C'est aussi le temps d'apprendre les démonstrations de la Geometrie, & des autres parties de Mathematiques, que l'écolier doit sçavoir. D'ailleurs il faut le faire beaucoup lire, & l'exercer à juger des autheurs : & il faut commencer alors, ou plûtost, s'il se peut, à expliquer les termes & les principales maximes de la Jurisprudence. A quinze ans, si vous n'estes pressé, il sera assez tôt d'enseigner la Retorique, quoy que vous puissiez dés auparavant éprouver le genie de vôtre disciple, par diverses petites compositions ; en l'exerçant à la Grammaire, en luy faisant rediger les histoires qu'il doit le mieux sçavoir : elles luy formeront toûjours le stile. C'est aussi dans ces dernieres années des études, qu'il doit apprendre plus exactement, ce qu'il n'aura fait encore qu'ébaucher, comme la Jurisprudence & la Politique, s'il est de condition à s'en servir ; & la Morale,

qu'il

qu'il luy faut faire aprofondir, s'il est possible, jusques aux premiers principes. On peut encore reserver à cette fin des études, celles qui tiennent plus de la curiosité : comme la Poësie, la Physique, l'Astronomie, afin d'y donner plus ou moins selon le loisir & l'inclination. Voilà l'ordre de ménager les études selon les âges, qui me semble le plus commode. Je sçay bien qu'il est impossible d'en précrire un, qui convienne à tous les enfans : & qu'il peut y avoir de tres-grandes differences par la diversité des esprits, qui s'avancent plus ou moins : des conditions, qui donnent plus ou moins de loisir, & demandent plus ou moins d'études ; enfin de la santé & des rencontres de la vie. Mais j'ay crû qu'il ne seroit pas inutile d'en tracer grossierement un plan, sur lequel on pût prendre ses mesures à peu prés.

XXXVI. Etudes des femmes.

IL est encore necessaire de m'expliquer sur les études des filles, dont j'ay touché quelque chose en divers endroits. Ce sera sans doute un grand paradoxe, qu'elles doivent apprendre autre chose que leur Catechisme, la coûture & divers petits ouvrages ; chanter, danser, & s'habiller à la mode, faire bien la reverence, & parler civilement : car voilà en quoy l'on fait con-

ſiſter, pour l'ordinaire, toute leur éducation. Il eſt vray qu'elles n'ont pas beſoin de la plûpart des connoiſſances, que l'on comprend aujourd'huy ſous le nom d'études, ny le Latin, ny le Grec, ny la Retorique, ou la Philoſophie des Colleges ne ſont point à leur uſage; & ſi quelques-unes, plus curieuſes que les autres, ont voulu les apprendre, la plûpart n'en ont tiré que de la vanité, qui les a renduës odieuſes aux autres femmes, & mépriſables aux hommes. De-là cependant on a conclu, comme d'une experience aſſurée, que les femmes n'étoient point capables d'études: comme ſi leurs ames étoient d'une autre eſpece que celles des hommes, comme ſi elles n'avoient pas, auſſi-bien que nous, une raiſon à conduire, une volonté à regler, des paſſions à combattre, une ſanté à conſerver, des biens à gouverner; ou s'il leur eſtoit plus facile qu'à nous, de ſatisfaire à tous ces devoirs, ſans rien apprendre. Il eſt vray que les femmes ont pour l'ordinaire moins d'application, moins de patience pour raiſonner de ſuite, moins de courage & de fermeté que les hommes; & que la conſtitution de leur corps y fait quelque choſe, quoy que ſans doute la mauvaiſe éducation y faſſe plus. Mais en recompenſe elles ont plus de vivacité d'eſ-

d'esprit & de penetration, plus de douceur & de modestie : & si elles ne sont pas destinées à de si grands emplois que les hommes, elles ont d'ailleurs beaucoup plus de loisir, qui dégenere en une grande corruption de mœurs, s'il n'est assaisonné de quelque étude. Au reste nous avons une raison particuliere en France, de souhaiter que les femmes soient éclairées & raisonnables ; c'est le credit & la consideration qu'elles ont dans le monde. Ce qui fait que plusieurs hommes des plus polis raisonnent peu, & parlent avec peu de suite : qu'ils tournent les études en raillerie, & font profession d'ignorance : c'est qu'ils se sont formez dans la conversation des femmes, & en conservent l'esprit : au contraire chez les Anciens où l'on honoroit les lettres & le raisonnement, les femmes étoient plus sçavantes, & toutefois moins considerées.

Pour voir les études, qui peuvent étre à l'usage des femmes, je croy que le plus seur est de parcourir toutes celles que j'ay expliquées. Premierement, elles ne doivent ny ignorer la Religion, ny y étre trop sçavantes. Comme elles sont pour l'ordinaire portées à la devotion ; si elles ne sont bien instruites, elles deviennent aisément superstitieuses. Il est donc tres-important qu'elles connoissent de bonne

heure la Religion auſſi ſolide, auſſi grande, auſſi ſerieuſe qu'elle eſt. Mais ſi elles ſont ſçavantes, il eſt à craindre qu'elles ne veüillent dogmatiſer, & qu'elles ne donnent dans les nouvelles opinions, s'il s'en trouve de leur temps. Il faut donc ſe contenter de leur apprendre les Dogmes communs, ſans entrer dans la Theologie, & travailler ſur tout à la morale; leur inſpirant les vertus qui leur conviennent le plus, comme la douceur & la modeſtie, la ſoûmiſſion, l'amour de la retraite, l'humilité; & celles dont leur temperament les éloigne le plus; comme la force, la fermeté, la patience. Pour l'eſprit; il faut les exercer de bonne heure à penſer de ſuite, & à raiſonner ſolidement, ſur les ſujets ordinaires, qui peuvent étre à leur uſage; leur apprenant le plus eſſentiel de la Logique, ſans les charger de grands mots, qui puiſſent donner matiere à la vanité. Pour le corps, il n'y a guere d'exercices qui leur conviennent, que de marcher: mais tous les preceptes de ſanté, que j'ay marqués, leur conviennent; & ce ſont elles qui en ont le plus de beſoin, puis qu'elles ſont les plus ſujettes à ſe flatter en cette matiere, & à ſe faire honneur de leurs maladies & de leurs foibleſſes. La ſanté & la vigueur des femmes eſt importante à tout le monde, puis qu'elles ſont les meres des garçons, auſſi-

bien

bien que des filles. Il eſt bon auſſi qu'elles ſçachent les remedes les plus faciles des maux ordinaires: car elles ſont fort propres à les preparer dans les maiſons, & à prendre ſoin des malades. La Grammaire ne conſiſtera pour elles, qu'à lire & écrire, & compoſer correctement en François une lettre, un memoire, ou quelque autre piece à leur uſage. L'Arithmetique pratique leur ſuffit, mais elle ne leur eſt pas moins neceſſaire qu'aux hommes; & elles ont encore plus beſoin de l'Oeconomique, puis qu'elles ſont deſtinées à s'y appliquer davantage, au moins à entrer plus dans le détail. Auſſi a-t'on aſſez de ſoin de les inſtruire du ménage: mais il ſeroit à ſouhaiter qu'il y entrât un peu plus de raiſon, & de reflexion, pour remedier à deux maux tres-communs: la petiteſſe d'eſprit & l'avarice, dans les femmes ménageres; & d'un autre côté la faineantiſe & le dédain, dans celles qui pretendent au bel eſprit. Il ſerviroit beaucoup de leur faire comprendre de bonne heure, que la plus digne occupation d'une femme eſt le ſoin de tout le dedans d'une maiſon, pourvû qu'elle ne faſſe pas trop de cas de ce qui ne va qu'à l'interêt, & qu'elle ſçache mettre chaque choſe en ſon rang.

Quoy que les affaires du dehors regar-

dent principalement les hommes, il est impossible que les femmes n'y ayent souvent part; & quelquesfois elles s'en trouvent entierement chargées; comme quand elles sont veuves. Il est donc encore necessaire de leur apprendre la Jurisprudence, telle que je l'ay marquée pour tout le monde; c'est à dire, qu'elles entendent les termes communs des affaires, & qu'elles sçachent les grandes maximes; en un mot, qu'elles soient capables de prendre conseil. Et cette instruction est d'autant plus necessaire en France, que les femmes ne sont point en tutelle, & peuvent avoir de grands biens, dont elles soient les Maîtresses absoluës. Elles se peuvent passer de tout le reste des études: du Latin, & des autres langues, de l'Histoire, des Mathematiques, de la Poësie, & de toutes les autres curiositez. Elles ne sont point destinées aux emplois qui rendent ces études necessaires ou utiles, & plusieurs en tireroient de la vanité. Il vaudroit mieux toutefois qu'elles y employassent les heures de leur loisir, qu'à lire des Romans, à joüer, ou parler de leurs juppes, & de leurs rubans.

XXXVII Etudes des Ecclesiastiques.

JE pense avoir suffisamment expliqué, toutes les études que l'on doit faire en jeunesse, & qui conviennent à toutes

ſortes de perſonnes, de l'un & de l'autre ſexe : maintenant il faut parler de celles qui ſont particulieres à ceux de diverſes profeſſions ; rapportant tout aux trois principales, l'Egliſe, l'Epée, & la Robe. Un Eccleſiaſtique eſt deſtiné à inſtruire les autres de la Religion, & à leur perſuader la vertu. Il doit donc ſçavoir trois choſes ; les myſteres de la foy : la morale : la maniere de les enſeigner. Sa principale étude doit étre l'Ecriture ſainte. Qu'il commence à la lire dés l'enfance, & qu'il continuë cette lecture ſi aſſiduëment pendant toute ſa vie, que tout le Texte ſacré luy ſoit extrémement familier, & qu'il n'y ait aucun endroit qu'il ne reconnoiſſe auſſi-tôt. Quand il apprendroit tout par cœur, il ne feroit que ce qui étoit aſſez commun dans les premiers temps de l'Egliſe, même entre les Laïques.

Cette lecture aſſiduë de l'Ecriture ſervira d'un bon commentaire, pourvû que vous n'y cherchiez d'abord que le ſens litteral, qui s'offrira naturellement à l'eſprit, ſans vous arrêter aux difficultez. Vous y trouverez toûjours aſſez de veritez claires pour vôtre édification, & pour celle des autres. Aprés avoir lû attentivement toute la ſainte Ecriture de ſuite ſans rien paſſer ; quand vous viendrez à la relire, une bonne partie de vos

difficultez s'évanoüiront Elles diminuëront encore à la troisiéme lecture; & plus vous la lirez, plus vous y verrez clair, pourvû que vous la lisiez avec respect & soûmission, considerant que c'est Dieu même qui vous parle. Le Catechisme historique pourra faciliter la lecture de l'Ecriture sainte à ceux qui commencent, pour discerner les endroits les plus importans, & qui doivent le plus être meditez. Le traité des mœurs des Israëlites est comme un commentaire general, qui leve plusieurs difficultez litterales. Pour les sens spirituels de l'Ecriture; il faut les rechercher sobrement, s'arrêtant premierement à ceux qui sont marquez dans l'Ecriture même, & ensuite à ceux que nous apprenons par la tradition, je veux dire par les témoignages des Peres les plus uniformes & les plus anciens.

Un Ecclesiastique doit éviter les deux extremitez; d'étudier trop, ou trop peu. Il y en a plusieurs qui croyent n'avoir plus rien à faire aprés l'Office & la Messe; si ce n'est qu'ils ayent un Benefice à charge d'ames: encore s'en croyent-ils quittes, en satisfaisant aux devoirs les plus pressans. Mais nous ne devons point être en repos, tant qu'il y aura des ignorans à instruire, & des pecheurs à convertir. Ceux donc qui n'ont pas de grands

talens naturels, ny de grandes commoditez pour étudier, qui manquent de livres & de maîtres, comme à la campagne & dans les Provinces éloignées, doivent s'appliquer à bien sçavoir les choses essentielles & communes. Faire le Catechisme, qui n'est pas une fonction si facile que plusieurs pensent, & qui est la plus importante de toutes, puisque c'est le fondement de la Religion : faire des prônes & des exhortations familieres, proportionnées à la capacité des auditeurs, oüir des Confessions, & donner des avis salutaires. Un Prétre vertueux & zelé peut s'acquitter de tout cela, sans autre lecture que de l'Ecriture sainte, du Catechisme, du Concile, des instructions de son Rituel, de quelques Sermons de S. Augustin, ou de quelque autre livre moral des Peres, qui luy tombera entre les mains. Voilà ce que l'on peut appeller le necessaire en matiere d'études Ecclesiastiques.

Ceux qui ont du loisir, & qui se trouvent au milieu des livres, & des commoditez d'étudier, doivent étre en garde contre la curiosité. Le meilleur preservatif, ce me semble, est de considerer de bonne heure toute l'étenduë de nôtre profession, & toutes les connoissances qu'elle demande. Un Ecclesiastique habile doit étre capable de prouver

la Religion aux Libertins & aux Infidéles : & par conſequent il doit ſçavoir tres-bien la Logique & la Metaphyſique, telles que je les ay repreſentées ; afin de montrer par des raiſonnemens ſolides, comment tout homme de bon ſens doit ſe rendre à l'autorité de l'Egliſe. Il doit auſſi pouvoir défendre la Religion contre les Heretiques ; & pour cét effet ſçavoir les preuves poſitives de chaque article de nôtre Creance, tirées de l'Ecriture, des Conciles, ou des Peres. Il faut qu'il ſçache l'Hiſtoire Eccleſiaſtique : qu'il ſçache le Droit Canonique ; je ne dis pas ſeulement la pratique beneficiale, ny ce qu'il y a de curieux dans les anciens Canons ; mais les veritables regles de la diſcipline Eccleſiaſtique ; ſur quoy eſt fondé ce qui ſe pratique, & comment ce qui ne ſe pratique plus s'eſt aboly. Qu'il connoiſſe la morale Chrétienne dans toute ſon étenduë : qu'il ne ſe renferme pas à ſçavoir les deciſions des Caſuiſtes modernes, ſur ce qui eſt peché, & ſur ce qui ne l'eſt pas ; qu'il voye comment les Anciens en ont jugé ; & qu'il voye auſſi la methode qu'ils ont enſeignée pour avancer dans la vertu, & pour conduire les ames à la perfection. C'eſt ce qu'il trouvera dans Caſſien & dans les Regles Monaſtiques. On doit faire grand cas de ces ouvrages, qui ſont le fruit

fruit des experiences de tant de Saints. Enfin il faut qu'il sçache les ceremonies de l'Office public, & de l'administration des Sacremens, & la pratique de toutes les fonctions Ecclesiastiques : mais cette étude consiste moins dans la lecture des livres, que dans l'observation de la tradition vivante. Quand on a une-fois les grands principes, que donne la lecture de l'Ecriture & des Peres, on s'instruit beaucoup en voyant travailler les autres, & en travaillant avec eux.

Comme un Ecclesiastique est destiné à instruire les autres, ce n'est pas assez qu'il sçache tout ce que j'ay dit, il doit sçavoir parler & persuader. Il a donc besoin de cette sorte Dialectique & de cette éloquence solide, dont j'ay parlé. Car, il ne faut pas s'y tromper, un homme sans talent, n'est pas propre pour le ministere de l'Eglise. Un bon Prêtre n'est pas seulement un homme qui prie Dieu, & mene une vie innocente ; ce seroit tout au plus un bon Moine. Il est Prêtre pour assister les autres ; & comme on ne nomme bon Medecin que celuy qui guerit beaucoup de malades, on ne devroit nommer bon Prêtre, que celuy qui convertit beaucoup de pecheurs. Je ne dis pas qu'il ne doive point y avoir de Prêtres, qui n'ayent l'esprit brillant, la memoire

heureuse, la voix belle, & les autres qualités qui font ordinairement paroître les Predicateurs ; mais je souhaiterois qu'il n'y en eût point, qui n'eût le jugement solide & le raisonnement droit, & qui ne sçeût instruire & exhorter en public & en particulier, avec toute la douceur & toute la force que demande la diversité des sujets, & des personnes : en un mot, qui n'eût quelque rayon de cette éloquence Apostolique, dont nous voyons dans S. Paul le parfait modele. Un Ecclesiastique à qui tant de connoissances sont necessaires, ne doit donc pas perdre le temps à des études prophanes, ou à des curiosités inutiles. Il doit même user d'un grand choix dans les études de sa profession. Qu'il ne donne pas trop de temps à ces grands Commentaires sur l'Ecriture, dont la vûë seule épouvante; par la grosseur & la multitude des volumes, & fait desesperer de jamais entendre le texte. Qu'il ne s'amuse pas à des speculations inutiles, & à des vaines chicanes de scolastique. Qu'il ne se laisse pas emporter à la critique des faits, & à la recherche trop curieuse des antiquitez Ecclesiastiques ; car il a tous ces écueils à éviter, même dans les études qui luy conviennent. Il doit toûjours se souvenir que la Religion Chrétienne n'est pas un art ou une science humaine, où

où il soit permis à chacun de chercher & d'inventer. Qu'il ne s'agit que de recueillir & de conserver fidélement la tradition de l'Eglise. Il doit mediter attentivement les regles que S. Paul donne à Timothée & à Tite, contre les questions curieuses, pour éviter les vaines disputes, & pour tout rapporter à la charité. Ainsi il s'attachera aux études les plus necessaires, & qui vont le plus à la pratique.

1. Tim. c. 1. v. 3. & c. 6. v. 3. & 20. 2. Tim. c. 11. v. 14. &c. Tit. c. 1. v. 9. 10. &c. & c. 3. v. 9. & 10.

Car un Ecclesiastique ne doit pas étre un sçavant de profession, qui passe sa vie dans son cabinet, à étudier, ou à composer des livres. Il doit étre homme d'action, & sur tout homme d'oraison. Ce sont les deux parties de la vie Apostolique; la priere & le ministere de la parole. Il faut donc employer chaque jour un temps considerable à s'entretenir avec Dieu, pour se purifier des taches que l'on contracte dans l'action & dans le commerce des hommes; pour luy representer nos besoins & ceux de toute l'Eglise. Il faut dõnner au prochain tout le secours que nous luy devons, suivant le rang que nous tenons dans l'Eglise, & suivant les occasions particulieres que la charité nous presente. L'étude doit étre l'occupation de la jeunesse; & dans le reste de la vie, étre seulement nôtre repos & nôtre diver-

Act. c. 6. v. 4.

tissement, pour remplir utilement les intervalles de l'action. Quand vous serez fatigué par des visites de malades ou de pauvres, par l'administration des Sacremens, ou l'instruction ; lors que vous sentirez vôtre voix affoiblie, vôtre poitrine échauffée ; vous trouverez une grande douceur à lire quelque bel endroit des Peres ou de l'Histoire Ecclesiastique ; à mediter tranquillement quelque grande verité de l'Ecriture, à écouter la conversation d'un amy sçavant & pieux. Voilà les divertissemens qui conviennent aux Ecclesiastiques.

XXXVIII Etudes des gens d'épée.

VEnons maintenant aux gens d'épée. Ce sont ceux qui étudient le moins pour l'ordinaire ; & toutefois il y a deux raisons d'étudier, qui leur sont singulieres. Un homme qui est naturellement brave, fier & porté aux actions de vigueur, à qui sa naissance ou son employ hausse encore le courage, qui a les armes à la main, & des hommes sous luy, prêts à luy obeïr aveuglement : cét homme est en état d'executer toutes sortes de violences ; & s'il est méchant, ou seulement passionné & capricieux, il est insupportable à tous les autres. C'est un lion déchaîné, c'est un frenetique armé. Il est donc bien important que ceux que leur inclination & leur profession met-

Platon. Repub. 2.

tent

tent dans un état si dangereux, ayent beaucoup de raison & de pouvoir sur eux-mêmes, afin de n'user de leur courage & de leurs forces, que pour l'utilité publique, & contre les ennemis de l'Etat. Il vaudroit mieux que la maison ne fût point gardée, que d'avoir des chiens qui se jettassent sans distinction sur les domestiques, aussi-tôt que sur les voleurs. L'autre raison est la grande oisiveté, que la vie de la guerre attire pour l'ordinaire. On ne sçait que faire en garnison, en quartier d'hyver, dans un séjour un peu long, pendant que l'on se fait panser d'une blessure. Heureux alors celuy qui a un livre, & qui prend plaisir à lire. Au reste je ne doute pas qu'il n'y eût beaucoup plus de gens d'épée qui aimassent l'étude, s'ils sçavoient ou s'ils consideroient qu'Alexandre & Cesar étoient fort sçavans; & que l'ignorance jointe à la valeur, n'a produit que des conquerans brutaux, & des détructeurs du genre humain, comme les Turcs, & les Tartares.

Voicy les études qui me paroissent les plus propres aux gens d'épée. Entre les langues, le Latin; plus encore pour la commodité des voyages, que pour la lectuer. C'est pourquoy, je voudrois qu'ils le sçûssent parler, si non élegamment, du moins aisément. Cette seule langue

peut conduire dans tout le Nord, & tient lieu de plusieurs autres, Il est toutefois tres-bon qu'ils sçachent l'Alleman, & le plûtôt qu'ils l'apprendront sera le meilleur. Quand ils sçauront bien le Latin, ils apprendront aisément l'Italien & l'Espagnol. Ainsi en quelque païs qu'ils soient nez, ils apprendront les langues voisines les plus necessaires. Ils doivent sçavoir beaucoup d'histoires: l'antique pour voir les exemples des grands Capitaines Grecs ou Romains; & pour connoître le plus en détail qu'ils pourront cette discipline militaire, & cét art de la guerre, qui les avoit mis si fort au-dessus des autres hommes. L'histoire moderne leur fera connoître l'état present des affaires, & leur origine; le droit du Prince qu'ils servent, & les interêts des autres Souverains. La Geographie leur est aussi fort necessaire; & pour les païs où ils font la guerre, ils ne peuvent les connoître trop en détail, ny descendre dans une Topographie trop exacte. Quant aux Methematiques, ils ont principalement besoin de l'Arithmetique, de la Geometrie & de la Mecanique; les sçachant bien, ils apprendront aisément la pratique des fortifications, & tout ce que les livres & les maîtres ont accoûtumé d'enseigner de l'art de la guerre. Mais il y a une étude, que ne font guere les gens d'épée, & qui

qui toutefois me semble bien necessaire, du moins à ceux qui ont quelque commandement; c'est la Politique & la Jurisprudence de la guerre. Je veux dire qu'ils devroient sçavoir le Droit de la guerre dans toute son étenduë. Quelles en sont les causes legitimes, quelles formalités se doivent garder, pour la commencer, avec quelle mesure se doivent exercer les actes d'hostilité, quels lieux & quelles personnes en sont exemptes; en un mot, tout ce qui regarde cette partie du Droit public, dont l'execution leur est confiée. Qu'ils fussent bien informez des Ordonances de leur Prince, & des reglemens particuliers pour la subsistance & la discipline des troupes; & sur tout qu'ils sçeussent bien les regles de ces jugemens si rigoureux, qu'ils doivent exercer, contre la desertion, & les autres crimes militaires.

Le reste de l'art de la guerre, qui en est le plus essentiel, ne se peut apprendre dans les livres, ou par des leçons; il dépend de l'exercice du corps, de la conversation avec les gens experimentés dans le métier, & du service effectif de celuy qui veut s'instruire. Mais s'il a été bien élevé, s'il est accoûtumé de bonne heure à chercher le vray & le solide en toutes choses, à faire reflexion sur tout ce qu'il voit, & questioner utilement tou-

tes sortes de gens, il en sçaura plus en deux campagnes que les autres en dix. La guerre est un mêtier plus serieux, que ne se figurent les jeunes gens qui s'y engagent, & qui n'y cherchent bien souvent que le libertinage & le plaisir. Au reste, plus celuy que l'on instruit est de grande naissance, plus ses connoissances doivent étre étenduës. Celuy qui doit n'étre qu'un simple Officier, ou ne commander que des corps particuliers, doit sçavoir beaucoup plus du moindre détail, & beaucoup moins des choses generales, que celuy qui doit un jour gouverner des Provinces, ou commander des Armées. Et cette regle est commune à toutes les professions : plus un homme est élevé haut, plus sa veüe embrasse d'objets tout à la fois, pour voir leur ordre en general ; mais il est moins en état de connoître chaque objet exactement, qu'un autre homme qui en est proche, & qui n'en voit qu'un à la fois.

XXXIX. Etudes des gens de robe.

LEs gens de robe ont veritablement besoin de plus de lettres, que les gens d'épée ; mais ils ne doivent pas s'en trop charger. Ils sont destinez aux affaires, & ne doivent étudier que pour s'en rendre capables. Ils doivent donc éviter cét esprit d'étude opposé à l'esprit d'affaires, qui ne cherche que le plaisir de sçavoir,

voir, ou la gloire d'en avoir la reputation. Ils doivent chercher le milieu entre le ſçavoir ſcolaſtique des Docteurs des loix, & l'ignorance groſſiere des purs Praticiens. Car ce ſont, pour ainſi dire, deux nations toutes differentes. Les Docteurs pour l'ordinaire ſe picquent de ſçavoir fournir des antinomies & des ſolutions pour la reception d'un Officier, ou pour quelque autre diſpute : d'entendre les loix du Code & du Digeſte, les plus fameuſes pour leur difficulté, ou d'en donner une nouvelle explication : de reſtituer un paſſage : d'expliquer un mot difficile, de découvrir dans un Auteur d'humanitez, quelque antiquité du Droit : d'avoir reduit le Droit en ordre par de nouvelles diviſions, d'avoir trouvé quelque methode ſinguliere. Cependant ils ne s'appliquent pas aſſez à ce qui eſt d'uſage en France : on a remarqué que Cujas luy-même étoit fort ignorant des affaires. D'un autre côté les Praticiens ne ſçavent que le détail de ce qui ſe pratique, ſans remonter plus haut que les vingt ou trente ans que chacun d'eux a paſſés dans les affaires ; & ſans regarder plus loin que la juriſdiction où il travaille : ſans ſçavoir ny l'origine, ny la raiſon de rien. Ils diſent ſeulement, cela ſe fait, & cela ne ſe fait point ; ne reconnoiſſant plus ce qui a changé de
nom.

nom. Ils ne ſçavent ny aſſembler, ny diviſer, ny aranger. En un mot, ils travaillent comme les Artiſans, qui n'ont pour art que l'exemple de leur Maître. C'eſt de cette ignorance des Praticiens, qui eſt venu le ſtile des procedures, des contracts, des lettres royaux, des ordonnances mêmes & des coûtumes, qui ſont la plûpart redigées avec ſi peu de methode & de clarté. Mais le plus grand mal qui en vient, eſt la chicane & la confuſion dans les affaires. Il faut donc que l'étude des gens de robe ait pour but de leur donner les grands principes des affaires les plus ordinaires, & de leur éclairer l'eſprit, pour traiter avec ordre & avec netteté ces affaires ſi embarraſſées naturellement, & ſi obſcures.

Ainſi les gens de robe ont grand beſoin de Logique, pour ſçavoir bien diviſer & bien définir, non pas dans l'exactitude des Mathematiciens, mais autant que l'utilité des affaires le demande. Ils ont beſoin d'Arithmetique, d'Oeconomique, & d'une grande connoiſſance du détail de la vie, du menage de la campagne, du commerce, de la banque, & de toutes les manieres de ſubſiſter & de s'enrichir. Car la plûpart des affaires ſe décident plus par le fait que par le droit. C'eſt pourquoy il faut les accoûtumer de bonne heure à être appliquez,

pa-

patiens & laborieux. Ils doivent sur tout sçavoir la Jurisprudence. Elle renferme & les principes generaux de l'équité naturelle, qu'il faut principalement chercher dans les livres du Droit Romain, & les regles positives de nôtre Droit particulier, qu'ils trouveront dans les Ordonnances & dans les Coûtumes. Il y a toutefois un grand nombre de maximes, qu'ils n'apprendront que par l'usage. Qu'ils s'attachent sur tout à la lecture des Textes, soit du Droit Romain, soit de nôtre Droit François, puis qu'il n'y a que les Textes qui soient des preuves solides, dans les questions de Droit; mais qu'ils ne negligent pas la lecture des Commentaires, dans les questions qu'ils auront le loisir d'approfondir: ils y trouveront souvent de bonnes ouvertures, pourvû qu'ils sçachent en user avec jugement. Comme la Jurisprudence est l'étude la plus propre à leur profession, ils n'en doivent negliger aucune partie; jusques à n'ignorer, s'il est possible, aucun détail de procedure. Il est bon qu'ils sçachent aussi l'Histoire, par rapport à la Jurisprudence; c'est à dire, qu'ils observent les loix & les maximes diverses qui ont regné dans leur Païs en divers temps. Ils doivent encore aller plus loin, s'ils sont Juges & élevés aux grandes places. Il leur sied bien de

de remonter aux ſources des loix, & d'en examiner les raiſons par les principes de la veritable morale, & de la veritable politique. En un mot, quoy qu'ils ne ſoient chargez que de l'execution des loix, il eſt bon qu'ils ſoient capables d'étre Legiſlateurs. Enfin l'éloquence eſt fort utile, non ſeulement aux Avocats, mais aux Juges, & à tous ceux qui doivent parler d'affaires. J'entends cette éloquence ſolide, que j'ay déjà marquée tant de fois. Voilà les études que j'eſtime les plus neceſſaires & les plus utiles, à tous les hommes en general, & à ceux de chaque profeſſion en particulier.

F I N.



PLATON.

A MONSIEUR DE LAMOIGNON DE BASVILLE.

MONSIEUR,

La reputation de Platon a quelque chose de bigearre. On luy donne des titres magnifiques : on le nomme, tout payen qu'il étoit, le divin Platon ; on le traite de profond genie, d'esprit sublime, d'homme universel en toutes les sciences : on vante son éloquence & la beauté de son stile, & on rapporte avec plaisir les éloges que les Anciens luy ont donnés. Cependant, quand on en parle plus simplement, & pour marquer la veritable opinion que l'on en a, on en témoigne peu d'estime : de sorte, que je ne m'étonne pas qu'il y ait si peu de gens qui le lisent. Car en même temps que l'on dit que c'est un genie élevé, on l'accuse de n'étre point reglé, de voler si haut, qu'on ne le peut suivre, d'étre presque toûjours dans les allegories & dans

dans les mysteres. On dit qu'il est plein de belles choses, mais qu'elles ne sont point arangées; qu'il n'instruit point avec methode, qu'il n'en reste rien aprés l'avoir lû; qu'il est agreable à la verité, mais qu'il n'est pas solide. En un mot, on en parle comme d'un auteur de tres-peu d'utilité. Au reste on ne manque jamais de dire, qu'il a crû des idées, que l'on conçoit comme de pures chiméres: qu'il a bâty en l'air une republique, où il vouloit que les femmes fussent communes, & que le Prince fût Philosophe, & dont il a pris grand soin de bannir les Poëtes. Si l'on en cite chose, c'est quelque raisonnement fondé sur les mysteres des nombres; quelque observation sur l'ordre des intelligences, & sur la musique des globles celestes. Sur ces échantillons, il ne faut pas s'étonner qu'il passe pour un visionaire, & pour un auteur, dont les ouvrages ne peuvent servir, tout au plus, que pour orner des harangues. Je le croyois tel moy-même avant que je l'eusse lû, & je vous avoüe que je fus bien étonné de le trouver au contraire tres-solide, approfondissant extrémement les sujets qu'il traite, allant toûjours à prouver quelque verité, ou à détruire quelque erreur, établissant ou insinuant en tous ses ouvrages une morale merveilleuse, & four-

fournissant une infinité de reflexions capables de desabuser les hommes les plus prévenus, & d'arrêter les plus emportez. Peut-être me suis-je trompé, mais il me paroît tel, jugez-en vous-même, Monsieur, & ne vous laissez pas prévenir en sa faveur, comme je l'étois à son desavantage.

Pensant depuis aux causes qui avoient pû donner une idée de cét auteur, si differente de celle qu'il m'a donnée de luy-même, j'en ay imaginé quelques-unes. Le nom de Philosophe éfarouche beaucoup de gens. Ils se figurent un Professeur qui enseigne un cours en deux années; ou bien un particulier fantasque attaché à des opinions singulieres, & qui fuït le commerce des autres hommes. Dés le temps de Platon & de Socrate, le peuple tenoit les Philosophes pour des cerveaux creux, & des hommes inutiles: & vous sçavez comment ils furent traitez par les Poëtes comiques. Ceux qui ont passé depuis pour Philosophes; ont donné encore plus de sujet à ces fausses idées; & il est arrivé au nom de Philosophie, comme à ceux de Retorique, de Poësie, de Grammaire, d'Architecture, à qui dans le langage ordinaire, on ne fait plus signifier rien de solide, & à qui l'on n'attribuë que la superficie des ouvrages, & les petits ornemens.

nemens. Une autre raison qui peut avoir décrié Platon, est qu'il y a, comme j'ay dit, peu de personnes qui le lisent: & ceux qui le lisent, se servent ordinairement des traductions, & lisent les argumens & les notes des Interprétes. Or les Interprétes l'ont pris selon leur sens, & non pas toûjours selon le sien. Car generalement la plûpart des Commentaires sont plus propres à faire connoître les pensées & le genie du Commentateur, que de l'auteur commenté. Chacun y prend ce qui est de sa portée & de son goût. Les Grammairiens semblent n'avoir étudié Ciceron que pour les mots Latins: d'autres ont esté plus curieux des choses dont il parle. Frigius a observé les noms de tous ses argumens, & de toutes ses figures: il y en aura peut-étre quelque jour, qui connoîtront son artifice & le fonds de son éloquence, mieux que l'on ne connoît à present.

Je n'ay point lû Plotin, Porphyre, Jamblique, Proclus, ny les autres anciens Plantoniciens: mais je connois les deux modernes, qui sont Marsile Ficin & Jean de Serres. Car j'ay appris, Monsieur, non sans quelque surprise, que ce *Joannes Serranus*, dont le Platon est si estimé, soit à cause de Henry Etienne qui l'a imprimé, soit par quelque autre raison, est le même Jean de Serres qui a écrit l'Hi-

stoir

ſtoire de France, ſous le titre d'Inventaire. Je ne connois point d'auteur à qui il ait mieux réüſſi de déguiſer ſon nom. Nous avons l'obligation à Marſile Ficin, de nous avoir fait connoître Platon dans ces derniers temps, & il l'a traduit avec aſſés de fidelité. C'étoit un homme d'un grand travail & d'une grande étude, mais autant que je puis juger ſolitaire, abſtrait, ſpeculatif; & j'ajoûterois peu poly, ſi je ne ſçavois qu'il a paſſé ſa vie à Florence, dans la famille des Medicis, & dans le temps où cette ville a le plus cultivé les belles lettres, & les beaux arts. Quoy qu'il en ſoit; il paroît avoir fait grand cas de la prétenduë Theologie de Platon, & de ſa doctrine des intelligences & des idées: il cherche par tout des myſteres, & explique par des allegories ce qui pris à la lettre ne convient pas à ſes principes, quoy que peut-étre il convint à ceux de Platon. Et c'eſt par là qu'il ſauve ce qu'il y a de plus condamnable dans cét auteur: car il eſt étrangement prévenu en ſa faveur. On doit pardonner cette préoccupation à un homme qui en avoit fait ſon étude capitale pendant toute ſa vie.

La traduction de Jean de Serres eſt plus Latine, mais elle n'eſt pas ſi fidelle. Il abandonne la plûpart des allegories & des myſteres de Marſile; en retenant ſeulement quelques-unes au beſoin, pour

expli-

expliquer ce qu'il n'entend pas : comme dans la Timée, quand il veut concilier avec la forme substantielle d'Aristote, les figures des petites parties, ausquelles Platon attribuë la distinction des élemens. Mais en quoy j'estime de Serres plus dangereux, c'est dans sa methode. Car ayant crû que Platon manquoit d'ordre, ou du moins que son ordre n'étoit pas assés intelligible aux lecteurs, il a tout reduit en methode Scholastique, c'est à dire, qu'il a deshabillé & décharné sa doctrine, pour la montrer en l'état où Platon n'avoit pas voulu la faire paroître, & pour découvrir ce qu'il avoit caché avec tant de soin, afin de rendre ses ouvrages plus naturels & plus agreables. Toutefois ce travail de Jean de Serres a quelque utilité, pour marquer au lecteur les endroits où il peut se reposer, & luy faire repasser en peu de temps ce qu'il a lû. Mais un attentat que je ne luy puis pardonner, c'est d'avoir osé changer l'ordre des ouvrages, ou plûtôt y en avoir voulu donner un nouveau. Car de Serres voulant rendre Platon tout-à-fait regulier, & composer de ses œuvres un corps entier de Philosophie, les a, de son authorité privée, & contre la tradition de tous les siecles, rangés en diverses classes, qu'il appelle syzygies, & sous lesquelles il les a placées, non pas selon

selon leur veritable matiere, mais selon ce que le titre semble promettre.

Chaque Dialogue de Platon a trois titres, dont le premier est un nom propre, le second semble marquer le sujet, le troisiéme est un Epithée, qui marque le genre du traité, comme : Phedon, ou de l'ame, moral. Phédre, ou de l'amour, moral. Le Politique, ou du Royaume, Logique. Gorgias, ou de la Retorique, destructif. Menon, ou de la vertu, essay. C'est ainsi que ces titres, avec tous les autres, sont rapportés par Diogene de Laërce en la vie de Platon. Or de ces trois titres, il n'y a que le premier tout au plus qui soit de Platon, tout le reste est des Interprétes; ce qui paroît en ce qu'il n'est pas toûjours rapporté de la même maniere, & que le Phédre, qui est icy intitulé de l'amour, est ordinairement intitulé de la beauté. Cependant c'est au second titre que de Serres s'est uniquement arrêté : & il a entierement negligé le troisiéme, quoy que ce fût celuy par lequel les Anciens, qui l'entendoient sans doute aussi bien que luy, avoient voulu marquer à quel genre, & à quel ordre châque Dialogue devoit étre rapporté. Ainsi il a rangé entre les traités de Morale le Menon, parce qu'il est intitulé de la vertu; quoy qu'il soit marqué, non comme moral, mais comme

un

un essay de la maniere dont on pouvoit prouver l'opinion de la reminiscence : ce qui appartient plûtôt à la Logique. Il a mis entre les traités de Politique, le Politique ; quoy qu'il soit marqué Logique, comme il l'est en effet, n'étant plein que de divisions & de définitions. Il fait passer le Gorgias pour un traité de Retorique ; quoy que ce Dialogue, comme les Anciens ont fort bien marqué, ne soit pas fait pour enseigner, mais pour détruire, & n'ait autre but que de montrer le mauvais principe de la conduite des Orateurs, qui gouvernoient alors toutes les Villes de Grece ; de sorte qu'il doit étre rapporté à la Morale. C'est ainsi qu'il met pour traité de Poëtique l'Ion, qui n'est qu'une raillerie des rapsodes, & qu'il conte entre les traités de Morale Laches & Lysis, parce que l'un est intitulé de la valeur, & l'autre de l'amitié : quoy qu'il n'y ait dans l'un & dans l'autre que de la Logique. Je serois trop long si je voulois marquer toutes les fautes qu'il a faites dans cét ordre, il suffit qu'il l'a entierement inventé, & qu'il a ôté le moyen de le corriger à ceux qui n'ont vû que son edition, n'y ayant point mis la vie de Platon tirée de Diogene, où l'on voit les differentes classes sous lesquelles les Anciens rangeoient ses traités, & les diverses manieres dont

ils

ils les plaçoient. Car ils n'ont la plûpart aucune connexion entre eux. Cependant ceux qui se fient à de Serres, comme je faisois d'abord, cherchent dans un Dialogue ce que l'ordre & le titre leur promettent, & que Platon n'y a pas mis, faute d'avoir prévû la pensée de ses Interprétes : & ensuite ils l'accusent de s'écarter de son sujet ; & ne se donnent pas la patience de l'entendre. Mais sans m'arrêter davantage à chercher les causes qui ont pû faire mal juger de Platon, il faut vous dire ce que j'en pense moy-même : & pour observer quelque ordre, parler separément de sa personne, de sa doctrine, & de ses écrits.

Je ne vous feray point, Monsieur, la vie de Platon, Marsile l'a faite, & avant luy Diogene, il est aisé de les lire, j'en feray seulement un petit portrait. Il étoit bien fait de sa personne, & avoit la phisionomie heureuse, il y a encore quelque buste de marbre à Rome, qui le fait voir. Il vêcut long-temps, & mourut aprés 80. ans, sans maladie; son esprit outre les qualités que l'on luy accorde d'ordinaire, d'avoir eu l'imagination belle, l'invention, le tour délicat, l'élevation, la grandeur de génie, avoit encore la solidité, le jugement, le bon sens, & il me paroît avoir plus excellé en ces dernieres qualitez. Ses mœurs étoient

nobles, honnêtes, douces, modestes; & on peut dire qu'il approchoit de l'humilité. Elien en rapporte un exemple considerable. Platon étant allé à l'assemblée des jeux Olympiques, se trouva avec des étrangers, dont il gagna l'amitié, vivant avec eux d'une maniere fort honnête, mais si simple & si commune, qu'encore qu'il leur eût dit son nom, ils ne se figurerent point que cét homme, dont les entretiens étoient des matieres si ordinaires, fût ce grand Philosophe, dont ils avoient oüi parler. De sorte, qu'étant venus avec luy à Athenes, ils le prierent de leur faire connoître l'illustre Platon, disciple de Socrate: & furent extrémement surpris, quand il leur dit que c'étoit luy-même. Son beau naturel avoit été cultivé par une excellente éducation. Il nâquit à Athenes d'une maison tres-noble: son pere descendoit du Roy Codrus, & sa mere de Solon. Il vint dans le meilleur temps de la Grece: la memoire d'Aristide, de Miltiade, de Themistocle, & de Pericles étoit recente: c'étoit alors que la Poësie, la Peinture, & tous les beaux Arts étoient dans leur plus grand lustre: & s'il est vray qu'Athenes ait été la ville du monde la plus polie, ç'a été principalement dans ce siecle.

Æl. var hist. lib. 4. c. 8.

Il eût de plus l'avantage d'être instruit

ſtruit par Socrate même, le plus grand homme que je connoiſſe hors la verita-ble Religion. Platon vêcut toûjours dans le grand monde : il fut cheri des Prin-ces, particulierement des Roys de Sy-racuſe : & il y eût quelque Republique qui le pria de luy donner des loix, & à qui il en donna. Il ſe retira par ſageſſe des affaires publiques de ſon Païs, où il eût pû avoir tres-grande part, voyant qu'il ne pouvoit pas faire le bien qu'il ſouhaitoit. Voyés, je vous prie, la ſep-tiéme de ſes lettres, adreſſée aux amis de Dion : où il rend conte de ſa condui-te, & parle en homme fort deſabuſé des penſées qu'il avoit euës étant jeune, de pouvoir reformer le monde. Il avoit ap-pris tous les exercices du corps, dont les Grecs faiſoient tant de cas : & y avoit ſi bien réüſſi, qu'il auroit pû étre un athle-te fameux, s'il ne s'étoit rendu plus re-commandable d'ailleurs. Il ſçavoit chan-ter & joüer de la lire, il avoit bien lû les Poëtes : il avoit luy-même composé des Poëſies, & tenté le Poëme heroï-que & la Tragedie. Non content des étu-des de ſon Païs, il avoit voyagé en Egyp-te & en Italie, pour apprendre la Theo-logie des Payens dans ſa ſource, l'Hiſtoi-re étrangere, les Mathematiques, & la Philoſophie de Pythagore. Mais ce qui l'avoit le plus inſtruit, étoient les con-

Ælian lib. 1. *c.* 9.

versations de Socrate, & l'usage du monde ; l'observation continuelle des mœurs, des passions, & des inclinations des hommes : en quoy il faut avoüer que luy & les autres Grecs de son temps ont particulierement excellé. Voilà l'idée que j'ay de sa personne : vous trouverez, peut-étre, que j'en dis beaucoup : mais je n'ay rien dit, dont je ne puisse donner des preuves.

Je rapporteray toute sa doctrine aux quatre parties que l'on fait ordinairement de la Philosophie, Logique, Morale, Physique, Metaphysique. Je croy qu'il a bien mieux traité les deux premieres, que les deux autres. Vous sçavez ce que dit Ciceron, que Socrate fût le premier qui tira la Philosophie du Ciel, & des secrets de la nature, & l'amena dans le commerce des hommes, pour leur enseigner la maniere de bien conduire leur raison dans la recherche de la verité, & dans la conduite de leur vie. Il le reconnoît en effet pour l'auteur de la Logique & de la Morale. C'est pourquoy ce que Platon en a écrit me paroît fort precieux, car comme il fait toûjours parler Socrate, il nous fait voir l'un & l'autre dans sa source.

Acad. quæst. lib. 1. n. 4.

On y voit donc ce que c'est proprement que Logique, on y apprend les preceptes de cêt art les plus necessaires, &

ce qui eſt de plus important ; on en voit l'uſage & la pratique réelle. Avant que d'avoir lû Platon, je n'avois jamais bien compris pourquoy on l'appelloit Dialectique ; mais j'y ay vû que c'étoit l'art de chercher la verité par la converſation & le diſcours familier : different de l'art des harangues, & des diſcours publics, où l'on ne travaille pas ſeulement à convaincre l'eſprit, mais encore à émouvoir ou appaiſer les paſſions. Vous le pouvez voir, Monſieur, dans le commencement du Gorgias, où Porus ayant répondu par de grandes phraſes à une petite queſtion que Cherephon luy avoit faite, Socrate dit que Porus luy paroît plus exercé à la Retorique qu'à la Dialectique ; c'eſt à dire en François, qu'il eſt plus accoûtumé à haranguer, qu'à parler en converſation. On voit donc par là l'oppoſition & la difference du Rheteur ou Harangueur, & du Dialecticien ; & on entend aiſément ce que veulent dire les premieres paroles de la Retorique d'Ariſtote : que la Retorique eſt l'art qui répond à la Dialectique dans le même genre, & touchant les mêmes ſujets.

Edit. Henr. Steph. to. 1. p. 448.

Ce que j'ay remarqué dans Platon de l'art de la Logique, eſt qu'il apprend à parler juſte, & à répondre préciſement à ce que l'on demande : pour poſer nettement l'état d'une queſtion, & con-

duire droit le raisonnement. Il montre à faire des divisions toutes exactes & de deux membres, à bien définir & bien examiner des définitions. Son plus grand traité de Logique est le Théetete, avec le Sophiste & le Politique : car ces trois Dialogues ne sont qu'une même suite de plusieurs conversations entre Socrate, Theodore de Cyréne grand Geometre, le jeune Théetete, & quelques autres. Et il me semble que ce n'est pas sans dessein que Platon fait parler des Geometres dans ce traité, car ils ont toûjours fait profession de raisonner plus exactement que les autres hommes. Dans le premier de ces Dialogues, Socrate examine & refute plusieurs définitions de la science : dans le second on établit plusieurs définitions du Sophiste, qui servent à montrer l'art de diviser & de définir, & en même temps à tourner les Sophistes en ridicule : & dans le troisiéme on définit l'homme Politique, c'est à dire suivant le langage de Platon, l'homme d'Etat, ou l'homme propre à traiter des affaires publiques. Toutefois Marsile & de Serres se sont tellement arrêtez à ce titre de Politique, qu'ils l'ont separé d'avec les deux précedents, avec lesquels il est évident que Platon l'avoit joint, & l'ont rejetté bien loin, aprés les traités de Morale. Le Cratyle appar-

tient

tient auſſi à la Logique, puiſque l'on y examine la nature des paroles & des mots ſimples. Il y a encore pluſieurs autres traités, qui ne ſont que de Logique: comme ceux où il ſe joüe des Sophiſtes; ſçavoir, l'Euthydeme, le Protagore, & les deux Hippies: & ceux où il cherche quelque verité, ſans rien établir que la maniere de chercher, comme le Menon; & comme le Charmide, le Lachés, & le Lyſis, ſi je ne me trompe. Au reſte, ſa Logique n'eſt pas tellement renfermée en certains traités, qu'il n'y en ait beaucoup en pluſieurs autres; comme dans le premier Alciabe, & dans le Philebe, où il y a des remarques excellentes touchant la diviſion: & generalement dans chaque traité il met tout ce qui eſt neceſſaire à ſon ſujet.

Il m'a ſouvent paru qu'il s'étendoit trop dans les matieres de Logique, & qu'il s'arrêtoit à des diſcuſſions, & à des explications de termes aſſez inutiles. Depuis j'ay fait reflexion, que Socrate, ou Platon même, ſelon d'autres, ayant inventé la Logique, pluſieurs termes étoient alors nouveaux, & ſujets à explication, qui nous ſont aujourd'huy familiers; parce que le monde s'y eſt accoûtumé pendant vingt ſiecles, & que l'on nous les a expliqués dés la jeuneſſe. Il eſt vray qu'il badine ſouvent

avec les Sophistes, pour leur donner lieu de dire des impertinences: & enfin il peut étre, qu'il s'est trop arrête à des choses de peu d'usage. Mais je ne sçay si ceux qui l'ont suivy ont mieux fait; & si toutes ces belles démonstrations qu'Aristote a trouvées, touchant la valeur des propositions, & les figures des syllogismes, ont donné aux hommes des moyens beaucoup plus faciles de devenir sçavans & raisonnables, qu'ils n'en avoient auparavant. Ces speculations sont aussi vrayes, que des théoremes de Geometrie; mais la plûpart ne nous aident pas plus à raisonner juste, que les loix de la mecanique ne nous apprennent à marcher. La Logique de Platon me paroît plus effective & plus naturelle; il l'enseigne plus par exemples, que par preceptes, il prend toûjours des sujets familiers, & souvent utiles pour les mœurs. Mais comme je veux loüer Platon, car vous le voyés bien, quand même je voudrois le dissimuler, je passe vîte à sa morale.

C'est à mon sens la partie de la Philosophie en laquelle il a excellé; aussi étoit-ce l'unique que son maître eût cultivée: ou s'il s'étoit appliqué aux autres, ce n'étoit qu'autant qu'il les avoit crû necessaires pour celle-cy. La Morale de Platon me paroît également élevée & so-

solide. Rien de plus pur, quant à ce qui regarde le desintereſſement, le mépris des richeſſes, l'amour des autres hommes, & du bien public. Rien de plus noble, quant à la fermeté du courage, au mépris de la volupté, de la douleur, & de l'opinion des hommes; à l'amour du veritable plaiſir, & de la ſouveraine beauté. J'ay vû un homme tres-ſçavant, & de tres-bon ſens, étre transporté aprés avoir lû le Philebe: & ſe plaindre ſeulement, que ce qu'il avoit vû étoit au-deſſus de la portée des hommes. Cependant cette même morale eſt tres ſolide. Il n'y a point de jeune homme ſi prévenu de ſon merite, que le premier Alcibiade ne faſſe rentrer en luy-même: ny de Poëte, qui aprés avoir lû le traité de la Republique, ne ſe trouve fort au-deſſous du heros: ny d'auteur qui ne trouve dequoy s'humilier à la fin du Phedre. Platon bat en ruïne, dans ſa Republique, dans ſes Loix, dans le Gorgias, & dans pluſieurs autres traités, les principes de la mauvaiſe Morale, & de la mauvaiſe Politique, aprés les avoir fait poſer dans toute leur force. Il revient toûjours au bon ſens, à ce qui eſt utile & effectif; il prêche par tout la fragilité, la vie ſimple & reglée; & joint à la ſeverité des mœurs, une politeſſe extréme, & un enjoüement continuel de con-

versation. Il inspire la patience, la douceur, la modestie ; & je dirois l'humilité, si Socrate ne parloit point tant de luy-même. Mais il dit trop de mal de luy, & trop de bien des autres, pour avoir été veritablement humble : ceux qui le sont ne parlent point d'eux, s'il n'est extrémement necessaire; & sur tout ils ne raillent point les autres, comme Socrate fait continuellement. Aussi, Monsieur, quelque prévenu que je sois, en faveur de Platon ; j'avoüe que ny luy, ny son Maître ne connoissoient point cette vertu, quoy qu'ils semblent l'avoir entreveuë : elle étoit reservée aux Chrétiens ; & il faudroit n'étre ny Chrétien, ny raisonnable, pour ne pas voir que cette Morale toute élevée & toute solide qu'elle est, est infiniment au-dessous de celle que l'Evangile nous enseigne si simplement. Car il faut encore avoüer, à la honte de la raison humaine, que ces Philosophes connoissoient moins la chasteté, que l'humilité. Ils ont parlé avec si peu de scrupule des amours les plus infames ; & en ont fait des railleries si impudentes, que l'on voit sensiblement,
Rom. 1. que Dieu, comme dit S. Paul, les avoit
24. livrés au sens reprouvé, & abandonnés à l'impureté, pour les punir de n'avoir pas publié toutes les veritez qu'ils connoissoient, & de ne luy avoir pas ren-

rendu tout l'honneur qu'ils sçavoient luy étre deu. En effet, quoy que Socrate & ses disciples ayent été les plus pieux de tous les Philosophes, qui ayent le plus parlé de Dieu, & le plus témoigné de respect pour la Religion, ils n'ont osé toutefois se declarer contre l'idolatrie: & l'un des chefs d'accusation contre Socrate ayant été, qu'il ne croyoit pas aux Dieux, que le peuple d'Athenes adoroit, Xenophon a travaillé à l'en purger, comme d'une calomnie; alleguant qu'il sacrifioit en public & en particulier, & qu'il croyoit à la divination comme les autres. Les Philosophes manquant donc de ce grand principe, & laissant aller leur imagination, sans avoir rien qui les retint, il ne faut pas s'étonner s'ils ont soûtenu quelques propositions paradoxes; comme cette communauté de femmes, qui toutefois ne consistoit qu'à permettre à certaines personnes choisies de se marier tous les ans, & tous les ans faire divorce, aprés avoir habité peu de jours avec leurs femmes. Les autres pensées de Morale & de Politique, qui nous paroissent hors d'usage, se trouveront fondées la plûpart, si on l'examine bien, sur les mœurs des Lacedemoniens, ou de quelques autres peuples: & quoy qu'il en soit, Platon a eu l'adresse de rendre plausibles toutes ces propositions.

Memorab. 1. commen.

Ses traités de Morale sont les dix livres de la Republique, les douze livres des Loix, le Philebe, l'Apologie de Socrate, le Criton, le Phedon, les deux Alcibiades, le Gorgias, le Banquet, & quelques autres ; mais j'ay peine à me rendre à l'autorité des Anciens, qui marquent pour moraux le Menexene & le Phedre. Le Menexene n'est, à mon avis, qu'une raillerie des Oraisons funebres : & toutefois il est bien plus solide, que la plûpart des discours serieux d'aujourd'huy. Le Phedre me paroît un traité de Retorique, où Platon veut enseigner en quoy consiste la veritable éloquence, & la beauté d'un discours écrit ou prononcé : & je ne croy pas en pouvoir donner une plus grande idée, qu'en le mettant au-dessus de la Retorique d'Aristote. Il me semble qu'il va plus au fond de l'art. Mais j'aimerois encore mieux placer le Phedre dans la Morale avec les Anciens, que dans la Metaphysique, avec de Serres. Il faut se souvenir, que la Morale est répanduë dans tous les ouvrages de Platon, & qu'il n'a rien traité, qu'il ne semble y avoir voulu rapporter.

C'est ce qui paroît évidemment dans sa Physique. Le seul traité que nous en ayons est le Timée : ce Dialogue est la suite de la grande conversation, qui fait

les

les dix livres de la Republique, & y eſt ajoûté, pour appuyer les principes de la morale, par la connoiſſance de la nature; comme le Critias, qui eſt encore une ſuite du même deſſein, ſert à fortifier ces mêmes principes, par la connoiſſance de l'ancienne Hiſtoire. Auſſi, quoy que dans le Timée, il explique les principes de toute la nature, il s'arrête principalement à ce qui nous regarde en particulier; c'eſt à dire, aux ſenſations & à la ſtructure du corps humain. Ce deſſein eſtoit ſans doute excellent; mais il a eſté mal executé, & de toute la Philoſophie de Platon, la partie que je croy moins ſoûtenable, eſt ſa Phyſique. Auſſi ne l'avoit-il point appriſe de ſon maître. On ſçait que Socrate l'avoit negligée, comme inutile; & Platon qui vouloit embraſſer toutes les ſciences, penſa qu'il remedieroit à ce défaut par la Philoſophie de Pythagore, qu'il apprit avec ſoin des Philoſophes Italiens, & qu'il joignit à celle de Socrate. Mais ce mélange ne luy a pas réüſſi, parce qu'eſtant accoûtumé à raiſonner moralement en morale, il a raiſonné de même en Phyſique, & a voulu expliquer toute la nature par des convenances. Ce défaut venoit de Socrate même; car il dit dans le Phedon, qu'il ne ſe contentoit pas de la Phyſique ordinaire, parce qu'elle s'arrêtoit à conſi-

siderer les raisons mecaniques, qui se tirent du mouvement & de la suite des corps; pour luy, il vouloit connoître la premiere cause, & sçavoir les desseins de l'esprit souverain, qui gouverne la nature. Ainsi méprisant ce qui est proportionné à l'esprit humain, & cherchant ce qui est au-dessus de sa portée, il ne faut pas s'étonner s'ils n'ont rien trouvé de solide. C'est ce qui donne prise à ceux qui veulent décrier la Physique d'Aristote : car il a suivi le même chemin, donnant encore plus dans les raisonnemens de Morale & de Metaphysique, pour expliquer les choses naturelles : au moins voyons-nous dans le Timée, que Platon attribuë la distinction des élemens aux differentes figures des petites parties qui les composent, & les sensations à l'effet de ces figures. Un autre inconvenient de la Physique de Platon, est qu'il erroit dans le fait, & croyoit la nature de plusieurs choses, autre qu'elle n'est, faute d'experiences. Il parle dans le Phedon, comme s'il ignoroit l'étenduë & la figure de la terre, s'imaginant que les hommes n'en habitoient qu'une petite partie, & qu'il y en avoit beaucoup plus au-dessus de l'air & des nuées : & il est évident par le Timée, qu'il ne sçavoit point l'anatomie. Il ne faut donc pas s'étonner, s'il

Vers la fin.

s'il a mal raisonné en Physique, s'appuyant sur de mauvais fondemens, & employant des principes qui ne convenoient point à la matiere; mais au défaut de connoissance certaine, il a fait suppléer l'esprit & l'invention, qui ne luy manquoient pas au besoin.

Cependant admirez, Monsieur, le caprice des hommes. Ce qu'ils ont le plus vanté dans Platon, est cette Physique; & ceux que l'on appelloit Platoniciens, au moins dans les derniers temps, faisoient profession de croire ses opinions, touchant les mysteres des nombres, la structure de l'univers, l'ordre des intelligences celestes & terrestres, l'éternité des ames, la reminiscence, l'état de la vie future, la metempsychose, & les autres réveries semblables, qu'il avoit debitées, sans les prouver. Je dis qu'ils faisoient profession de les croire, car ils en avoient fait une espece de religion. Il peut y avoir eu deux raisons de ce mauvais choix. La belle morale de Platon luy ayant donné du commencement un grand nom, on a crû, comme l'on va toûjours aux extrémitez, qu'il n'avoit pû se tromper en rien. D'ailleurs, il est plus facile de ceder à l'autorité, que d'examiner des raisonnemens, & la plûpart de ceux qui étudient ont de la memoire; ainsi ils se sont attachez au

positif de sa doctrine, sans se mettre assez en peine, s'il avoit bien prouvé son Systéme. Il est encore bien plus aisé, de proposer des faits, & de disputer sur des matieres de pure speculation, que de pratiquer une morale solide, qui oblige à combattre ses passions, & à mépriser ce que la plûpart des hommes recherchent. Or on sçait combien la Philosophie dégenera dans les derniers temps, c'est à dire dans les premiers siecles du Christianisme; & combien il y avoit alors de charlatans qui se disoient Platoniciens & Socratiques; quoy qu'ils fussent plus impertinents & plus vicieux, que les anciens Sophistes, dont Socrate se mocquoit. Il ne faut donc pas s'étonner, s'ils prenoient pour le meilleur de Platon, ce qui en étoit le plus foible.

Je ne diray qu'un mot de sa Metaphysique. Les Anciens ne l'ont point distinguée de la Logique, & en effet, il y en a beaucoup dans les Dialogues, que j'ay attribuez à la Logique. Le principal traité de Metaphysique est le Parmenide; il est intitulé des Idées, & toutefois je n'y ay point trouvé, ny en aucun autre, cette doctrine des idées separées de Dieu, que l'on attribuë à Platon. Mais j'ay vû en plusieurs endroits de ses écrits, que l'objet de la veritable science, est, non pas la chose singuliere & perissable que nous

voyons,

voyons, comme un homme, une maiſon, un triangle; mais l'original immateriel & éternel, ſur lequel chaque choſe a eſté faite; ce qui n'eſt en effet que la connoiſſance divine, premiere cauſe des creatures. Au reſte, l'opinion des idées ſeparées de Dieu, ſemble avoir eſté la ſource de ce que les Platoniciens ont dit des intelligences. J'avouë que je n'ay pas tiré grande utilité du Parmenide de Platon, ny de ſes autres traitez de Metaphyſique: ſoit qu'en effet ils ne ſoient pas fort utiles, ſoit que je ne les aye pas bien entendus, comme il eſt aſſez vrayſemblable. Je n'en diray donc pas davantage de ſa doctrine, & je paſſeray à ſa maniere d'écrire. Je ne connois point d'auteur qui ait eſté plus loin en ce genre: ſes diſcours ſont du même caractere que les plus beaux bâtimens, les plus belles ſtatuës, & les plus belles poëſies, qui nous reſtent de l'antiquité: & pour me ſervir d'une comparaiſon plus proportionnée, il a fait en matiere d'études & de reflexions, ce que Demoſthene a fait en matiere d'affaires; c'eſt à dire, qu'il eſt arrivé, à mon ſens, au dernier degré de l'éloquence. Je ne prétends pas expliquer tout ſon art, plus je le lis, plus j'y en trouve; & il faudroit étre auſſi habile que luy, pour le connoître entierement.

On

On peut considerer dans un écrit, la methode & le stile. La methode est de deux sortes : il y en a une simple & découverte, comme celle des Geometres, qui ne consiste qu'à proposer les verités dans l'ordre qui est de luy-même le plus naturel. Il suffit donc pour cette methode de n'employer aucun terme qui ne soit défini, ny aucun axiome qui ne soit accordé, & ne raisonner qu'en forme concluante ; & pour la conduite generale de l'ouvrage, il faut seulement diviser exactement, & distinguer soigneusement les differentes matieres, marquant le commencement par une proposition, & la fin par une conclusion. Cette methode, qui est celle d'Aristote, de tous les Philosophes Arabes, & de la plûpart des Chrêtiens modernes, est sans doute tres-bonne & tres-solide, étant observée exactement ; mais comme elle n'a rien d'agreable, & ne consiste que dans un simple calcul de propositions ; elle n'est propre que pour des esprits dégagés de toute préoccupation, & de toute passion, studieux, patiens, attentifs & parfaitement raisonnables. Par malheur, la plûpart des hommes ne sont pas tels : ainsi cette methode, qui est en soy la meilleure, n'est pas toûjours la plus utile : car les methodes ne sont faites que pour les hommes. L'autre, est celle des Orateurs,

teurs, qui eſt cachée, & qui ſous une apparence naturelle & negligée, couvre un artifice bien plus grand. Elle ſuppoſe la premiere methode, & ne doit jamais en étre ſeparée, puiſque l'une & l'autre a le même but de perſuader; mais il y a cette difference, que la premiére n'employe que ce qui eſt abſolument neceſſaire pour cette fin, & ſans quoy l'on ne peut convaincre l'homme même le plus raiſonnable: au lieu que l'autre y ajoûte ce qui peut faire effet ſur la plûpart des eſprits, qui ne ſont pas dans une diſpoſition ſi parfaite. Son utilité eſt de lever les préjugés, ou d'appaiſer les paſſions; ce qui ſe fait en propoſant les raiſons avec des tours, & des figures, rediſant en diverſes façons ce qui doit étre le plus retenu, propoſant quelquefois le premier, ce qui ſera le plus goûté, quoy qu'il deût étre le dernier, ſuivant la methode geometrique: interrompant la ſuite du raiſonnement pour délaſſer les eſprits: en un mot, cherchant tous les moyens d'étre veritablement agreable, & de ſe faire écouter. Quoy que j'attribuë cette methode aux Orateurs, parce qu'ils n'en ont point d'autre, elle leur eſt toutefois commune avec les Philoſophes.

La difference eſt, que ceux qui plaident ou qui haranguent, n'ayant pour but

que de persuader à quelque prix que ce soit, tous ceux à qui ils parlent, raisonnables, ou non; & ayant ordinairement un temps précrit, sont obligés de s'éloigner beaucoup plus de la methode des Geometres, de n'employer que des raisonnemens de sens commun & proportionnés à toutes sortes d'esprits; d'employer des raisonnemens foibles, mais conformes aux préjugés, qu'ils ne peuvent ôter; & d'exciter les passions pour fortifier la conviction, ou pour y suppléer à l'égard de ceux, qui ne sont pas capables de raisonnement. Au contraire, les Philosophes discourant tout à loisir avec des personnes choisies, qui aiment à raisonner, doivent, non pas émouvoir leurs passions, ou se prévaloir de leurs préjugés, mais les en délivrer; ils doivent prouver exactement ce qu'ils enseignent: commençant dés les premiers principes, conduisant l'esprit pas à pas, luy faisant faire tout le chemin, qui est necessaire pour arriver à la verité, & ne le quittant point, qu'il ne soit entierement satisfait. Or pour pratiquer utilement cette methode, il ne suffit pas que celuy qui enseigne parle, il faut que le disciple s'explique aussi, afin que l'on puisse connoître, s'il est passionné ou préoccupé, & que l'on puisse voir quel effet le raisonnement fait sur luy: & c'étoit,

toit, comme j'ay dt, cêt art de conversation & de dispute familiere, que Socrate appelloit Dialectique.

Il croyoit au reste, que l'écriture étoit peu necessaire à l'éloquence & à la Philosophie, & que comme les Orateurs étoient ceux qui parloient en public, & non pas ceux qui écrivoient pour le public; ainsi la veritable maniere d'enseigner les sciences, étoit de persuader un homme de telle sorte, qu'il fût capable d'en persuader un autre; car il tenoit que sçavoir un verité, c'étoit étre toûjours en état de la persuader sur le champ, à une personne raisonnablement disposée. Ce fut par ces motifs, que Socrate n'écrivit rien; & quoy que Platon ne fut pas en cela tout à fait de son avis, il s'en est toutefois éloigné le moins qu'il a esté possible. Il a écrit de telle maniere, que l'on croit plûtôt entendre une conversation, que lire un Livre: c'est Socrate qui parle encore aujourd'huy, qui instruit Théetete ou Alcibiade, & qui défend la verité contre Gorgias ou contre Protagore; tout ce que Platon à fait, a été d'empêcher que ces conversations ne perissent, & de faire que ce qui avoit été dit à quelques particuliers, pût profiter à tous les hommes de tous les siecles. Encore ne sçavons-nous que par tradition, que ce travail soit de luy, car il ne paroît nulle

Dans le Phedre à la fin.

part dans ſes ouvrages, ſinon en un endroit ou deux, où il ſe fait nommer en paſſant, mais jamais ce n'eſt luy qui parle. Ses Dialogues ne ſont donc pas de pures fictions, comme l'on ſe pourroit imaginer ; ce ſont des peintures faites aprés nature : tout le fonds en eſt vray, & s'il s'eſt donné quelque liberté, ç'a été ſans ſortir de la vray-ſemblance. Xenophon en eſt un bon témoin, car il n'a pas affecté de ſervir Platon ; au contraire, on croit qu'il y avoit quelque émulation entr'eux, & neanmoins quoy que ce qu'il a écrit de Socrate ne ſoient que des memoires, redigés d'une maniere beaucoup plus ſimple, le Dialogue y regne par tout, & c'eſt toûjours Socrate qui parle avec Ariſtippe, avec Iſchomaque, avec Alcibiade, ou quelque autre de ceux que Platon a fait parler. Les autres Socratiques avoient écrit de la même maniere ; particulierement, s'il m'en ſouvient, ce Cordonier d'Athenes, que Diogene met entre les Philoſophes, qui avoit redigé & mis en pluſieurs Dialogues, les converſations que Socrate avoit faites dans ſa boutique.

Voilà, ſi je ne me trompe, les raiſons qui ont obligé Platon à préferer la methode des Orateurs à celle des Geometres, & à n'écrire que des Dialogues. Aprés cela, Monſieur, vous ne vous étonnerez pas,

qu'il

qu'il ne commence pas toûjours par ce qu'il a dessein de prouver, ny qu'il fasse souvent des digressions. Mais je vous supplie, si jamais ces préambules ou ces digressions vous choquent, de voir si elles ne servent point à établir quelque verité, dont il ait besoin dans la suite, ou si elles ne tendent point à prouver le sujet principal de la dispute par une autre voye que par le raisonnement, comme par l'autorité, ou par les exemples. Enfin quand elles vous paroîtront entierement étrangeres au sujet, considerez s'il n'étoit point necessaire de délasser le Lecteur, aprés une longue contestation, si ces digressions ne sont pas agreables en elles-mêmes, si elles ne sont pas fort utiles & pleines de grandes & importantes veritez. Car je vous avoüe que ce qui me fait le plus admirer cét autheur, & ceux de son siecle, c'est que j'y trouve par tout quelque chose, je n'y voy ny paroles superfluës, ny pensées fausses ou communes : ils n'ont rien écrit, ce me semble, qui ne meritât de l'étre.

Au reste, il faut n'avoir pas lû Platon, pour ne pas voir qu'il avoit parfaitement la methode des Geometres, & que c'est à dessein qu'il ne l'a pas employée toute seule & à découvert. On ne peut proposer plus nettement qu'il fait, l'état d'une question, diviser plus exactement un sujet

jet, & mieux examiner des définitions. Il n'oublie jamais aucune des choses qu'il s'est proposé de traiter; il revient toûjours à son sujet, quelque digression qu'il fasse; il marque soigneusement par des propositions & par des conclusions, le commencement & la fin de chaque partie, & de chaque digression, & il use souvent de récapitulations : de sorte que son discoûrs a tout ensemble la liberté de la conversation la moins suivie, & la netteté du traité le plus methodique.

Voilà ce qui regarde sa methode en general; la conduite particuliere de chaque ouvrage est toûjours differente, suivant les sujets & les occasions, mais toûjours tres-grande. Chacun à part est un ouvrage bien designé, bien conduit, & bien achevé. Je dis, Monsieur, chacun de ses ouvrages, car ils sont la plûpart indépendans les uns des autres; & il ne faut pas prétendre en composer un cours complet de Philosophie à nôtre mode, comme de Serres a voulu faire. Le plus grand traité est celuy de la Justice ou de la Republique, qui contient douze Dialogues, les dix de la Republique, le Timée & le Critias. La connexion est manifeste au commencement du Timée, & je m'étonne que les anciens Interprétes les ayent separez. Ce traité comprend en même temps les

princi-

principaux fondemens de la Morale, & de la Politique : l'on y voit une comparaison continuelle de la vertu ou des vices d'un particulier, avec le bon ou le mauvais gouvernement d'un état, du bonheur, ou du malheur de l'un & de l'autre. Je le mets le premier, comme le traité de Morale le plus accomply. Les douze livres des Loix, & l'Epinomis, que l'on a raison de conter pour le treiziéme, sont d'un dessein tout different, & sont plus de Politique que de Morale. Dans la Republique Socrate propose l'idée qu'il avoit d'un état parfait, simplement comme une idée d'une chose possible, mais trop difficile, qui n'a peut-étre jamais été, & ne sera peut-étre jamais, & qu'il n'examine que pour trouver les fondemens de la Morale. Dans les Loix ce sont trois citoyens, des trois Republiques de Grece, dont les Loix étoient les plus estimées, qui essayent de faire des Loix conformes aux mœurs des peuples, & à ce que l'on peut effectivement pratiquer. Il y a encore un grand traité de Logique, comme j'ay déjà observé, qui comprend le Théetete, le Sophiste, & le Politique ; mais il semble que ce traité ne soit pas entier, & qu'il deût y avoir un quatriéme Dialogue, où l'on donnât la définition du Philosophe, aprés avoir donné celles du Sophiste, &

de l'homme d'Etat. Hors ces trois traités je ne voy aucun des ouvrages de Platon que l'on doive joindre avec un autre : aussi Diogene remarque , que les Anciens les rangeoient differemment. Mais quoy que l'ordre en soit arbitraire , il seroit tres-utile de les distinguer en plusieurs classes , non pas tant par les matieres , que par la maniere de les traiter ; ce que les Anciens faisoient ainsi au rapport de Diogene.

Chaque discours de Platon est composé ou pour instruire , ou pour chercher la verité: celuy qui instruit a pour but, ou la speculation , & se divise en Physique & en Logique , ou l'action , & il est Moral ou Politique. Celuy où il cherche seulement sans rien établir , sert à exercer , ou à combattre. Il exerce , ou en faisant produire à celuy avec qui il raisonne tout ce qu'il peut trouver de luy-même : ce que Socrate appelloit faire accoucher les esprits ; raillant sur le mêtier de sa mere , qui étoit Sage-femme, & se qualifiant accoucheur de jeunes hommes : ou bien il exerce en donnant des ouvertures au disciple , qui ne fait que le suivre , ce que les Interprétes ont nommé tenter ou essayer. Je vous avoüe toutefois que je ne voy pas grande difference entre ces deux sortes de discours ; si ce n'est que le premier approche plus de l'instru-

λόγος μαιευτικός.

Vide Théætete.

λ. πειραστικός

ction,

ction, comme on peut voir par les Alcibiades & le Theages, & l'autre est souvent malicieux, comme l'Euthyphron & l'Ion. Le discours qui ne sert qu'à combattre, est encore de deux sortes; le démonstratif, qui n'est fait que pour donner du plaisir au Lecteur, en luy faisant voir les défauts de certaines gens; & le destructif qui tend principalement à renverser quelque erreur. Il n'y a que le Protagore, que l'on ait qualifié démonstratif; & en effet les Sophistes y sont bien mis en leur jour; mais ils ne sont pas plus épargnez dans l'Euthydeme. Voilà quelle est cette division, d'où sont venus les troisiémes titres des Dialogues de Platon, & quoy que je ne la tienne pas infaillible, je la croy plus seure que celles des modernes: elle est de grande autorité, & de grand secours pour connoître la methode particuliere de chaque ouvrage.

ἀγωνιστικός.

ἀνατρεπτικός.

Je ne voy rien à remarquer touchant le stile de Platon: ce n'est pas qu'il ne soit admirable; mais c'est qu'il n'y a personne qui n'en convienne. En effet il a tout ensemble la clarté & l'élegance d'Isocrate, la force de Demosthene, & l'agréement des Poëtes, qu'il imite en plusieurs endroits, & une certaine douceur, qui semble luy étre particuliere. Il peint admirablement les differens cara-

cteres des hommes: il ajuste l'expression, non seulement à la pensée, mais au tour de la pensée ; il dit ce qu'il veut, & comme il veut : enfin je ne croy-pas qu'il y ait de stile plus accomply entre les auteurs Grecs ; & qu'y a-t'il en ce genre au-dessus des Grecs ?

Avant que de finir, je croy devoir répondre un mot à ce que les Peres de l'Eglise ont dit contre Platon ; car il me semble avoir répondu aux autres objections, que l'on fait d'ordinaire contre luy.

S. Chrysostome, par exemple, le traite fort mal, dans la Préface de ses Commentaires sur S. Matthieu. Il le nomme extravagant, il dit que le demon luy a inspiré ses écrits ; & qui plus est, il le combat par des raisons tres-solides. Elles se reduisent à faire voir que la Philosophie ne peut rendre les hommes heureux, & qu'elle ne contient que des réveries & des jeux d'enfant, en comparaison du Christianisme. Nous ne contesterons pas sans doute cette verité à S. Chrysostome ; au contraire, nous nous servirions des preuves qu'il en donne, si nous voulions convaincre de l'excellence de nôtre Religion un homme qui n'y croiroit pas. Mais qu'y a-t'il là contre ce que j'ay dit de Platon ? Ce raisonnement attaque la Philosophie en general, & non seulement la Philoso-

phie,

phie, mais la ſcience, l'éloquence, & tout ce qui n'eſt l'effet que des forces naturelles de l'eſprit humain. Platon y eſt nommé comme celuy qui a été le plus loin en ce genre: on s'attache à le combattre, comme un chef, dont la défaite attire neceſſairement la perte de tous les ennemis. En effet, ſi l'on rejette Platon, il n'y aura pas un auteur profane qui merite d'être conſervé. Ce ne ſera pas Ariſtote ſon diſciple, qui a ſuivy une morale plus humaine, qui a traité plus au long la Phyſique, ſur d'auſſi mauvais principes, & a beaucoup moins donné à Dieu. On ne dira donc pas qu'Ariſtote ſoit plus digne du Chriſtianiſme: & en effet, ceux d'entre les anciens Chrêtiens & les Peres de l'Egliſe, qui n'ont pas dédaigné de faire quelque étude de Philoſophie, ont laiſſé Ariſtote, & ont étudié Platon. Si l'on rejette Platon, il faut auſſi rejetter les Orateurs, qu'il condamne luy-même dans le Gorgias, faiſant voir leur mauvaiſe morale, & leur conduite intereſſée, & cela, par des principes de juſtice & d'humanité dignes du Chriſtianiſme. On ne luy préferera pas non plus Homere, ou les autres Poëtes; puis qu'il en fait voir la vanité, & bat en ruïne leurs maximes. Car je ne croy pas, que nous eſtimions digne du Chriſtianiſme, ce qu'il a jugé indigne de ſa morale, par des prin-

cipes, dont nous convenons avec luy : & que méprisant son Philosophe, comme fort au-dessous de ce que nous devons étre, nous estimions un Orateur ou un Poëte, que nous voyons clairement avoir été bien au-dessous de son Philosophe. Il faut donc, si l'on prend à la rigueur les paroles des Peres de l'Eglise, condamner avec Platon tous les auteurs profanes, qui ont travaillé à cultiver la raison. Cependant les Peres eux-mêmes ne l'ont pas fait : ils ont étudié les livres des payens, particulierement ceux de Platon : On ne peut lire S. Justin, S. Clement Alexandrin, ny aucun des Peres Grecs, sans voir combien ils étoient instruits de sa Doctrine, & S. Augustin en parle dans sa Cité de Dieu, comme du Philosophe, qui a le plus approché de la verité.

Lib. 8. *de Civitate Dei*, c. 4. 5.

Mais si l'on considere l'état des temps où les Peres ont écrit, je veux dire du troisiéme & du quatriéme siecle, on n'aura pas de peine à entrer dans leurs sentimens. La Philosophie, particulierement celle de Platon, étoit cultivée & estimée avec trop d'excés, & on peut dire qu'elle tenoit lieu de Religion aux payens, qui avoient l'esprit & qui raisonnoient. Il y avoit long-temps qu'ils avoient reconnu l'impertinence du culte des faux Dieux, l'absurdité des fables, & les impostures des

des Devins : & il ne reſtoit guere que le petit peuple & les gens de la campagne, qui fuſſent veritablement idolatres. Les plus polis d'entre les gentils faiſoient la plûpart profeſſion de Philoſophie, & prenoient pour principes de Religion le poſitif de la Doctrine des Platoniciens, qui eſtoit, comme j'ay obſervé, ce que l'on en étudioit le plus alors. Ainſi ils croyoient la ſubordination des intelligences, qui animoient les aſtres, les corps celeſtes, & toute la nature : l'eternité des ames, leur purgation aprés la mort, la metempſycoſe, la reminiſcence, & les autres réveries ſemblables, & trouvoient quelques raiſons myſterieuſes, pour ſauver les apparences de l'idolatre, & entretenir la ſuperſtition.

Cêt eſprit de Philoſophie commença à s'introduire dans l'Empire Romain, ſous l'Empereur Adrien, & les Antonins, & ce fut une des cauſes des perſecutions. Car les Philoſophes étans forcés de reconnoître la ſainteté des mœurs du Chriſtianiſme, attaquoient la Foy, ou par les difficultés que la raiſon fait trouver dans les myſteres, ou en general par la fermeté de la croyance, qu'ils condamnoient d'opiniâtreté & d'injuſtice : ils vouloient ſe conſerver la liberté de douter de tout, ou de croire ce qu'il leur plairoit, à la charge de laiſſer chacun dans

son erreur. Ainsi raisonnent encore aujourd'huy ces Indiens, qui approuvent toutes les Religions : & peut-être n'avons-nous que trop en Europe de ces esprits doux & commodes.

Les Peres de l'Eglise étoient donc obligés à combattre cette Philosophie si superbe, & à la rendre méprisable : & par consequent ils avoient raison d'en attaquer le chef, qui étoit Platon : de l'attaquer par son foible, de relever ses opinions paradoxes, les égaremens de sa raison, l'imperfection de sa morale, la longueur & l'obscurité de ses discours de Metaphysique. Je ne croy pas avoir défendu aucun de ces défauts ; il est vray que j'ay relevé ses avantages, ce que les Peres de l'Eglise n'ont pas toûjours fait, parce que ce n'étoit pas l'interest de la cause qu'ils soûtenoient, & qu'il n'étoit que trop exalté par leurs adversaires. Platon pourroit donc être reconnu pour le premier de tous les auteurs profanes, & pour celuy qui auroit poussé le plus loin le raisonnement naturel, & l'art de la persuasion, sans que la religion y fût interessée ; au contraire, on connoîtra mieux l'excellence de la Religion Chrétienne, lors que l'on considerera combien elle est au-dessus de ces connoissances, qui paroissent si élevées, & de cette morale qui paroît si

grande

grande & si noble. Au reste, il me semble que ce que les Peres ont prouvé le plus fortement contre la Philosophie, c'est qu'elle ne peut faire le veritable bonheur des hommes; si peu de gens en sont capables, & elle est si difficile à acquerir, qu'il n'y auroit qu'un tres-petit nombre d'hommes qui pûssent étre heureux. Mais encore que Platon ne doive pas étre nôtre tout, je ne laisse pas de croire qu'il peut étre utile à quelque chose, & c'est Monsieur, ce qui me reste à vous expliquer.

Ce que j'y trouve de meilleur, comme j'ay dit, est la Dialectique & la Morale: & je comprends sous le nom de Dialectique, non seulement la Logique, mais l'éloquence, & tout ce qui regarde la persuasion. Premierement donc j'estime que l'on y peut puiser une infinité d'excellentes maximes, pour regler les études en general. On y peut apprendre à faire le discernement des sciences, à voir les connoissances qui sont necessaires, & celles qui sont dignes d'un honnête homme. On y peut voir la fin pour laquelle on doit étudier, la maniere de le faire solidement, & de se servir de ses études. Il est plein de preceptes & d'exemples de cette nature: & c'est ce qui occupe la plûpart de ces digressions, qui ennuyent les impatiens. On y peut ap-

prendre la veritable Logique ; c'est à dire, l'art de bien démêler ses pensées, de les exprimer précisement, de bien définir, de bien diviser, d'user de methode : & on en voit l'application & l'usage effectif.

On trouvera dans le Phédre les preceptes d'éloquence les plus essentiels, & on en verra des exemples dans tous les ouvrages de Platon, sans en excepter un seul ; mais particulierement dans l'Apologie de Socrate : & quand il n'y auroit que ce fruit à tirer de Platon, il nous devroit étre extrémement precieux.

Si l'on veut sçavoir le fonds de l'art Poëtique, & discerner la bonne Poësie de la mauvaise ; c'est à dire, de celle qui est dangereuse pour les mœurs : on peut lire le commencement du troisiéme livre de la Republique, & le dixiéme, dont la moitié est du même sujet, & c'est le lieu où il le traite le plus à fonds. Il en parle aussi dans le deuxiéme livre des Loix, où il traite des divertissemens, & dans le septiéme, qui est de l'éducation de la jeunesse : & l'on trouvera dans le Philebe beaucoup de choses qui s'y rapportent. Voilà ce qui regarde l'art du raisonnement & du discours.

Platon peut étre fort utile pour la morale, c'est à dire pour desabuser des

er-

erreurs vulgaires, & des préjugés de l'enfance: pour ramener au bon ſens & à la conduite ſolide, & inſpirer des ſentimens nobles. Il eſt plein de cette politique, qui ne tend, non pas à rendre ceux qui gouvernent puiſſans, mais les particuliers heureux: & de cette Juriſprudence, qui ne cherche pas tant à juger des differens, qu'à les prévenir, & qui s'attache plus aux mœurs des citoyens, qu'à leur intereſt pecuniaire. Il me ſemble même y voir les fondemens du Droit Romain; & en effet, du temps que Platon écrivoit, il n'y avoit que 60. ou 80. ans que les Romains étoient venus à Athenes chercher des loix, pour compoſer les douze Tables.

Je ne voy pas que l'on puiſſe tirer grand fruit de tout le reſte de ce que Platon a enſeigné. J'eſtime en general, qu'il ne faut chercher rien d'exact dans les Anciens touchant la Phyſique & l'Aſtronomie, aprés tant de nouvelles découvertes que l'on a faites depuis. Tout ce que l'on en pourroit donc retenir, eſt la connoiſſance hiſtorique des opinions de Platon ſur ces matieres; mais je ne ſçay ſi elles valent la peine d'étre connuës, ſi ce n'eſt pour entendre pluſieurs auteurs, même les Peres de l'Egliſe, & pour connoître la ſource de pluſieurs erreurs, qui durent encore aujourd'huy.

Il y a d'autres connoissances historiques à tirer de Platon, que je croy plus utiles, & qui sont du moins plus agreables. On y voit des vestiges considerables, des antiquitez Grecques, particulierement pour ce qui regarde la Religion, les loix, & l'éducation de la jeunesse. On y voit la Theologie des Payens, & c'est peut-étre ce qu'il contient de plus curieux. Car il rapporte un grand nombre de fables des Egyptiens, & des autres Orientaux, où l'on reconnoît des traces de la veritable Religion : comme la creance de la creation du monde, de la providence de l'immortalité de l'ame, du jugement des hommes aprés la mort, des recompenses & des peines de la vie future. Ces fables étoient les anciennes traditions de ces peuples, qui les avoient receuës originairement, ou du peuple de Dieu, ou des enfans de Noé & des anciens Patriarches, & il ne faut pas s'étonner qu'elles eussent été alterées par des idolatres dans la suite de plusieurs siecles, & que l'on y eût mêlé plusieurs erreurs. Telle est la fable de Protagore, touchant la creation de l'homme, & l'invention des arts. Telle est aussi la description de l'état de la vie future, qui est à la fin du Phedon, celle du jugement qui est à la fin du Gorgias, & celle qui termine le traité de la Republique. Il y en

a qui ont plus d'apparence d'histoires veritables, comme l'histoire de l'invention de l'Ecriture, qui est vers la fin du Phédre, & la description des Isles Atlantiques, qui fait tout le Critias ; & que l'on voit bien avoir eu un fondement réel, à present que l'on connoît l'Amerique.

Enfin Platon peut étre utile pour nous faire connoître les beautez exterieures de l'Ecriture sainte. Ce n'est pas que tous les Auteurs profanes, qui nous restent de cette grande antiquité, comme Homere, Hesiode, les autres Poëtes, Herodote & Xenophon, ne puissent beaucoup servir pour l'intelligence litterale des livres sacrez : parce qu'ils ont conservé la memoire des coûtumes & des manieres de parler des temps où les Histoires saintes sont arrivées : mais il me semble que Platon, plus qu'aucun autre, fait voir sans y penser la grandeur du peuple de Dieu. Il faudroit, Monsieur, quelques conversations pour dire tout ce que je pense là-dessus ; ce que je vous en puis marquer icy, afin que cette lettre ne devienne pas un livre, est que la verité passe les idées de nôtre Philosophe : que Moïse a été un plus grand homme, que ce Sage à qui il vouloit donner la conduite d'un état, & qu'il craignoit de ne pouvoir trouver dans le monde : que la vie

des Patriarches & des anciens Hebreux est celle qu'il souhaite à ses Citoyens : & que la seule espece de Poësie, qu'il a voulu conserver, qui est la Poësie Lyrique, pour chanter les loüanges de Dieu & des grands hommes, & exciter à la vertu, est la seule que les Hebreux ayent pratiquée, car encore qu'ils fassent quelquefois parler divers personnages; on voit que leur dessein n'a pas été de representer des actions, mais d'exprimer des sentimens.

Voilà, Monsieur, ce que vous m'avez oüi dire de Platon, & quelque chose de plus. Ce ne sont que mes pensées, jugez de Platon par vous-même, à mesure que vous aurez le temps de le lire. Mais ne vous y embarquez pas quand vous aurez autre chose à faire, car il est fort engageant. Je n'en conseillerois pas la lecture à toutes sortes de personnes. Il faut avoir l'esprit droit, & étre affermi dans les bons principes, pour n'étre pas scandalisé de certains traits de libertinage, qui s'y rencontrent. Il faut entendre raillerie, pour s'accommoder des ironies de Socrate. Il faut de la maturité d'esprit, & sur tout beaucoup de patience & de retenuë. Tout ce que je crains qui vous manque, c'est le loisir. Ciceron toutefois & les autres grands hommes de son temps, qui ne manquoient pas d'affaires,

avoient donné beaucoup de temps à le lire avec des Philosophes, qu'ils tenoient auprés d'eux pour cét usage. Je voudrois que nous eussions encore de ces Commentaires vivans : car je ne puis vous conseiller de lire les autres : Platon s'est parfaitement bien expliqué de tout ce qu'il a voulu dire : & si vous y trouvez quelque chose d'obscur, ce seront des coûtumes de son temps, ou des dogmes des Philosophes plus anciens ; mais c'est ce que les Interprétes modernes ne nous ont guere expliqué. Je suis, &c.

Le 2. de Juin 1670.



COM-

COMPARAISON D'UN PHILOSOPHE ET D'UN HOMME DU MONDE,

Tirée du Théetete de Platon.

Edit. Henr. Steph. 1578. tom. I. p. 172.

SOCRATE. THEODORE.

SOCRATE.

MAis je m'apperçois, Theodore, que nous nous engageons insensiblement, dans un discours plus grand, que celuy que nous avons commencé.

THEODORE.

Eh bien, Socrate, n'en avons-nous pas le loisir ?

SOCRATE.

Il me le semble: & je reconnois maintenant mieux que jamais, avec combien de raison ceux qui ont passé beaucoup de temps à philosopher, paroissent de ridicules Orateurs, quand ils viennent dans les Tribunaux.

THEODORE.

Comment cela?

SOCRATE.

Ceux qui dés la jeunesse frequentent les Tribunaux, & les autres lieux semblables, étant comparez à ceux qui sont nour-

nourris dans la Philoſophie, & les exercices d'eſprit, pourroient bien étre comme des eſclaves à l'égard des perſonnes libres.

THEODORE.

Comment donc?

SOCRATE.

C'eſt que les uns ont toûjours ce que vous venez de dire, beaucoup de loiſir: & diſcourent en paix, & à leur commodité. Comme nous, qui avons déja entrepris trois diſcours l'un aprés l'autre, parce que ce qui eſt ſurvenu nous a plû davantage, que ce que nous nous étions propoſez; & ils ne ſe ſoucient point que leur diſcours ſoit long ou court, pourvû qu'ils rencontrent la verité. Les autres ſont toûjours contraints, quand ils parlent: l'horloge les preſſe, & ne leur permet pas de parler de ce qu'il leur plaît. Ils ont au reſte un adverſaire qui leur impoſe une dure neceſſité: faiſant lire la formule, dont il n'eſt pas permis de s'écarter. Ils ne parlent que pour des eſclaves comme eux, devant un Maître qui les écoute aſſis, & qui tient leurs droits entre ſes mains. Ils combattent toûjours pour un interêt preſſant; ſouvent même pour la vie. Tout cela les rend vifs & ardens. Ils ſçavent gagner leur Maître par des paroles flateuſes, & par des ſervices effectifs, mais ils n'ont ny droiture ny

gran-

grandeur d'ame. Car la servitude où ils s'engagent dés la jeunesse, les empêche de croître, d'avoir ny élevation, ny noblesse, les forçant de suivre des voyes obliques, & abattant leurs ames, encore tendres, par de grands perils & de grandes craintes. Comme ils n'ont pas la force d'y resister par la justice & la verité, ils s'abandonnent d'abord au mensonge & aux injustices reciproques, ils se plient & se trompent en mille façons : de sorte que quand ils deviennent hommes, ils ont l'esprit entierement corrompu, & croyent toutefois étre devenus fort habiles. Voilà, Theodore, quels sont ces gens-là. Quant aux gens de nôtre sorte, voulez-vous les examiner ou les laisser, pour retourner à nôtre sujet, & ne pas trop abuser, comme nous venons de dire, de la liberté que nous avons de changer de discours.

THEODORE.

Point du tout, Socrate, il faut les examiner; car vous l'avez fort bien dit; nous autres nous ne sommes pas esclaves de nos discours, ce sont nos discours qui sont comme nos esclaves : chacun d'eux attend d'étre achevé quand il nous plaira: & nous ne dependons ny d'un Juge ny d'un spectateur, comme les Poëtes, qui puisse nous reprendre ou nous commander.

SOCRATE.

Parlons donc, puiſque vous le voulez, des Philoſophes du premier ordre : car à quoy bon parler de ceux qui deshonorent la profeſſion ? Dés leur jeuneſſe ils ignorent le chemin de la place, les lieux où l'on rend la juſtice, où l'on tient conſeil, où l'on s'aſſemble pour les affaires publiques. Ils ne liſent & n'écoutent ny loix, ny ordonnances écrites ou prononcées. Former des cabales pour arriver aux charges, chercher les aſſemblées, les feſtins, la muſique, les femmes, c'eſt ce qui ne leur eſt jamais venu dans l'eſprit, même en dormant. S'il ſe fait dans la ville quelque choſe bien ou mal, s'il eſt arrivé autrefois quelque malheur dans une famille, les avantures des hommes ou des femmes : tout cela luy eſt auſſi inconnu que ce qui ſe paſſe dans l'autre monde : & il ne ſçait pas même qu'il ne fait pas tout cela : car il n'affecte pas de s'en éloigner pour s'en faire honneur ; mais en effet, il n'y a que ſon corps qui ſoit preſent dans la ville où il demeure ; & ſon ame eſtimant tout cela trop petit, & le comptant pour rien, ſe promene de tous côtez, & meſure pour parler avec Pindare, tout ce que contient la terre deſſus & deſſous : elle vole au-delà des Cieux, elle étudie la nature de l'univers dans toutes ſes parties, & ne s'abaiſſe pas à ce qui eſt auprés d'elle.

THEO-

THEODORE.

Comment l'entendez-vous, Socrate ?

SOCRATE.

On dit que Thalés regardant en-haut pour speculer les astres, se laissa tomber dans un puïs, & qu'une Thracienne qui le servoit avec affection, le railla de ce qu'il étoit curieux de connoître le Ciel, & ne sçavoit pas ce qui étoit à ses pieds. Il n'y a point de Philosophe dont on ne puisse faire la même raillerie. En effet il ne sçait pas ce qui fait son voisin le plus proche, à peine sçait-il si c'est un homme, ou un animal de quelque autre espece. Mais de sçavoir ce que c'est que l'homme, quelle action, quelle proprieté, distingue la nature humaine de toutes les autres : c'est à quoy il s'applique, & dequoy il fait son affaire. M'entendez-vous, Theodore, ou non ?

THEODORE.

En effet, quand nôtre Philosophe se trouve avec quelqu'un en particulier ou en public, soit devant des Juges, soit ailleurs, comme je disois d'abord, & qu'il est obligé à parler de ce qui est à ses pieds & devant ses yeux : il donne à rire, non seulement aux servantes, mais à tout le peuple : tombant dans des puïs, & dans des embaras infinis, faute d'experience. Il s'en tire de si mauvaise grace qu'il paroît imbecille. S'il faut quereller quelqu'un, il

ne trouve rien de particulier à luy reprocher, ne ſçachant aucun mal de perſonne, faute de s'y étre appliqué; on rit de voir qu'il ne ſçait par où s'y prendre. Si on loüe quelqu'un, ou ſi quelqu'un ſe vante, il s'en mocque ſi ſerieuſement, que l'on croit qu'il radote. Quand on fait le Panegyrique d'un Prince ou d'un Roy, il luy ſemble que c'eſt un Berger ou un Bouvier que l'on felicite de ce qu'il tire beaucoup de lait de ſon troupeau. Il eſtime que les animaux, dont les Princes ont le ſoin, & dont ils tirent leur ſubſiſtance, ſont plus difficiles à gouverner, & plus dangereux. Il croit impoſſible que les Princes ſe poliſſent, ou s'inſtruiſent, non plus que les paſtres faute de loiſir, enfermez dans leurs murailles, comme dans un parc, ſur une montagne. Lors qu'il entend parler de dix mille arpens de terre, comme d'une richeſſe conſiderable : il trouve que c'eſt fort peu de choſe, étant accoûtumé à regarder toute la terre. Quant à ceux qui vantent la nobleſſe, & qui croyent noble celuy qui peut conter ſept ayeuls puiſſans: il croit que pour loüer ainſi quelqu'un, il faut avoir la veuë bien courte, & étre aſſez ignorant pour ne pas regarder tous les temps, ny faire reflexion que chacun de nous a eu des milliers innombrables d'ayeuls & d'ancétres, entre leſquels il y a eu une infinité de pauvres & de riches, de Rois & d'eſclaves,

ves, de barbares & de Grecs. Il s'étonne comme on peut avoir l'esprit si petit, que de s'en faire accroire, parce que l'on conte vingt-cinq degrez de genealogie, & qu'on la fait monter jusques à Hercules. Il rit quand il pense que celuy qui étoit le vingt-cinquiéme au-dessus d'Hercule, étoit tel qu'il avoit plû à la fortune, & le cinquantiéme tout de même: & il admire qu'on ne puisse faire ces reflexions, & se défaire de la vanité & de la sotise. En tout cela nôtre Philosophe paroît ridicule à la plûpart des hommes: d'un côté il se met au-dessus de tout; de l'autre il ignore les choses les plus communes, & tout l'embarrasse.

THEODORE.

Vous dites la chose tout comme elle est.

SOCRATE.

Mais s'il peut tirer quelqu'un en-haut, & le faire sortir du cas particulier: Quel tort te fais-je, ou quel tort me fais-tu, pour examiner ce que c'est que le tort & le droit, en quoy ils different l'un de l'autre & de toutes les autres choses: ou s'il le tire de la question si un Roy est heureux, à cause des grands tresors qu'il possede: pour considerer la Royauté, & en general la felicité & la misere humaine, en quoy l'un & l'autre consiste: & quelle regle on peut donner aux hommes, pour chercher l'un, & fuïr l'autre. Quand nous ferons raisonner sur ces matieres, ce petit

esprit

esprit qui a tant de feu, cêt habile plaideur, nous aurons bien nôtre revanche. La tête luy tourne, il est comme suspendu en l'air; & n'étant pas accoûtumé à regarder de si haut, il est tout éperdu, il ne sçait où il en est, il hesite, il begaïe, & donne à rire, non pas aux servantes ny aux autres ignorans: ils ne s'en apperçoivent pas; mais à tous ceux, qui sont mieux élevés que des esclaves. Voilà, Theodore, comme ils sont faits l'un & l'autre. L'un que vous appellés Philosophe, sent en effet son homme de qualité nourry dans un beau loisir, & on ne doit pas trouver mauvais qu'il paroisse un innocent, & ne soit bon à rien, quand on le reduit à des fonctions serviles: qu'il ne sçache pas tendre un lit, ou assaisonner un ragoût, ou dire des flateries. L'autre sçait rendre tous ces services promptement & adroitement: mais il ne sçait pas s'habiller en honnête homme, ny porter son manteau de bonne grace: il ne sçait pas le ton qu'il faut prendre pour loüer dignement la veritable felicité des Dieux & des hommes.

THEODORE.

Ah! Socrate, si vous pouviés persuader ce que vous dites, à tout le monde, comme à moy, il y auroit plus de paix, & moins de maux parmy les hommes.

SOCRATE.

Il n'est pas possible, Theodore, d'abolir

lir le mal ; puis qu'il est necessaire qu'il y ait toûjours quelque chose contraire au bien. Mais il ne faut pas aussi placer le mal chez les Dieux. Il roule par necessité autour de ces lieux, & de la nature mortelle. C'est pourquoy il faut nous éforcer de fuïr au plûtôt là haut. Fuïr ainsi, c'est nous rendre semblables à Dieu, autant qu'il est possible, & cette ressemblance consiste dans la justice & la sainteté accompagnée de prudence. Mais il est bien difficile, mon cher amy, de persuader aux hommes, qu'ils ne doivent pas fuïr les vices, & embrasser la vertu par les motifs ordinaires, pour éviter la reputation d'étre méchant, & acquerir celle d'homme de bien. Car selon ma pensée, ce sont des bagatelles d'enfans, & dans le vray, voicy ce qu'il faut dire. Dieu ne peut étre injuste en quelque maniere que ce soit ; au contraire il est infiniment juste, & rien ne luy ressemblera jamais tant, que celuy de nous, qui sera aussi juste qu'il est possible. C'est là que se rapporte la vraye habileté d'un homme, ou sa pauvreté & son incapacité. Connoître cela, c'est la sagesse & la veritable vertu: ne le pas connoître, c'est l'ignorance & la méchanceté manifeste. Tout le reste de ce qui passe pour habileté ou pour sagesse, s'il se rencontre dans les puissances qui gouvernent, il est insupportable ; si dans les arts, il est sordide. Pour un homme injuste

&

& impie dans ses discours ou dans ses actions, le meilleur pour luy seroit de l'empêcher d'acquerir ny finesse, ny habileté: car ils triomphent de leur infamie, & croyent meriter que l'on dise qu'ils ne sont pas des hommes de bagatelles, mais precieux à l'état, quoy qu'ils soient à charge à la terre. Mais pour dire le vray, ils sont ce qu'ils ne croyent pas étre, d'autant plus qu'ils ne le croyent pas; puis qu'ils ignorent ce qu'on doit le moins ignorer, quelle est la peine de l'injustice. Ce n'est ny la mort, ny les supplices, comme ils pensent, on peut les faire souffrir à des innocens; c'est une peine qu'il est impossible d'éviter.

THEODORE.

Quelle est-elle donc?

SOCRATE.

Mon amy, il y a deux modeles dans la nature, l'un de ce qui est divin & tres-heureux, l'autre de ce qui est sans Dieu, & tres-miserable. Ils ne le voyent pas, & sont si aveugles & si insensez, que sans s'en appercevoir ils se rendent semblables au dernier par leurs injustices, & dissemblables à Dieu. Ils en sont bien punis, menant une vie conforme à celuy à qui ils ressemblent. Et si nous disions, que s'ils ne renoncent à leur habileté, ils ne seront point receus, aprés leur mort, dans ce lieu où les maux n'ont point de place,

mais qu'ils seront toûjours icy-bas, dans un état conforme à leur conduite, méchans & environnez de maux : sans doute qu'étant éclairez & habiles, comme ils sont, ils prendroient ces menaces pour des réveries.

THEODORE.

Assurement.

SOCRATE.

Je le sçay bien, mon amy. Mais aprés tout, ils ont un malheur. S'il leur faut rendre raison en particulier des choses qu'ils blâment, ou souffrir qu'on en raisonne ; & qu'ils ayent le courage de soûtenir longtemps la dispute, & ne pas fuïr comme des lâches ; ils en sortent desagreablement, & mal satisfaits eux-mêmes de ce qu'ils disent. Vous diriez que leur Retorique tarit en ces occasions, & vous les prendriez pour des enfans. Mais finissons ce discours, puis qu'aussi-bien il est hors de nôtre sujet ; autrement nous pourrions faire tant de digressions, qu'à la fin elles nous feroient perdre de veuë ce dont nous parlions d'abord. Continuons donc, si vous le trouvez bon.

THEODORE.

Je vous assure, Socrate, que j'aime bien autant ces sortes de discours, car il m'est plus aisé à mon âge de vous y suivre. Toutefois, si vous le voulez, retournons à nôtre premier sujet.

FIN.

TABLE

DES CHAPITRES.

XXIII.

T A B L E.

F I N.





